LA MAISON-DIEU

Rme Dom BASSET, o. s. b.

Pastorale liturgique et unité chrétienne.

L. BOUYER

Le Baptême et le Mystère de Pâques.

Mgr CHEVROT

La dévotion à l'autel.

M. MICHAUD

La célébration face au peuple.

Enquête sur le Baptême — Session liturgique à Limoges — Rassemblements populaires — La liturgie et les religieuses.

CAHIERS DE PASTORALE LITURGIQUE

LES ÉDITIONS DU CERF

2

CENTRE DE PASTORALE LITURGIQUE

LA MAISON-DIEU

LES ÉDITIONS DU CERF
29, boul. Latour-Maubourg, Paris-7e

Cum permissu superiorum.

Autorisation de censure, n° 3.973, 8 juin 1945.

D. L., 2e trimestre 1945. — Imprimeur, n° 18.

LA MAISON-DIEU

Cahier n° 2

SOMMAIRE

LIMINAIRE

INNOCENT III. *Les maisons de Dieu* 7

LES PRINCIPES DU MOUVEMENT LITURGIQUE

Charybde et Scylla 9

Deux périls à éviter pour un mouvement pastoral liturgique : l'*archéologisme* et l'*esthétisme*.

Dom BASSET, O. S. B., Abbé de Saint-Martin de Ligugé. *Pastorale liturgique et unité chrétienne* 14

Contre tous les périls de dissociation et de dispersion qui menacent la chrétienté, la pastorale liturgique travaille à restaurer l'unité.

A.-M. ROGUET. *Qu'est-ce qu'un sacramental ?* 24

Des rites disparates et secondaires ? Ou bien les *signes mineurs* qui créent l'atmosphère sacramentelle de la vie ecclésiastique ?

L. B. *Bible et liturgie au IV^e siècle* 27

Un cours du P. Daniélou évoque le rôle primordial de la liturgie et de la Bible chez les chrétiens de la grande époque patristique.

LE BAPTEME

LOUIS BOUYER, de l'Oratoire. *Le Baptême et le mystère de Pâques.* 29

I. La préparation au baptême, préparation à la célébration du mystère pascal. Signation et exorcismes (30). — II. Initiation personnelle à la prière publique. Initiation à la foi (34). — III. Profession de foi et onction (38). — IV. Mourir et renaître avec le Christ (40). — V. L'onction du Christ (49). — Conclusion (50).

PAULETTE GOUZI, de la Mission de Paris. *Le catéchuménat d'adultes en milieu déchristianisé* 52

Une bouleversante leçon de choses : l'Esprit-Saint fait naître, dans l'âme de païens convertis au XX^e siècle, des requêtes de vie liturgique communautaire qui rejoignent les plus pures traditions de l'antiquité chrétienne.

Enquête sur la Pastorale liturgique du Baptême.... 70

Un questionnaire qui doit servir de base à une action pratique et féconde.

I. Le rôle du prêtre dans la collation du baptême (71). — II. Les préparations de la famille (72). — III. Participation des assistants (74). — IV. Baptême d'adultes et catéchuménat (75). — V. Le folklore du baptême (77). — VI. Le baptistère (78). — VII. Mémoire et renouvellement du baptême (82).

L'AUTEL

M^gr CHEVROT, curé de Saint-François-Xavier, Paris. *La dévotion à l'autel*..... 84

Bien que cette étude ait été rédigée pour une collection de vulgarisation, nous n'hésitons pas à la publier ici en raison de l'importance de son sujet, de la pureté et de la netteté de ses lignes.

Chanoine M. MICHAUD, archiprêtre de Saint-Nizier, Lyon. *La célébration de la messe face au peuple*..... 93

I. Le problème historique : Comment a-t-on célébré au cours des siècles ? — II. Le problème canonique : Tout

prêtre a-t-il le droit de célébrer face au peuple ? Un curé peut-il, par sa propre initiative, installer un autel pour ce mode de célébration ? (105). — III. Le problème pratique : Est-il opportun de célébrer face au peuple ? — Quels avantages peut-on en attendre ? — Quels sont les inconvénients ? — Qui est juge de cette opportunité ? (109).

DIRECTOIRE PEDAGOGIQUE

Pour le brevet de liturgie. La liturgie méthode d'éducation active. II. *Liturgie, scoutisme et symbolisme.* Plan de cercle d'études et questionnaire par G. Morin et F. Picard, de l'Oratoire..... 124

L'ACTION LITURGIQUE

Session liturgique à Limoges du 15 au 23 avril 1945, par H.-Ch. Chéry et A.-M. Roguet..... 117

Pour un style de nos rassemblements populaires

I. *La nuit du 1er janvier au Sacré-Cœur*..... 145

II. *Sainte Thérèse de Lisieux sur le parvis de Notre-Dame de Paris* 146

III. *La messe de la Saint-Georges aux jardins de Chaillot*.. 148

IV. *Sainte Jeanne d'Arc à Notre-Dame de Paris*..... 149

V. *Le pèlerinage des étudiants à Chartres*..... 150

LA LITURGIE ET LES RELIGIEUSES

I. *La messe dialoguée au monastère* (lettre de Mgr Rastouil) 151

II. *Session d'études pour les religieuses* (Œuvre de Sainte-Françoise Romaine) 154

III. *Session d'études pour les religieuses enseignantes à Vanves* 157

LA VIE DU C.P.L.

La seconde session d'études, Vanves, 23-26 janvier 1945.. 160

La reprise de l'Art Sacré, par Pie Régamey..... 170

Pour la liaison avec le C.P.L. : quelques amis et correspondants 173

Programme des journées liturgiques de Lisieux (31 juillet-2 août) 174

Programme du Congrès de Saint-Flour (30 août-2 septembre) 175

Les maisons de Dieu

Le Seigneur et Créateur de l'univers dont la majesté est sans mesure, la sublimité sans bornes et dont la puissance est incréée, a beaucoup de maisons différentes et, dans ces maisons, des demeures multiples et diverses. Il a en effet une maison universelle et une maison particulière, une maison spéciale et une maison unique, une maison supérieure et une maison inférieure, une maison intérieure et une maison extérieure.

La maison universelle de Dieu, c'est toute la machine du monde dont Salomon a dit : « Nous savons, Seigneur, que vous vous êtes construit une maison durable : le ciel et la terre en même temps que la mer » (II Paralipomènes, VI[1]).

La maison particulière de Dieu, c'est la sainte Mère Église de qui il est écrit : « A votre maison, Seigneur, convient la sainteté, tout au long des jours » (Psaume XCII, 5).

La maison spéciale de Dieu est la glorieuse Vierge Marie, de qui le prophète a dit : « J'ai vu, et voici que la gloire du Seigneur remplit la maison de Dieu » (Ezéchiel, XLIII, 5).

La maison unique de Dieu, c'est l'humanité assumée par le Sauveur, au sujet de laquelle l'Écriture dit : « La Sagesse s'est bâtie une maison, elle a taillé sept colonnes » (Proverbes, IX, 1).

1. Il nous a été impossible de découvrir la référence exacte.

La maison supérieure de Dieu, c'est la béatitude céleste, dont il est dit : « *J'entrerai dans le lieu du tabernacle admirable, jusque dans la maison de Dieu* » (Psaume XLI, 5).

La maison inférieure de Dieu, c'est la basilique de la prière, dont Notre-Seigneur a dit : « *Ma maison sera appelée maison de prière* » (Luc, XIX, 46).

La maison intérieure de Dieu est la conscience pure dont le Psalmiste parle ainsi : « *Je me promenai dans l'innocence de mon cœur, au milieu de ma maison* » (Psaume C, 2).

La maison extérieure est celle qu'on habite et la famille qu'elle contient, ou encore la Sainte Écriture, de laquelle il est écrit : « *Nous avons marché dans la maison du Seigneur en plein accord de sentiments* » (Psaume LIV, 15).

INNOCENT III,
Sermon 27, pour la Dédicace d'une Église.
(P. L., tome 217, col. 433.)

CHARYBDE ET SCYLLA

Un mouvement liturgique pastoral doit éviter d'abord d'être un mouvement archéologique. Nous avons besoin des archéologues de la liturgie; nous souhaitons vivement qu'il y en ait beaucoup qui s'intéressent à notre effort. Mais si, ce faisant, ils utilisent avec nous le produit de leurs travaux, en tant qu'ils collaboreront à notre tâche, ce n'est plus du tout de leur point de vue habituel qu'ils pourront continuer à voir les choses. Que voulons-nous dire?

Pour l'historien et, à plus forte raison, l'archéologue de la liturgie, les livres liturgiques actuels ne sont que des documents; ils n'offrent point d'intérêt en eux-mêmes, mais seulement pour le passé qu'ils permettent de reconstituer hypothétiquement. De ce point de vue, par exemple, le Canon de la messe n'est qu'un ensemble de membra disjecta *au moyen desquels on pourra peut-être retrouver, par tout un jeu d'analyses et de conjectures, ce qu'était la messe du IV^e^ ou du V^e^ siècle. Les cérémonies de la grand'messe, ou celles de la Semaine Sainte, ainsi considérées, ne seront à leur tour qu'un complexe de survivances où l'on distinguera les stratifications successives, les doublets, les transpositions, voire les contresens (je pense à l'*incensum *du cierge pascal et à bien d'autres choses)...*

Pour nous, par contre, ce qui nous intéresse indirectement dans les livres de la liturgie romaine, ce sont ces livres eux-mêmes; nous les prenons comme l'expression de la volonté actuelle de l'Église sur ce que doit être aujourd'hui le culte de ses membres. Il est évident que les connaissances historiques et archéologiques sont indispensables à l'intelligence de ces livres dans leur état présent. Aussi n'hésiterons-nous jamais, et nous reviendrons là-dessus tout à l'heure, à faire un abondant usage de ces connaissances.

Mais nous ne rechercherons pas ces connaissances pour elles-mêmes; ce que nous chercherons, c'est une meilleure compréhension et, par suite, une meilleure réalisation des cérémonies actuelles, des prières actuelles. Car ces cérémonies et ces prières ne seront pas pour nous des documents, mais des réalités vivantes dont il faut que nous vivions et que nous fassions vivre nos fidèles.

Il est très important de bien préciser cela dès le début. C'est spécialement important parce que la science historique de la liturgie étant indispensable à l'intelligence de celle-ci et à sa mise en œuvre, la tentation sera permanente de confondre l'une avec l'autre. Mais c'est ce qu'il faut éviter à tout prix, dans l'intérêt de l'une comme de l'autre. Mouvement pastoral, notre mouvement ne veut pas former des archéologues, mais former des chrétiens, et des chrétiens d'aujourd'hui, des membres de l'Église qui n'est pas une réalité historique du passé, l'Église de Léon ou de Grégoire, mais une réalité vivante du présent, l'Église de Pie XII. Dire cela nous amène à distinguer notre but non plus simplement de l'archéologie liturgique, mais de ce que j'appellerais l' « archéologisme ». Et si nous avons et devons toujours garder une estime efficace de l'archéologie liturgique, je veux dire une estime qui porte à s'en servir, nous devons au contraire dénoncer comme notre ennemi l' « archéologisme ». C'est ici, en effet, le premier danger qui menace un mouvement tel que le nôtre, danger en ce sens que l'archéologisme est ce qui peut le mieux nous déconsidérer aux yeux des fidèles et du clergé, mais danger surtout en soi, en ce sens que l'archéologisme est la négation même de ce que nous voulons.

Qu'entendons-nous par « archéologisme »? Ce n'est pas une erreur systématique, mais c'est une tendance perverse d'autant plus dangereuse qu'elle est moins avouée, voire moins consciente. En tout domaine, à côté de l'histoire qui est une science, il y a l'histoire qui est un art fait d'imagination, quoique appuyée sur l'érudition, c'est l'art romantique de Chateaubriand, c'est le romantisme même : le goût des ruines parce qu'elles sont des ruines et qu'on préfère à travers leur prestige un passé enchanteur au présent décoloré. C'est le refus de vivre dans la réalité qui nous presse, c'est l'évasion dans le rêve des époques révolues. Ceci peut

être légitime sur le plan littéraire, encore qu'il soit facile de basculer dans une vie chimérique et morbide. Mais sur le plan religieux, c'est totalement et radicalement inadmissible. Mettons les points sur les i : nous ne voulons pas un mouvement liturgique pour ressusciter artificiellement dans nos églises soit le moyen âge, soit la chrétienté des basiliques, soit celle des catacombes. Nous ne voulons pas faire rêver nos fidèles sur la liturgie clunisienne ou sur la messe de saint Grégoire, au-delà de la messe actuelle où nous ne leur laisserions voir qu'un résidu rabougri ou déformé du passé. Nous ne voulons pas leur donner la nostalgie des baptêmes dans la nuit pascale au Latran de saint Grégoire; nous voulons leur faire vivre à fond la spiritualité de leur baptême à eux, tel qu'il est célébré aujourd'hui. Ce n'est pas à dire que nous n'ayons de grands exemples à tirer du passé et beaucoup à en ressusciter peut-être. Cela signifie que nous ne voulons pas qu'on puisse nous dire : « Vous cherchez à faire vivre les fidèles dans l'atmosphère d'une chrétienté qui n'est plus et qui ne peut plus revivre. » Parce que nous voulons au contraire, par la liturgie, vivifier la chrétienté actuelle et donner à ses gestes et à ses prières d'aujourd'hui le maximum d'actualité.

Nous venons de parler d'art. Cela évoque aussitôt une autre distinction d'importance. Le retour à la liturgie s'est déjà opéré dans certains milieux à la faveur d'une culture artistique plus riche et plus affinée, laquelle a rendu à bien des modernes le sens de ce que la liturgie représente de beauté créée par l'homme, par l'homme nouveau né de l'esprit. Ceci encore s'apparente au romantisme, et nous sommes ici dans la ligne du Génie du Christianisme. *Cependant il ne s'agit plus du tout de ce qu'il y a de morbide dans certaines tendances romantiques, mais au contraire d'une des redécouvertes les plus authentiques de Chateaubriand. Plus près de nous, qui niera l'influence bienfaisante d'un Huysmans, et est-il besoin de rappeler le mot d'un pape récent :* « prier sur de la beauté »? *Félicitons-nous donc que les artistes ressentent tout ce qu'il y a de beauté dans la liturgie romaine et de ce qu'ils concourent parfois si efficacement aujourd'hui à la faire fleurir en tous domaines : architecture, chant sacré, ornements, voire, car les cé-*

rémoniaires sont aussi des artistes, ordonnance des cérémonies. Mais précisons aussitôt que cette tâche, si estimable qu'elle soit, si utile qu'elle puisse être pour aider à la nôtre, n'est pas la nôtre. Pas plus que de science, ce n'est d'art que notre mouvement liturgique pastoral *se préoccupe directement. Il ne veut pas faire des archéologues, disions-nous; pas davantage il ne veut faire des artistes; encore un coup, ce qu'il veut, ce qu'il veut uniquement, c'est faire des chrétiens, des chrétiens plus chrétiens parce que mieux insérés dans l'Église. L'artiste comme l'archéologue pourra y être d'un grand secours. Mais nous ne sommes pas plus l'un que l'autre, en tant que pasteurs qui voulons faire œuvre pastorale. Ce n'est pas parce que c'est une belle chose que nous voulons cultiver chez nos fidèles le sens et la pratique de la liturgie, c'est parce que c'est une chose sacrée.*

Et par là encore, nous prévenons l'objection : qu'on ne vienne pas nous dire, comme un personnage de Bernanos dans son Journal d'un curé de campagne : « *Ah! oui, vous faites de la musique »; non, pas du tout, nous faisons de la religion. Mais pour être à même de donner en bonne conscience cette réponse, il faut à plus forte raison que nous distinguions notre fin d'un quelconque « esthétisme ». Nous respecterons, avons-nous dit, nous utiliserons l'archéologie, mais nous rejetons l' « archéologisme ». Disons de même que si nous respectons et voulons faire grand cas de l'art, nous condamnons et nous abhorrons l' « esthétisme » liturgique. Il faut ici préciser plus encore que tout à l'heure. L'archéologisme est une manie d'érudits qui ne fera jamais beaucoup d'adeptes. L'esthétisme est une maladie de la sensibilité qui s'attrape très facilement dans une civilisation trop poussée comme la nôtre. Or cette maladie signifierait la stérilisation complète, par la racine, de tout ce que nous voulons faire. Nous sommes, dès le principe, en opposition délibérée avec la lamentable définition qui traîne encore en tant de manuels :* « liturgie = culte extérieur officiel de l'Église ». *Ce n'est donc pas pour goûter à la grand'messe le même plaisir qu'aux ballets russes que nous voulons faire de la liturgie. Et d'abord, parce que pastoral, nous voulons que notre mouvement liturgique soit populaire. Il ne faut donc pas que nous commencions par traiter la liturgie comme un bibelot précieux, délicatement manié pour leur*

puissance par quelques décadents. Tout le monde parle au-
ourd'hui avec dédain de ces lamentables messes de minuit
u de Sainte-Cécile, pendant lesquelles on vient écouter un
oncert, tandis qu'un prêtre expédie dans un coin, le plus
iscrètement qu'il peut, une messe basse. Mais je ne sais pas
la profanation n'est pas encore plus directe et donc plus
dieuse quand on voit une foule d'amateurs, peu ou point
ntéressés par le mystère du Christ, se délecter d'entendre
rois diacres chanter le plus liturgiquement du monde la
assion, ou la maîtrise réputée d'une de nos cathédrales
exécuter », comme on dit, un impeccable graduel. Il y a
ut un public qui tourne déjà autour des églises où la litur-
ie a été restaurée, simplement pour se gargariser de chant
régorien, ou pour assister à des pontificaux minutieuse-
ent ordonnés, tout comme il assisterait à une danse sacrée
e Java ou à la cérémonie du thé dans une maison japo-
aise. Osons le dire tout net, les sarcasmes qu'on essuie dans
clergé quand on parle de vie liturgique viennent de ce
ue ceux auxquels on parle croient de bonne foi que c'est
ela que nous voulons cultiver. Disons donc bien haut, tout
u contraire, que cela nous répugne autant qu'à eux. Nous
e nions pas pour autant qu'il soit parfaitement légitime
'éprouver de la joie à assister et, ce qui est mieux, à pren-
re part à une belle cérémonie liturgique. Cette joie est
ine, elle doit s'épanouir et nous voulons la communiquer.
ais on comprend bien que faire de la liturgie pour le
laisir de moduler des mélodies archaïques, de faire cha-
oyer de somptueuses étoffes ou d'orchestrer des évolutions
orales renouvelées de l'antique, c'est tout autre chose.
a liturgie n'est pas un spectacle plus complet encore que
u Wagner et que l'on doive faire goûter à un silencieux
ublic de raffinés dont on s'étonne seulement qu'ils n'ap-
laudissent pas quand c'est fini. La liturgie est une action
ollective à laquelle tous doivent prendre part et qui doit
re, pour les plus simples comme pour les plus cultivés,
on une savoureuse émotion de leur sens artistique, mais
n événement bouleversant de leur vraie vie.

PASTORALE LITURGIQUE ET UNITE CHRETIENNE

Ut unum sint! *Qu'ils soient un*[1]. *Cette tendance à l'unité donne son sens profond à toute la vie d'un chrétien. Quel que soit le domaine où son activité s'exerce, qu'il s'agisse d'une action proprement religieuse, qu'il s'agisse de réalisations sur le plan strictement temporel, au fond de tout effort chrétien il y a nécessairement cette recherche de l'unité. Notre grande ambition sera toujours d'amener les hommes nos frères à vivre dès ici-bas un commencement de communauté fraternelle, préfiguration de la grande communauté des enfants de Dieu dans le ciel, témoignage terrestre indispensable du droit du Christ à réunir tous les rachetés en un seul Corps dont l'âme est son Esprit, dont le lien est la charité qu'avec cet Esprit il répand dans nos cœurs. Et moins que personne ceux qui se donnent pour tâche de promouvoir dans le peuple chrétien une compréhension plus vivante de la liturgie ne sauraient perdre de vue ce but final de leurs efforts.* Ut unum sint! *Cette devise, mise au bas de l'autel de la Confession de Saint-Pierre, ornait, non sans droit, les publications du mouvement liturgique auquel demeure attaché le nom de Dom Lambert Beauduin : double symbole de ce qui fait la parfaite unité de l'Église : le sacrifice du Christ célébré à l'autel du centre de la chrétienté, sur les reliques de celui qui fut fait Pierre pour que la foi de l'Église ne défaillît point. Là aussi nous avons l'union du sacrement et de la foi :* Sacramentum fidei, *peut-on dire de tout le culte liturgique!*

La liturgie facteur d'unité! C'est de ce rôle de toujours de la liturgie que je voudrais illustrer l'importance actuelle, en vous rappelant combien les circonstances présentes le rendent nécessaire. Car c'est un fait qu'à notre époque plus peut-être qu'à aucune autre le besoin d'unité se fait sentir; parfois même on pourrait le croire plus proche de sa réalisation qu'il ne l'a jamais été. Quand on parle de paix aujourd'hui — et, certes, il faut en par-

1. Le présent rapport servit de conclusion à la deuxième session des *Journées de Pastorale liturgique* tenues à Vanves en janvier 1945.

:r —, c'est nécessairement à l'organisation d'une paix univer-elle que le monde se voit, si j'ose dire, heureusement condamné! lais à ce même moment, et en face de cette grande espérance de humanité, il se trouve que les causes de dissociation et de rup-ıre agissent avec plus de force; et nous savons trop comment, vec la guerre, ses antécédents et ses prolongements, la robe sans outure de l'humanité rachetée est de toutes manières déchirée.

Vous me permettrez d'attirer votre attention sur un point par-culier, qui sera comme le symbole de cette universelle tension ntre la poursuite de l'unité et les forces centrifuges qui nous en loignent : je veux parler de l'action des laïcs catholiques sur le lan temporel. Comme je vous le rappelais il y a un instant, le ut final est toujours le même; qu'il s'agisse d'activités politi-ues, économiques, sociales ou culturelles, si ces chrétiens pen-nt et vivent vraiment en chrétiens il ne peut y avoir pour eux u'une seule volonté profonde, celle d'aménager un monde où s hommes réaliseront entre eux une plus grande communion. ction temporelle, qui n'est pas facultative pour les catholiques : omment sauraient-ils se désintéresser de cette unité, expression ıême de leur idéal chrétien? Ou plutôt, comment n'auraient-ils as plus que personne le devoir d'y travailler? Action temporelle, ans laquelle ils doivent — tout en gardant une parfaite fidélité ux principes chrétiens tels que les rappelle et les garantit l'auto-ité enseignante dans l'Église — s'engager avec une liberté, une ıdépendance, une audace, auxquelles S. Ém. le Cardinal-Archevêque de Paris les conviait récemment encore, en les encourageant à entreprendre cette œuvre urgente « sous leur propre responsabilité ».

Or, c'est précisément de l'usage nécessaire de cette « vraie liberté des enfants de Dieu », comme parle S. S. le pape Pie XII, ue va surgir l'obstacle à l'unité : il se trouvera nécessairement ue ces catholiques agissants, parce qu'ils ne s'engageront pas à emi, et parce qu'ils useront de moyens dont l'Église laisse la étermination à leur libre choix, il se trouvera, dis-je, qu'ils vont ire, dans la recherche même de l'unité, l'expérience certaine, et ouloureuse, de la diversité et des oppositions. Et s'ils n'y prennent garde, ils rencontreront non moins certainement le risque e perdre de vue cette unité, dont pourtant la vision magnifique vait mis en branle toute leur activité; de s'engager dans telle irection particulière, peut-être d'ailleurs excellente, avec un xclusivisme qui leur fera oublier la grande voie où tous les chrétiens se retrouvent pour cheminer côte à côte; de devenir enfin les erviteurs d'un parti, les sectateurs d'une théorie, de s'enfermer ans la citadelle d'une prétendue orthodoxie, aux dépens de l'unité, et finalement de la vérité.

Et ces divergences, remarquons-le bien, ne seront pas ressenties par les seuls catholiques d'action; elles auront, elles ont, elles ont eu leurs échos dans la foule même des chrétiens moins fervents, qui s'y laisse entraîner avec d'autant plus de facilité qu'elle est moins consciente des exigences de son christianisme, avec d'autant plus d'impétuosité que les problèmes temporels l'atteignent plus cruellement dans sa chair.

En face de ces risques non imaginaires, il importe souverainement que les catholiques gardent la conscience et la nostalgie de l'unité chrétienne; et tout ce qui la leur rappellera sera bon pour eux. Mais on peut affirmer qu'en face de cette expérience tragique qu'ils font de la divergence, seule une autre expérience, personnellement vécue par eux, de l'unité, sera assez forte pour assurer la victoire du sens chrétien. Et nous n'hésitons pas à le proclamer : cette expérience de l'unité, nulle part ils ne la vivront avec plus de force et de vérité que dans une liturgie bien comprise et bien pratiquée.

Or, c'est à les plonger dans cette expérience que se trouve orienté tout notre mouvement de pastorale liturgique.

*
* *

Expérience vécue de l'unité chrétienne, avons-nous dit. Et d'abord, expérience vécue. Car, en nous plaçant sur le plan pastoral, nous écartons immédiatement l'idée de la liturgie-spectacle au profit de la liturgie-action, et action commune. En affirmant aussi nettement cette notion de la liturgie, nous ne prétendons point apporter quelque chose d'absolument nouveau. Et cependant, comment ne pas nous rappeler cette autre manière d'envisager la liturgie, dont les meilleurs parmi ses amis, je veux dire parmi ceux qui la comprenaient le mieux, n'étaient pas indemnes il y a seulement quelques décades? Il est bien certain qu'au moins en France, le renouveau d'intérêt porté à la liturgie au début du siècle — renouveau qui, sous l'influence d'écrivains comme Huysmans, se tourna en particulier du côté des monastères bénédictins —, par l'importance qu'il attacha au côté esthétique de la prière de l'Église, et par je ne sais quelle tendance à une sorte de dilettantisme liturgique, égara plus d'un fervent du chant et des cérémonies dans l'équivoque de la liturgie-spectacle. Il semblait qu'on ne pouvait connaître et aimer la liturgie que dans les monastères ou sous la forme monastique.

Voulez-vous me permettre à ce sujet d'ouvrir une parenthèse, pour un examen de conscience... Laissant à d'autres le soin d'en juger plus impartialement, nous n'examinerons point si les monastères bénédictins ont encouragé cette conception trop extérieure

de la liturgie. Je préfère m'arrêter à ce reproche de principe qui leur a été adressé : ils font de la liturgie un spectacle, a-t-on dit, et réduisent les fidèles qui assistent à leurs offices au rôle de témoins muets d'une liturgie trop sublime et trop artistique pour être pratiquée par le commun des mortels. Je répondrai en toute sérénité que le reproche me semble peu fondé. Admettons que la liturgie monastique se présente parfois avec un certain caractère de spectacle. Cette célébration plus soignée et plus complète qu'ailleurs, parce que, dans un monastère, on dispose d'éléments qu'on ne réunira jamais dans une paroisse, rarement dans une cathédrale, a valeur d'exemple; et c'est en ce sens qu'on a pu dire, non sans raison, que les monastères sont des « conservatoires de liturgie ». Il est bon qu'il y ait, dans l'Église, des églises où l'on puisse prendre une idée exacte de ce qu'est la liturgie célébrée avec une perfection... au moins relative. Ce que certains admirateurs mal avisés appellent une « messe bénédictine » n'est après tout que la messe romaine célébrée correctement par des hommes qui se conforment aux rubriques et ont reçu quelque éducation liturgique. Il n'est pas mauvais qu'il y ait des « conservatoires de liturgie » : pour maintenir et pour compenser...

Et d'ailleurs, il n'est pas inouï, encore moins interdit, que les monastères appellent les fidèles à participer activement à la célébration conventuelle; et je me souviens d'un samedi saint 1944, en un monastère que je connais bien, où la foule des fidèles chantait avec les moines, puis communia à la messe. Ce jour-là, au « conservatoire de liturgie », on donna une leçon de chose; ou plutôt, il se célébra une vraie messe de chrétienté!

Mais laissons de côté cette pratique des églises monastiques. Le fait est qu'actuellement beaucoup de chrétiens, surtout parmi les jeunes, ont compris que l'action liturgique appelle la participation de tous les fidèles, que la liturgie n'est pas seulement la chose des prêtres, mais aussi la leur, à eux, fidèles. Et la pastorale liturgique tend essentiellement à rendre effective cette participation du peuple chrétien. On peut considérer qu'il s'est fait ce sujet une mise au point non encore définitivement acquise, mais en voie de le devenir. La liturgie, nous l'affirmons ici sans hésitation, n'est pas d'abord un spectacle; elle n'est pas davantage la recherche d'une réussite esthétique, si haute soit-elle; elle ne tend même pas à la satisfaction des besoins spirituels de « personnes particulières », comme dit Bossuet. La liturgie est essentiellement une célébration en commun, dans laquelle chacun des membres du groupe prend la part qui lui revient selon son rang dans la hiérarchie ou sa spécialisation dans l'action liturgique. Et le but premier de la pastorale liturgique vient encore de s'affirmer au cours de nos « Journées » : ne s'agissait-il pas de ren-

dre aux fidèles, avec le sens profond du baptême, le moyen de prendre une part active à sa célébration ? La liturgie redevenant une action commune, c'est par là qu'elle constituera pour les fidèles cette expérience personnellement vécue dont ils ont un besoin urgent pour être et demeurer chrétiens.

*
* *

Il y a plus cependant. Et il est trop évident que n'importe quelle expérience cultuelle ne saurait suffire au chrétien. La liturgie de l'Église est nécessairement et avant tout expérience d'unité, et d'unité chrétienne.

Expérience d'unité, *d'abord parce qu'elle a pour centre un même autel. Et, à ce titre, expérience absolument privilégiée. Nous voilà transportés d'emblée bien au-delà d'une expérience d'unité qui résulterait seulement de la communion dans une même doctrine, voire dans une même théologie et dans une même foi. Ou plutôt, nous rencontrons ici l'unité d'une même foi s'exprimant, se concrétisant et s'exerçant dans la célébration de l'unique Mystère chrétien. Nous n'adhérons pas seulement ni d'abord à un certain nombre de dogmes, nous communions à une même Personne, le Christ. Plus encore, nous revivons en commun ce mystère de notre salut tel que le Christ l'a vécu pour nous dans l'unique sacrifice de la Croix, et tel qu'il ne cesse de le vivre de nouveau au milieu de nous et avec nous sous le sacrement de son Corps et de son Sang et sous chacun des autres sacrements de son Église. Et notre salut nous apparaît comme une grande entreprise en commun, quand nous « expérimentons » qu'il se réalise pour tous à la fois et par la coopération et la communion de tous au même mystère. Là se vérifient pleinement les paroles de saint Augustin :* « O Sacramentum pietatis! O signum unitatis! O vinculum caritatis![2] » *O lien de charité! O expérience d'unité!*

Expérience d'unité encore, *parce qu'autour de cet unique autel les rites demeurent substantiellement les mêmes pour tous les fidèles dans l'espace et dans le temps. Chaque fidèle ou chaque groupe de fidèles ne parle pas à Dieu dans un langage qui lui est propre, mais il fait siens les gestes et les paroles par lesquels l'Église exprime sa religion. La liturgie est essentiellement traditionnelle : elle est un « donné » que nous recevons de l'Église; nous ne la faisons pas ni ne la refaisons à notre gré. Et à vrai dire, en saurait-il être autrement ? Seule l'Épouse du Christ sait comment il faut parler à Dieu : l'Église demeurera toujours l'in-*

2. In Joann., XXVI, 13.

mparable maîtresse de religion. C'est d'elle que nous appre-ons à prier; là, comme partout, nous sommes, à son école, des nfants. Me sera-t-il permis, en passant, de faire remarquer com-ien, par cette fidélité à la loi liturgique, les fidèles — le jour à on leur en aura fait expérimenter la valeur — rapprendront ut naturellement cette chose, si obscurcie aujourd'hui dans esprit de beaucoup de chrétiens, que l'Église a le droit de faire s lois, et qui s'imposent à nous?

Mais en même temps que la liturgie reste la même, elle est, mme l'Église, chose vivante, et donc progressive. Si, par l'Es-rit qui l'anime, l'Église est maîtresse de religion, elle accepte n moins de se laisser instruire par ce même Esprit quand il exprime au plus profond de l'âme de chacun de ses membres. 'Église enseignante garde toujours le contrôle et juge en der-ier ressort des inspirations particulières; mais cela nous per-et d'affirmer avec d'autant plus de sécurité que les besoins de conscience chrétienne sont partie intégrante de l'expérience ropre de l'Église. N'en avons-nous pas eu hier matin une preuve agnifique, quand nous avons vu les « revendications » des unes chrétiens et chrétiennes de la « Mission de Paris[3] » rejoin-re inconsciemment la discipline ancienne du baptême telle que R. P. Bouyer nous l'avait magistralement retracée un jour plus t[4]? En écoutant Mlle Gouzi, nous avions l'impression — et est ce qui rendait ce candide témoignage si émouvant — que Esprit du Christ s'exprimait au milieu de nous : nous consta-ons comment au XX^e^ siècle une communauté chrétienne en ain de naître, par son exigence d'une liturgie pleinement vécue, ut amener l'Église à reprendre une conscience plus nette de rtaines lois de prière qui ont inspiré toute son antique liturgie baptême, mais que, dans une grande partie de ses membres, le semble avoir actuellement quelque peu perdu de vue.

Expérience d'unité *enfin, parce que la célébration du Mystère rétien appartient avant tout dans l'Église aux communautés e j'appellerai naturelles, celles dont les chefs ont seuls la juri-ction ordinaire : la paroisse, le diocèse, l'Église universelle. Je isse volontairement de côté les Ordres religieux, qui sont eux ssi des communautés naturelles dans l'Église, mais qui consti-ent un cas particulier, et dont j'aurai l'occasion de dire un ot dans un instant. La pastorale liturgique se doit de le procla-er : les communautés « naturelles » dans l'Église — et notons u'au moins dans la discipline actuelle ces communautés for-ent des unités territoriales — sont le cadre normal de la litur-*

3. Cf. p. 29.
4. Cf. p. 52.

gie : à elles reviennent le privilège et le devoir de réunir tous les chrétiens dans une seule célébration. En elles doivent venir se fondre, au moins à certains moments privilégiés, les particularismes même les plus légitimes; en elles les fidèles doivent prendre conscience de leur unité, au-delà de toutes les différences créées par le milieu social, la culture, la profession, voire le niveau spirituel; en elles, enfin, ils doivent manifester cette unité et en porter le témoignage visible aux yeux de ceux qui les entourent. Et par conséquent, en face d'elles, aucun groupement particulier ne saurait constituer comme un état à côté de l'état, moins encore en leur sein comme un état dans l'état.

Et pour illustrer ce qui vient d'être dit, j'achèverai — rouvrant ici la parenthèse — la mise au point de ce qui me paraît être le rôle des églises monastiques en ce domaine. Je disais tout à l'heure qu'il n'est pas indispensable que les monastères fassent participer la pieuse assistance de leur église au chant de la messe conventuelle ou de l'office pour que se réalise la première chose que l'on attend d'eux, l'exemple d'une liturgie exactement célébrée. J'ajouterai maintenant, me limitant toujours à cet aspect liturgique, que l'exemple monastique va beaucoup plus loin; il met sous les yeux des fidèles une communauté chrétienne « naturelle » — car un monastère en est une de par l'institution de l'Église — dont l'unité se fait principalement par la célébration commune de la liturgie. L'exemple total d'un monastère au point de vue liturgique n'est pas seulement dans le sanctuaire : il résulte de l'union du chœur et du sanctuaire ; là les fidèles saisiront concrètement ce que signifie la formule : la liturgie faiseuse d'unité, et par le fait témoignage de vie chrétienne. — Mais, de nouveau, il apparaît que ces mêmes fidèles ne sauraient se plaindre de leur participation limitée à la liturgie monastique : autour de l'autel de l'église du monastère, la part active dans la célébration des saints mystères revient d'abord à ceux qui en ont la charge, c'est-à-dire aux membres de la communauté chrétienne dont cet autel exprime et réalise l'unité particulière, symbole de la grande unité : de même, pour les paroissiens dans l'église paroissiale, pour les diocésains dans l'église cathédrale, pour tout catholique dans les fonctions solennelles où le Pape rassemble autour de lui la chrétienté.

*
* *

Allons-nous en demeurer là? Et cette expérience de l'unité dans la parfaite communion liturgique de tous les « paroissiens » de tous les « diocésains » autour de leurs pasteurs, est-elle vraiment complète? Exprime-t-elle à elle seule toute la richesse de

nité chrétienne? A s'en tenir là, il nous semble qu'on en lais-rait de côté tout un aspect : il manquerait de faire au sein ême de l'unité l'expérience de la diversité, mais d'une diversité ui, loin d'engendrer l'opposition, ne fait que proclamer la auté de l'unité. Si l'on assure d'abord, comme nous venons de ndiquer, ce qui est l'essence même de l'unité chrétienne, alors peut sans crainte concevoir et réaliser la diversité, qui n'est te la manifestation de la vie toujours en quête de nouveaux veloppements. « Personne, a dit Tauler, n'entend mieux la aie diversité que ceux qui sont entrés dans l'unité[5]. »

Vous voyez comment ce serait ici le lieu de marquer la place ce que nous pourrions appeler les « petites chapelles » réunis-nt les groupes qu'ont formés les affinités sociales, intellectuel-s ou spirituelles : mouvements spécialisés, confréries de piété, c. La « grande église » admet les « petites chapelles » à condi-n que le principal se passe dans la grande nef!

Je ne m'attarderai pas là-dessus. Vous me permettrez seule-ent de considérer à la lumière de ce qui vient d'être dit le oblème posé par France pays de mission? *J'en parlerai en ute liberté, mais aussi avec le respect et la fervente admiration te je professe pour ceux qui ont osé faire retentir à nos oreilles op « habituées » ces paroles de vérité.*

Le problème de l'unité ainsi posé est double. Il y a d'abord lui du catéchuménat; on demande la restauration de groupes catéchumènes ayant leur instruction religieuse à part, des éments de vie liturgique qui leur soient propres, et enfin, si se dire, une morale plus condescendante, sinon dans ses prin-pes, du moins dans ses exigences pratiques. A vrai dire, c'est à ine si cela pose un problème d'unité. Ce catéchuménat, dans quel seraient séparés des vrais fidèles ceux qui ne font encore te tendre à le devenir, nous paraît simplement marquer les de-és réels d'appartenance à la communauté chrétienne de tous ux qui s'y rattachent, bien qu'à des titres divers. Une telle versité, loin de s'opposer à l'unité, ne fait que la constituer en introduisant un ordre. L'institution d'un catéchuménat, en s pays redevenus païens, nous apparaîtrait comme un gain ur la véritable unité chrétienne.

Mais le problème que nous examinons a une autre face : on mande la juxtaposition de chrétientés nouvelles complètes, nc avec catéchumènes et baptisés, aux chrétientés déjà exis-ntes, à cause de l'impossibilité de fait d'intégrer les unes dans autres. Il y a incompatibilité complète, affirme-t-on, entre

. Cité par J. Maritain dans *Les degrés du savoir.*

les milieux de formation bourgeoise, conformistes et figés, qui ont imprimé leur marque sur les chrétientés existantes, et les milieux populaires, dynamiques et peu soucieux des formes, auxquels il s'agit de donner une place dans l'Église, et une place qui ne soit pas dans les derniers rangs de chaises. A cela nous répondrons : si cette impossibilité et cette incompatibilité de fait sont réelles, et nous en croyons volontiers ceux qui nous l'affirment — ils ont, si je puis dire, payé pour le savoir! — nous admettons volontiers la nécessité de fait de la juxtaposition. Mais, du point de vue de l'unité — et je suis persuadé que les promoteurs de France pays de mission ? *pensent comme nous —, nous ne saurions considérer cette juxtaposition comme un idéal, ni même comme un état normal. Donnons-lui son vrai nom : elle ne sera jamais qu'un pis-aller ou, si vous préférez, une solution d'attente. Car notre ambition demeurera toujours de faire de tous les fidèles une unité par-dessus les distinctions de classe, de fortune ou de culture. Et jamais nous ne cesserons d'aspirer après le jour où il sera possible de réunir tous les chrétiens vivant sur une même paroisse ou un même diocèse en un seul troupeau, avec un seul pasteur, autour d'un seul autel, à l'image de la grande famille humaine sous un seul chef, le Christ.*

***

Et, pour finir, nous nous souviendrons toujours que, quel que soit le côté de la barricade où nous ont placés notre vocation particulière et le jeu des circonstances, nous avons à réduire, autant que faire se peut, les distances qui, jusqu'à la fin, dans une certaine mesure, par une nécessité de notre humaine condition, sépareront les hommes les uns des autres; et nous nous ferons les serviteurs de l'unité en nous rappelant cette parole de saint Augustin : « Ubi nulla est invidentia, concors est differentia [6]. » *Là où il n'y a point d'envie, la diversité elle-même devient principe d'unité.*

Il me semble que, cette année encore, les réunions du C.P.L. ont montré qu'entre hommes de bonne volonté, même venus de tous les coins de l'horizon de la France religieuse, il était possible de trouver, dans un amour sincère de la vérité et dans une charité également sincère et accueillante, cette differentia concors *qui est, sans doute, un des témoignages les plus authentiques de l'esprit chrétien. Je souhaite qu'en ayant fait les premiers l'expérience, nous repartions d'ici plus assurés de pouvoir en*

6. S. Aug., *De sancta virginitate. P. L.*, XL, 419.

donner le secret à ce peuple de France si désorienté aujourd'hui, et qui, consciemment ou non, attend de nous que nous lui ouvrions la voie vers l'unité, vers la seule unité définitive, et qui est la clef de toutes les autres : « Tous les fidèles uns en Jésus-Christ, et par Jésus-Christ uns entre eux; et cette unité, c'est la gloire de Dieu par Jésus-Christ et le fruit de son sacrifice[7]. »

R^me^ Père Dom Basset,
Abbé de Saint-Martin de Ligugé.

7. Bossuet, *Lettre à une demoiselle de Metz*, Correspond., tome I, lettre 17 (Grands Écrivains de France).

QU'EST-CE QU'UN SACRAMENTAL?

La constitution du septénaire sacramentel s'est achevée grâce à la distinction entre *sacramenta majora*, sacrements majeurs ou spirituels, ou bons pour le salut, qui sont nos sacrements proprement dits, et les *sacramenta minora* ou *sacramentalia*. C'est l'expression employée par saint Thomas qui admet la distinction comme classique.

Cependant la conception des sacramentaux a évolué depuis saint Thomas. Les modernes voient en eux des rites institués par l'Église (et non plus par le Christ) *à l'imitation* des sacrements.

Ils consistent, en effet, en objets sensibles (ou plutôt dans les actions par lesquelles on use de ces objets) capables de produire des effets spirituels. Le Code de droit canon (c. 1144) les définit ainsi : « Des choses ou des actions dont l'Église, par une certaine imitation des sacrements, a coutume d'user pour obtenir, par son impétration, des effets surtout spirituels. »

Relevons dans cette définition que l'Église obtient ces effets « *ex sua impetratione* ». Si les sacramentaux n'agissent pas *ex opere operato*, comme les sacrements de la Loi nouvelle, ils n'agissent pas non plus simplement *ex opere operantis*, à la manière des bonnes œuvres. On peut dire que, de même que les sacrements agissent *ex opere operantis Christi*, les sacramentaux agissent *ex opere operantis Ecclesiae* : leur efficacité dépasse donc de beaucoup les mérites et les dispositions du sujet.

Mais la définition du Code, celles des théologiens contemporains et toute la tendance de la théologie moderne visent à appliquer le terme de sacramentaux à des rites mineurs isolés, à l'exclusion des *cérémonies* qui accompagnent les sacrements proprement dits, et auxquelles on refuserait toute efficacité, qu'on ne regarderait que comme une ornementation, obligatoire, il est vrai, en raison du pouvoir que le Christ a donné à son Église dans la dispensation des sacrements (cf. *Concile de Trente*, sess. VII, canon 13).

Or, saint Thomas ne parle jamais des sacramentaux qu'à l'oc-

sion des sacrements auxquels ils se rapportent [1], ainsi que l'in-que le terme de *sacramentalia* qui ne signifie pas « petit sacre-ent » ou « imitation de sacrement », mais « chose relative aux crements ».

Une théologie sacramentaire axée sur la notion d'efficacité ne ut que rejeter les sacramentaux à l'extrême circonférence de rbe sacramentel. Au contraire si, comme c'est l'idée domi-nte de saint Thomas, les sacrements se définissent d'abord mme des signes, l'organisme sacramentel conserve une solide quoique analogique — unité, car on y intègre non seulement sacrements de la nouvelle Loi, mais encore ceux de la Loi cienne et les sacramentaux.

Ceux-ci, définis par la signification, apparaîtront même comme dispensables à la signification plénière des sacrements eux-êmes. Les « sacramentaux » ou « cérémonies » du baptême ne nt certes pas de simples ornements : ils explicitent des idées et ême des effets de première importance que le rite essentiel de blution ne suffit pas à exprimer : rite d'initiation, d'expulsion Satan, de prise de possession au nom du Christ, d'infusion du int-Esprit et de consécration sacerdotale, d'illumination, etc... messe elle-même n'est pas seulement un sacrement, sans quoi e ne serait pas autre chose que l'Eucharistie. Elle est d'abord n sacrement : l'Eucharistie, réalisé par la matière — pain et n — et la forme — paroles de l'institution —, mais dont la leur sacrificielle est précisée et explicitée par des rites secondai-s et pourtant indispensables : paroles du canon, usage de l'au-l, signes de croix, etc., etc... qui spécifient qu'en prononçant s paroles le prêtre ne se livre pas à une simple méditation com-émorative, mais accomplit vraiment un sacrifice. De même ute l'avant-messe, et l'office divin qui s'y rattachent, ne doi-nt-ils pas être considérés comme des sacramentaux de première nportance ? Car si les sacramentaux ont pour caractéristique ninente d'être institués par l'Église, ne devons-nous pas mettre premier rang des sacramentaux ces rites par lesquels l'Église complit son action sacerdotale, son office de louange envers n Époux, de préférence à des rites isolés et facultatifs par les-uels les individus peuvent obtenir « certains effets surtout spi-

1. Voici quelques références à l'œuvre de saint Thomas, concernant s sacramentaux : *Sentences*, d. 6, q. 1, a. 3, 1-2, ad 1m; d. 7, q. 1, 1, ql. 1; d. 8, q. 1, a. 1, ql. 1; d. 23, q. 1, a. 1, ql. 1; *Somme théolo-gique*, Ia IIae, q. 108, a. 2, 2m; IIIa P., q. 60, a. 2, 3m; q. 65, a. 1, 6m, 8m; 66, a. 1, 3, 5m; a. 10; q. 83; q. 87, a. 3, etc.
Les *Salmanticenses* ont donné un traité très fouillé des sacramen-ux, *Cursus theologicus*, t. XVII, *Appendix*, *Disputatio X*, *De Sacra-entalibus*, éd. Palmé, 642a-666.

rituels », tels que les médailles, les Agnus Dei, les bénédictions du Saint-Sacrement ?

Si les sacrements sont des signes, des signes privilégiés et des signes admirablement efficaces, ne faut-il pas que leur signification soit mise en valeur par un *contexte* de signes mineurs ? Un mot isolé n'a pas de sens : il lui faut un contexte pour qu'il présente une signification déterminée.

Il nous semble donc qu'on se fera de l'organisme sacramentel qui prolonge parmi nous l'action du Verbe Incarné une idée très riche et très profonde si, au lieu d'aligner les divers sacrements, puis les sacramentaux, comme des rites isolés et disparates, on s'en fait une représentation organique : c'est un « système » — comme on parle de « système solaire ». Le soleil en est l'Eucharistie, sacrement par excellence, duquel tous les autres sacrements découlent et auquel tous les autres sacrements aboutissent ; ils sont comme les planètes qui gravitent autour de cet astre central. Et les sacramentaux sont comme les astéroïdes, les franges de ce divin manteau de l'Incarnation continuée. C'est seulement en réunissant dans une synthèse homogène sacrements et sacramentaux organisés autour de l'Eucharistie qu'on pourra établir une théologie de la Liturgie, c'est-à-dire de l'Église dans sa fonction essentielle d'Épouse entretenant le culte inauguré par son Époux sur la Croix et faisant remonter vers lui les louanges de toute l'humanité et de la création rachetées.

A.-M. Roguet.

LA MAISON-DIEU

avait le 1er juin, **1.000** souscripteurs.
Pour que sa vie soit assurée, il lui en faut **2.000.**

Allez-vous trouver un souscripteur ?

BIBLE ET LITURGIE AU IV^{e} SIECLE

Il est rare qu'un cours universitaire apporte tant de données aussi précieuses et aussi immédiatement inspiratrices pour un mouvement pastoral que celui professé en 1943-1944 par le R. P. Jean Daniélou, S. J., à l'Institut Catholique. Consacré à la théologie du IV^{e} siècle chrétien, ce cours a fait d'une façon très naturelle une large place à la spiritualité, puisque, pour les Pères, théologie et spiritualité n'ont jamais été séparées ni séparables.

C'est ainsi que le P. Daniélou a été amené à remplir la majeure partie du semestre par une étude de l'Écriture Sainte et de la liturgie, dans la vie de l'Église et des chrétiens, durant les années qui suivirent la conversion de Constantin. Comme il le montra aisément, toute la vie intérieure des hommes de cette époque ne fut qu'une large et profonde méditation de la Bible, dans le cadre et dans l'atmosphère de la liturgie, alors en pleine floraison. Ainsi, guidés par la voix même de l'Église priante, apprenaient-ils à découvrir dans les dogmes non pas des abstractions, mais les vivantes vérités épanouies dans une histoire : histoire du peuple de Dieu, menant à celle du Christ, histoire du Christ-Chef se renouvelant par le mystère liturgique dans l'Église et dans chacun de ses membres en elle.

De la liturgie, le P. Daniélou étudia particulièrement les cérémonies de l'initiation chrétienne, qui alors ne faisaient vraiment qu'un avec la solennité pascale. A travers les anciens textes liturgiques, comme dans le commentaire contemporain des saints Pères (les catéchèses mystagogiques d'un saint Cyrille de Jérusalem, ou bien les sermons baptismaux des Cappadociens, ou encore ces deux bréviaires de l'initiation liturgique que sont le *De sacramentis* et le *De mysteriis* de saint Ambroise) ou à la suite du récit de Silvia, le P. Daniélou sut ressusciter pour ses auditeurs la magnifique aventure spirituelle de l'âme, passant de l'esclavage du démon à la liberté des enfants de Dieu. Derrière les grands thèmes spirituels des cérémonies baptismales, les « lieux » préférés de l'exégèse patristique se présentaient d'eux-mêmes. Voici l'Exode et la Pâque, qui justement évoquent cet

autre « passage » auquel elles avaient préparé les âmes. Voici la mer Rouge franchie, et le vieil homme qui meurt dans ses eaux, l'homme nouveau qui renaît, lavé, illuminé. Et l'Esprit-Saint descend sur les néophytes, par le sacrement chrismal, comme il était descendu sur le Sauveur au Jourdain. Comme des variations concertantes autour de cette grande ligne, apparaissent le paradis retrouvé, le soleil de justice, l'orient divin contemplé, le salut par le bois d'où le péché était venu au monde, le festin des noces de l'Agneau, l'onction sainte qui du Chef découle sur les membres, et tant d'autres encore dont le P. Daniélou déploya l'inépuisable richesse.

Ainsi cette étude liturgique appelait elle-même une étude de l'exégèse patristique, montrant avec évidence que l'une ne va pas, n'existe pas sans l'autre. Descendant les différents courants, exposant les différentes formes de l'étude biblique chez les Pères du IV^e^ siècle, le P. Daniélou suivit quelques grands thèmes scripturaires. A leur propos, il sut montrer comment, pour les anciens, l'Écriture, en menant au Christ ou en en révélant toutes les virtualités salvatrices pour l'Église son corps, sans cesse leur parlait d'eux-mêmes et de leur vie la plus profonde.

Signalons aussi la pénétrante étude à laquelle se livra le P. Daniélou sur les origines des grandes fêtes chrétiennes, et surtout sur la théologie spirituelle de ces fêtes et de leur célébration par l'Église, admirable traité du « Christ dans ses mystères » nourri de la plus authentique théologie. Il faudrait encore mentionner les monographies, à la fois très précises et exubérantes de faits et de textes débordants de spiritualité, sur des termes de l'ancienne langue liturgique, comme le mot de « mystère » ou celui de σφραγίς (sceau, caractère, etc.).

De telles révélations du passé sont le plus actif des stimulants pour ceux qui attendent d'un retour à la liturgie, éclairé par le retour à l'Écriture, la plus vivante et la plus doctrinale rénovation de la foi des fidèles.

Que le P. Daniélou soit remercié des précieux instruments qu'il apporte à un mouvement comme le nôtre. Puisse-t-il seulement nous mettre à même de diffuser un enseignement si inspirateur en en faisant le livre que nous attendons de lui [1].

L. B.

1. Le R. P. Daniélou doit publier *Bible et Liturgie au IV^e^ siècle*, dans la collection « Lex Orandi ».

LE BAPTEME ET LE MYSTERE DE PAQUES

Je n'ai la prétention de vous faire ni un cours d'archéologie ni un cours de théologie, mais je voudrais simplement déployer sous vos yeux les principaux thèmes doctrinaux et vitaux dont notre liturgie baptismale est comme tissue. Ce faisant, je voudrais appliquer à fond une remarque de mon maître regretté, le P. de Montcheuil. Celui-ci déplorait que pour faire la théologie du baptême, au lieu de le considérer dans toute la plénitude possible et normale de sa célébration, on s'en tînt d'ordinaire au minimum requis pour la validité, en supposant par surcroît le sacrement administré à un seul enfant inconscient. Au contraire, nous irons directement à la cérémonie complète du baptême solennel des adultes. Et nous n'envisagerons pas le cas d'un baptême donné à un individu, en dehors de toute participation de la communauté ecclésiastique, mais nous supposerons la cérémonie baptismale collective, insérée, ou plutôt laissée à sa place normale dans la liturgie, c'est-à-dire à la fin du carême, au cœur de la nuit pascale. Ainsi le rite, reprenant tous ses contacts naturels avec l'ensemble vivant de la liturgie, reprendra-t-il du même coup son sens plénier et, si j'ose dire, tout son potentiel vital.

I

Je ne vous ferai pas un exposé détaillé des scrutins, tels qu'ils se déroulaient naguère au long du carême, et que nous les trouvons aujourd'hui télescopés en une seule cérémonie. Mais je retiendrai ce sens fondamental du carême, qui lui reste alors même que les scrutins sont tombés en désuétude : une préparation à la fête baptismale, prépara-

tion des catéchumènes pour l'Église, et aussi bien de l'Église pour les catéchumènes. Il serait très désirable que le sens de la fête pascale soit restauré chez nous, et comment pourrait-il mieux l'être qu'en revenant à cette idée : l'Église, pour célébrer la vie immortelle conquise sur la mort par son divin Chef, ne sait mieux faire que communiquer cette vie par le baptême. La fonction missionnaire de l'Église apparaît ainsi, en elle-même, comme sa perpétuelle attestation de la Résurrection. Saint Athanase, au IV^e^ siècle, voulant prouver aux païens la Résurrection du Sauveur, ne s'attardait pas à des arguments historiques. Il leur disait simplement : « Voyez donc la vie plus forte que la mort que l'Église communique à ceux qu'elle baptise. »

Et pour le catéchumène, comme il serait important que le baptême n'apparût pas seulement comme un point de départ, mais comme un point d'arrivée, comme le terme radieux d'une préparation lente, austère, exigeante, comme l'objet d'une élection imméritée, comme le sommet d'une initiation et la contre-partie d'un engagement sans retour. Elle avait un tout autre prix pour les anciens chrétiens que pour beaucoup de chrétiens modernes, cette profession de christianisme qui nous a si peu coûté, qu'ils avaient dû si chèrement conquérir. Que le carême redevienne pour nous ce qu'il est tout d'abord : un renouvellement du temps d'épreuves normalement préparatoire au baptême, renouvellement volontairement pénible qui nous prépare lui-même au renouvellement indiciblement heureux du don de la grâce baptismale.

Mais de quoi est faite cette préparation au baptême que le carême nous remémore et dont la liturgie baptismale a au moins gardé le schéma ? Distinguons si l'on veut une préparation prochaine et une préparation éloignée. La préparation éloignée, c'est l'ensemble des cérémonies qui se passent maintenant aux portes de l'Église. La préparation prochaine, c'est celle qui a lieu dans l'Église elle-même et qui correspond au septième scrutin, lequel se célébrait dans la basilique de Latran, le samedi saint, à l'heure de tierce. Encore, dans la préparation éloignée, faut-il distinguer trois choses : 1° la signation et l'exorcisme, véritable prise de possession initiale du candidat par l'Église; 2° l'initiation à la prière, commençant dès les premiers scrutins; 3° l'initia-

on à la foi, à partir du troisième scrutin, *in aperitione aurum*. Dans la préparation prochaine nous relèverons deux autres éléments : 1° l'onction d'huile des candidats, prélude à la lutte qu'ils acceptent dès lors de mener eux-mêmes contre le diable; 2° la profession personnelle de la foi précédemment transmise.

Rappelons simplement la magnifique formule de la signation initiale :

Je te signe le front, pour que tu reçoives la croix du Seigneur.
Je te signe les oreilles, pour que tu écoutes les divins préceptes.
Je te signe les yeux, pour que tu voies la clarté de Dieu.
Je te signe les narines, pour que tu sentes l'odeur de suavité du Christ.
Je te signe la bouche, pour que tu profères des paroles de vie.
Je te signe la poitrine, pour que tu croies en Dieu.
Je te signe les épaules, pour que tu portes le joug de son esclavage.

Enfin :

Je te signe tout entier au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, pour que tu aies la vie éternelle et que tu vives dans les siècles des siècles.

Dans le lyrisme de ces formules et de ces symboles, transmises à l'Église romaine par la liturgie gallicane, s'affirme à façon triomphante ce que j'appellerai la conscience conquérante de l'Église. Nous la saisissons sur le fait dans cette prise de possession de l'homme tout entier : elle y affirme son pouvoir de le faire entrer dans un monde nouveau; mieux : de faire de lui une créature nouvelle. On pourrait développer ici une théologie des sens spirituels, selon une tradition chère à la spiritualité patristique; l'assurance de communiquer une vie nouvelle intégralement humaine et pourtant toute divine s'y épanouirait avec la plus exubérante richesse. Qu'il nous suffise de montrer comment dans les signes de croix dont l'Église couvre le catéchumène qui se livre à elle, le sens éclate de ce même geste dont il ne cessera plus de s'envelopper : il s'agit, selon le mot de saint Paul, de le conformer à la croix du Christ pour le conformer à la vertu de sa Résurrection. C'est dire d'un mot l'essence du baptême.

Ajoutons un détail bien caractéristique. A côté de cette ample cérémonie gallicane, le rituel nous a gardé le vieux rite romain qui, naturellement, est un maximum de concision et de sobriété : un simple signe de croix sur le front avec l'invocation des trois Personnes divines (le rite a d'ailleurs lieu trois fois, correspondant à trois scrutins différents). Mais ce rite, le prêtre n'est pas le seul à l'accomplir; avant d'y procéder lui-même, il a invité le parrain à s'en acquitter tout le premier. Ne manquons pas de dégager la portée de cette intervention rituelle d'un laïc en tant que tel. L'Église semble considérer que l'introduction en elle des nouveaux fidèles n'est pas et ne saurait être la seule affaire de ses prêtres. C'est tout le corps qui y est intéressé, et il faut que de simples fidèles y prennent une part active, mieux : qu'ils en fassent leur affaire. Le parrain est un rouage essentiel de la cérémonie baptismale intégrale et il y a, tout comme le prêtre, des gestes sacrés à poser. On peut dire que la reconquête des hommes de ce monde pour Dieu par le Christ est dans l'Église essentiellement œuvre commune. En s'agrégeant à l'Église tous acquièrent le pouvoir et, dans une certaine mesure, le devoir de faire leur cette conquête qui les a eux-mêmes conquis.

Mais remarquons bien aussitôt sous quelle forme l'Église semble concevoir cette prise de possession de l'homme, par la mort du Christ, pour la vie du Christ. La triple signation est chaque fois le prélude d'une imposition des mains accompagnant un exorcisme. Rien qui gêne davantage nombre de prêtres aujourd'hui que cette cérémonie, sur laquelle l'Église au contraire semble appuyer, je ne dirais certes pas avec complaisance, mais avec une insistance qui ne peut pas ne pas être significative. Un prêtre à qui on parlait devant moi de l'intérêt qu'il pouvait y avoir à traduire en français la liturgie baptismale répliquait aussitôt : « Heureusement que les gens n'y comprennent rien! S'ils savaient que c'est au diable que nous adressons tant de paroles, ils seraient bien édifiés! » Disons-le tout net : une telle parole est un aveu d'incompréhension totale de l'esprit de la liturgie, c'est-à-dire de l'esprit de l'Église. Pour trop de chrétiens modernes, la reconquête du monde par Dieu, la prise de possession de l'homme par le Christ, ne sont plus que des images au fond privées de sens. On croit bien toujours,

et certes parfois avec un optimisme déconcertant, que l'incarnation doit pénétrer le monde entier de la présence divine ; mais on oublie ou l'on méconnaît le mode selon lequel l'Écriture et la tradition nous présentent ce processus. On n'y voit qu'une espèce d'effusion de la grâce à travers une terre simplement avide de la recevoir par tous ses pores et de s'en imprégner à fond. L'incarnation nous apparaîtrait presque comme un plaisir pour le Dieu fait homme.

Au contraire, si la pensée chrétienne antique ne pouvait concevoir l'incarnation séparément de la croix, c'est qu'elle prenait au sérieux ces expressions de conquête et de reprise; c'est qu'elle ne se représentait pas ce processus autrement que comme une lutte, une lutte au sang, une lutte à mort. Pour le Nouveau Testament, pour les Pères, pour la liturgie, les rapports entre Dieu et l'homme sont un véritable drame, parce qu'à ces deux personnages s'en ajoute toujours un troisième, et c'est le diable. Il ne s'agit pas de faire passer l'homme d'un état de pure nature, bon en soi, à un état surnaturel, simplement meilleur, mais de le faire passer d'un esclavage odieux à la liberté, de l'arracher au démon pour le rendre au Père. Nous ne croyons plus au diable. Mais si nous y croyions un peu plus, notre christianisme, redevenu inconfortable, ou devenu inquiétant et non plus tranquillisant, nous pousserait tout autrement à la lutte et à la conquête. L'idée de sauver nos frères de la perdition reprendrait toute sa vertu tragique. Or c'est là ce que la liturgie nous affirme : que Dieu a un ennemi, que cet ennemi, c'est le prince de ce monde, qu'il y est installé et qu'il y retient esclaves les hommes dont Dieu avait voulu faire ses fils. Cet ennemi, le Christ en venant en ce monde l'a affronté. Et l'Église à son tour, poursuivant son œuvre, l'affronte elle aussi. D'où sa condition militante. On le voit, c'est toute une conception du monde et de l'activité de l'Église en lui qui est ici engagée. Elle va dominer désormais toute la cérémonie baptismale. Faute d'en avoir vu dès le début l'importance, on méconnaîtrait toute la portée de cette cérémonie.

II

Après la première prise de possession de l'homme opérée de haute lutte par l'Église, pour la gloire au moyen de la croix, pour la vie à travers la mort, vient l'initiation. Elle a été symbolisée et préparée par l'imposition du sel sur la langue du catéchumène : il va recevoir une sagesse de vie qui le défendra de la corruption, qui restituera en lui le goût des vraies nourritures, détruit jusque-là par les nourritures frelatées de ce monde[1].

Cette initiation est double. Et c'est d'abord une initiation à la prière. Elle culminera dans la tradition de l'oraison dominicale, ce *Pater* que l'Église ancienne se gardait de prononcer à voix haute autrement que dans l'assemblée close des fidèles, groupés autour de la table eucharistique. Mais dès avant qu'ils puissent en venir là, l'Église aura accueilli les catéchumènes à sa prière commune et elle la leur aura enseignée pour l'exemple.

C'est là un trait qui doit encore être souligné : que l'initiation à la vie chrétienne, à la vie en Église, est d'abord une initiation *personnelle* à la prière, à la prière *publique* de la liturgie. Je dis bien initiation *personnelle* à la prière *publique*. Les deux termes sont d'une égale valeur, ou plutôt ils ne prennent leur valeur commune que dans leur réunion. A trois scrutins successifs, l'Église ayant prié pour les catéchumènes les fait prier devant elle : Priez, élus, fléchissez le genou », leur dit le prêtre. Puis il ajoute : « Levez-vous, complétez votre prière en disant *Amen.* » C'est d'un véritable encore que rudimentaire exercice personnel de prière qu'il s'agissait dans la liturgie antique. Mais, ne l'oublions pas, cet exercice s'insérait dans l'ancienne messe des catéchumènes où les candidats au baptême avaient com-

1. Des censeurs érudits ont sévèrement condamné ce paragraphe. Nous y aurions mêlé inconsidérément au symbolisme naturel de la sauvegarde contre la corruption le symbole, nous dit-on, tardif et tout artificiel, de la sagesse... Malheureusement saint Hilaire déjà commentait l'expression « Vos estis sal terrae » de l'évangile en disant : *Merito igitur sal terrae nuncupati sunt, per doctrinae virtutem saliendi modo aeternitatis corpora reservantes* (*Com. in Matth.*, in loc.). Ce n'est donc en tout cas nullement postérieur à l'usage liturgique que d'expliquer comme nous l'avons fait le symbolisme du sel.

mencé par s'unir, par les *Kyrie eleison* collectifs, aux grands thèmes de prière énoncés par la litanie diaconale, et où ils s'étaient associés avec la foule à la psalmodie antiphonée de l'introït et du graduel.

Représentons-nous, pour autant que nous le puissions, blasés que nous sommes, ce que pouvait signifier, pour des païens, cette seule introduction à la prière de l'Église, cette seule invitation à en tirer une prière propre. Les anciens temples n'étaient pas des maisons de prière. Le dieu n'y recevait à proprement parler que son prêtre dont c'était l'affaire exclusive de le prier publiquement. « Qu'ont-ils donc besoin, ces chrétiens, proteste Porphyre, de si vastes temples où s'assembler? Ne peuvent-ils pas prier chacun chez soi? » Une des originalités de l'Église fut d'apparaître précisément comme une société de prière, une société priante. Mais elle ne fut pas moins originale comme école de prière, et de prière personnelle. Car si les païens, selon ce que dit Porphyre, connaissaient un culte individuel de la divinité, quel était son contenu? Ou bien il s'agissait de demandes intéressées, formulées dans un sentiment tout voisin de la magie, ou bien, chez les néo-platoniciens par exemple, on recherchait une véritable élévation de l'âme vers la divinité, mais alors la personnalité de celle-ci, comme celle du fidèle, paraissait s'évanouir. Seule la liturgie chrétienne, et plus précisément la psalmodie, le chant de ces prières inspirées que sont les psaumes, a pu apprendre aux hommes ce que c'est qu'une conversation de personne à personne entre l'homme et Dieu. Seule la liturgie chrétienne a pu leur apprendre que la prière, c'est cela et rien que cela. Le païen qui entrait dans l'assemblée ecclésiastique surprenait pour ainsi dire la réalisation de la parole du Christ : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Cette assemblée, cette synaxe, en effet, qu'est-ce qui la réunissait? Visiblement la foi en cette présence invisible, aussi proche pour chacun et pour tous, à qui l'on s'adressait, et que l'on écoutait aussi bien. Présence cherchée comme celle d'une personne aimée, simplement pour entrer en communion avec elle, simplement pour lui parler et l'entendre, et tout de même, sans nul détriment pour ces si purs rapports, mais parce qu'en cet Invisible la con-

fiance était totale, présence sollicitée avec une confiance d'enfant pour tous les besoins terrestres.

Toutefois la note la plus saisissante peut-être dans ce concert de prières qu'était la synaxe ecclésiastique, c'est le lyrisme, c'est la joie de la louange. Cette prière catholique à laquelle l'Église initiait avant tout le catéchumène, c'est un chant. Tous les besoins humains s'y retrouvent avec la plus humble confiance, je le répète. Mais ils s'y retrouvent portés et emportés dans l'élan d'une admiration, d'une adoration exultante. Ces psaumes que reprend inlassablement l'Église, et les cantiques qu'elle y ajoute, le *Te Deum*, le *Gloria in excelsis*, et toutes les vieilles hymnes comme le *Lumen hilare* ou le *Te decet laus*, ce n'est pas tellement l'ardeur de la recherche qui les emplit que la joie de la découverte. Le Dieu prié par les chrétiens, par l'assemblée chrétienne, c'est le Dieu manifesté, c'est le Dieu qui est venu et qui vient sans cesse, et dont on croit qu'il viendra, qu'il revient, parce qu'on sait qu'il est venu.

Et ceci nous fait passer de l'initiation à la prière à l'initiation à la foi. Elle culminait, nous l'avons dit, dans la tradition du symbole. Mais cette tradition n'était, elle-même, que celle d'un résumé. Pour en recréer l'atmosphère, il faut rappeler comment l'Église avait commencé par présenter aux candidats son enseignement révélé.

Le mercredi *in mediana*, après le IV^e^ dimanche du Carême, avait lieu le scrutin *in aperitione aurium*. « Après le chant du graduel, écrit le cardinal Schuster (t. I, p. 27), apparaissaient quatre diacres avec les volumes des Évangiles qu'ils déposaient sur les quatre angles de l'autel; on en lisait successivement les premiers versets, pour que l'évêque les commentât brièvement; puis on apprenait aux catéchumènes le Symbole et le *Pater*. » Il faudrait lire, par exemple dans le tome III du *Liber Sacramentorum*, p. 155 et la suite, toutes les formules de cette *aperitio aurium*, telle que nous l'ont gardée les *Ordinès romani*. Le temps nous manquerait; mais citons au moins cette explication. « Évangile, disait le pontife, signifie proprement heureuse nouvelle, telle que l'est précisément l'annonce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. On emploie ce terme parce que l'Évangile annonce et manifeste comment celui qui autrefois parlait par les prophètes est venu lui-même à la fin des temps,

revêtu de la chair humaine, selon les paroles de l'Écriture : « Celui qui autrefois parlait au moyen d'envoyés, c'est moi, « je suis venu en personne. »

Cette insistance n'est-elle pas significative? Ce ne sont pas des idées abstraites que l'initiation à la foi va transmettre aux catéchumènes : c'est un fait, c'est la venue divine. La doctrine enseignée, c'est la parole de Dieu, c'est-à-dire non seulement ce que Dieu a dit, mais d'abord Dieu lui-même parlant à l'homme. C'est, plus précisément encore, l'évangile, c'est-à-dire la parole vivante de Dieu se faisant chair pour s'adresser à nous de plus près. Et c'est ce fait de Dieu intervenant, de Dieu interpellant l'homme, de Dieu se révélant lui-même à nous, non pas simplement rappelé ou commémoré, mais renouvelé dans la lecture liturgique de la Parole divine. Ressusciter par l'imagination le cortège du diacre portant haut l'Évangile devant lequel tous s'inclinent profondément. Devant ce livre s'avancent l'encens et les lumières, comme devant la personne même de l'empereur, de celui qui se prétendait la divinité manifestée. Le diacre, monté à l'ambon, ouvre le livre et chante ses paroles sacrées. Et dans son ministre parlant à son Église, comme l'ami de l'époux, c'est la voix même de l'Époux qui parle à l'Épouse.

Comme ici s'explique ce caractère si marquant du symbole romain : presque pas d'idées abstraites, mais rien que des faits, rien qu'une seule chaîne d'interventions divines qui traverse de part en part toute notre histoire. Et quelle lumière rejaillit de l'initiation à la foi ainsi comprise sur l'initiation à la prière. D'où vient cette exultation de la louange devant un Dieu découvert, sinon cette assurance que Dieu s'est révélé, qu'il est là, qu'il parle encore, qu'il agit toujours, au milieu de l'Église assemblée? Et de là vient que c'est l'initiation à la foi qui seule achève l'initiation à la prière, dans la tradition du *Notre Père*, après celle du Symbole. Le Dieu que l'on prie comme le prie l'Église, ce n'est pas le grand silencieux vers qui s'élancent des paroles sans écho. C'est celui qui le premier a parlé, c'est celui qui a cherché l'homme avant que l'homme le cherchât, c'est celui finalement qui a lui-même instruit l'homme à le prier.

III

Au terme de cette initiation, on voit comme le catéchumène était prêt pour les révélations suprêmes. Il n'attendait plus qu'une chose : étreindre cette présence du Dieu venu à l'homme, subir cette action du Dieu agissant dans le monde, intervenant dans la vie de l'homme. Et en même temps il savait que seule la foi pouvait saisir cette réalité, et que seule la prière de la foi pouvait y préparer. Il n'y avait plus qu'à l'introduire au mystère liturgique, au mystère pascal. C'est justement ce que lui promettait l'un des premiers rites de l'ultime scrutin : l'*effeta*, au matin du samedi saint. Le prêtre, à l'imitation d'un geste du Christ, touchait de son doigt mouillé de salive le nez et les oreilles du catéchumène. Il lui disait alors : « Ouvre-toi à la grâce du Saint-Esprit, et toi, démon, va-t'en, car le jugement de Dieu est proche. »

A ce moment intervenaient les deux rites dont nous avons dit qu'ils constituent la préparation prochaine au baptême : c'est-à-dire la reddition du symbole de foi précédemment transmis aux catéchumènes, et l'onction d'huile.

Saint Augustin, dans ses *Confessions* (VII, 11), à propos du rhéteur Victorinus, nous a décrit cette profession de foi solennelle. Son récit nous fait comprendre le sérieux avec lequel l'Église ancienne écoutait cette proclamation faite par le catéchumène de la foi qu'elle lui avait transmise. Donner le baptême à qui n'aurait pas fait sienne cette foi et ne l'aurait pas à son tour hardiment proclamée, c'eût été un non-sens. Certes, le baptême, comme tout sacrement, l'Église ne saurait trop haut le rappeler contre les erreurs protestantes qui mettent l'activité de l'homme à la place de celle de Dieu, est une œuvre divine. Il n'exprime pas une démarche de l'homme, mais une décision de Dieu. Cependant, il n'en est pas moins vrai que cette action divine exige et engage une libre adhésion de l'homme. Et cette adhésion impliquée, avec son engagement souverainement volontaire et nécessaire tout ensemble, ce n'est pas seulement, notons-le bien, au don individuellement reçu qu'elle doit se faire. C'est une adhésion publique à la foi collectivement possédée par l'Église; plus et mieux encore, c'est

une participation personnelle prise au témoignage qu'elle rend au Christ et à Dieu devant le monde. La condition suprême pour être baptisé, c'est d'avoir publiquement rendu témoignage au Christ. Et un rite inséparable de la *redditio symboli* montre bien tout ce qu'exige cette compromission pour le Christ, avec le Christ. Je veux parler de la renonciation à Satan avec sa contre-partie d'adhésion au Christ. « Renonces-tu à Satan ? » demande le prêtre. Et le catéchumène de répondre : « J'y renonce. » — « Et à ses œuvres ? » — « J'y renonce. » — « Et à ses pompes ? » — « J'y renonce. » Nous savons ce que c'était, cette *pompa diaboli*, qui, pour le catéchumène d'aujourd'hui, trop souvent, ne représente plus rien de précis. C'était tout le détail de la vie païenne, faisant de l'ensemble de l'existence quotidienne une liturgie démoniaque : c'était l'amphithéâtre, c'étaient les fêtes païennes et leurs spectacles, c'était le culte de l'empereur, tout ce tissu serré de sensualité et d'adoration de la force brutale qui s'étendait à l'ensemble de la vie antique. La transposition à notre temps serait-elle si difficile ? Confesser la foi, cela voulait donc dire, du même coup, changer ses actes, changer sa vie, changer son être. Jamais l'implication réciproque de ce qu'on croit et de ce qu'on fait, et surtout de ce qu'on est, n'a été mieux marquée. Mais il faut revenir sur la façon dont le rite de la renonciation à Satan explique la nature de ce changement radical exigé. Encore une fois, il ne s'agit pas d'une simple amélioration, d'un simple progrès. Il s'agit d'une rupture, et d'une rupture pas seulement avec un passé déjà mort, mais avec une puissance toujours actuelle; soyons plus précis : d'une rupture avec un être personnel, toujours là et bien attentif à ne pas laisser sa proie lui échapper. Nous l'avions vu dès le début : l'Église, devant le catéchumène venant à elle, aussitôt se mettait en position de combat. Il s'agissait pour elle, par la puissance du Christ, de délivrer un esclave et, pour cela, de lutter avec l'Ennemi qui le tenait asservi, de vaincre Satan par la Croix du Christ. Mais au terme de l'initiation, le catéchumène est appelé à prendre ses responsabilités. Il ne peut aucunement se contenter d'être l'enjeu d'un conflit qui le dépasse. Il faut qu'il dise si, oui ou non, il veut se détourner des ténèbres, se tourner vers la lumière. Il faut qu'il dise non à l'un, qu'il dise oui à l'autre. Il faut

qu'il opte entre Satan et le Christ, et qu'il soit prêt à assumer toutes les conséquences tragiques de cette option. La préparation quadragésimale ne saurait avoir d'autres termes que de l'amener au bord de cette décision.

Le dernier rite préparatoire ne peut lui laisser aucun doute sur ce qui va lui être imposé. Il lui révèle les plus redoutables exigences de sa profession de foi, mais du même coup il lui promet tout le secours nécessaire.

L'onction de l'huile des catéchumènes, en effet, c'est et ce n'est que l'onction de l'athlète avant la lutte. Par sa profession de foi, le catéchumène vient de s'engager dans la milice du Christ. Qu'il ne s'y trompe pas un instant : l'engagement ne saurait être de tout repos. Et nous voici derechef devant l'image du grand conflit qui divise le monde, entre celui qui en est encore, pour un temps mesuré, le Prince, et le Roi du monde à venir, le Roi du siècle éternel. On n'est pas au Christ sans que l'ennemi du Christ lutte avec vous comme il a lutté avec lui. On ne vient pas au Royaume du Christ, on n'entre pas dans sa gloire, sans s'offrir à la Croix, sans verser tout son sang. Nous parlions de témoignage : le témoignage du Christ en ce monde, quelque forme qu'il prenne, c'est toujours le martyre. En se livrant à la vie, il faut que le catéchumène sache qu'il accepte la mort. Mais c'est la mort *avec* le Christ, pour ressusciter *avec* lui et, selon le mot de saint Paul, pour être avec lui toujours. Dans l'onction d'huile, c'est déjà l'onction de l'Esprit du Christ qui fortifie pour les combats futurs ce nouvel oint de Dieu.

IV

Avec ce dernier rite, nous voici parvenus au seuil de la nuit sainte, à la nuit où le Christ l'emportant sur le diable, triomphant de la mort, le catéchumène va lui-même mourir avec lui, s'ensevelir avec lui pour renaître à la vie véritable.

Une vigile nocturne, veillée d'armes du *miles Christi*, va le préparer à l'acte décisif, de Dieu et de lui-même se rencontrant dans le Christ.

L'enseignement de cette vigile est capital, car il rassemble le groupe harmonieux d'images et d'idées dont l'Église voulait que le catéchumène eût l'esprit rempli et pénétré au moment de descendre dans la cuve baptismale.

Cette vigile romaine qui prépare à commémorer la Résurrection du Chef en baptisant de nouveaux membres en lui s'ouvre par une cérémonie, elle encore, bien peu romaine. Je veux parler de l'*eucharistia lucernaris*, de cet office pour l'heure où l'on allume les lampes, offrande quotidienne de la lumière vespérale que l'Orient transmit sans doute aux églises de Gaule. De celles-ci en tout cas la Mère des Églises l'a reçu à son tour. Mais sa réserve extrême en fait de symbolisme liturgique a eu pour résultat inattendu de rehausser celui-ci qu'elle admettait par extraordinaire. N'acceptant qu'au soir qui précède la dernière nuit avant la résurrection l'office lucernaire, elle en a fait le *praeconium paschale*, l'éloge de Pâques, comme de la fête de la lumière, plus précisément de la victoire définitive de la lumière sur les ténèbres, impuissantes à l'étouffer.

Restituons par la pensée à notre office du samedi saint son ampleur normale, en même temps que sa place naturelle. Voici les catéchumènes introduits, le soir tombé, dans la basilique latérane complètement enténébrée. C'est d'abord l'attente anxieuse dans le silence nocturne où cette multitude est plongée. Puis une lumière apparaît à l'entrée de la cathédrale. Une voix chante ces seuls mots : « La lumière du Christ! » et l'immense foule s'anime soudain pour jeter son *Deo gratias!* La lumière avance jusqu'au milieu de l'église et se dédouble. De nouveau le même cri, la même acclamation. Au sanctuaire, il y a maintenant un triple scintillement qui s'élève une dernière fois; la voix chante plus haut encore *Lumen Christi!* et l'acclamation de la foule, de cette foule romaine qui savait alors chanter d'une seule voix même les laudes compliquées du protocole impérial, jaillit avec une plénitude inoubliable. Et voici le diacre à l'ambon; l'hymne pascale déploie sur tout ce peuple ses grandes ondes de joie débordante : *Exultet jam Angelica turba caelorum... Gaudeat et tellus tantis irradiata fulgoribus... Laetetur et mater Ecclesia...* Et cette joie s'explicite dans la louange de la lumière, de la lumière victorieuse sur la nuit. Car c'est la nuit où la dette d'Adam a été soldée,

où le sang du véritable agneau a sanctifié les portes des siens. C'est la nuit où la colonne de lumière est apparue qui a guidé Israël hors des ténèbres où l'Égypte le maintenait esclave. C'est la nuit où le Christ étant remonté vainqueur des enfers, l'obscurité qui couvrait le monde a été dissipée. C'est la nuit dont il est vrai de dire que la nuit a été illuminée comme le jour lui-même. Et voici le grand cierge allumé au feu nouveau. Puis, de lui, le feu descend et se communique. Les lampes de la confession et du ciborium, puis toutes les lampes de l'église, s'embrasent de proche en proche, et les assistants eux-mêmes, comme aujourd'hui encore en Orient, se communiquent le feu bénit. L'assemblée, enténébrée un instant plus tôt, n'est bientôt plus qu'un brasier de cierges. Cependant la voix du diacre retentit toujours. Elle implore maintenant que cette lumière vespérale allumée dans l'Église par la foi en la résurrection puisse brûler jusqu'à l'aurore éternelle. Que la brillante étoile du matin, du matin de la parousie, vienne mêler sa lueur à celle du cierge témoin de la résurrection. C'était une pieuse croyance, chère aux anciens chrétiens, que l'attente du retour du Christ glorieux dans la nuit même où tous fêteraient sa victoire sur la mort. Mais surtout quelle proclamation magnifique qu'en fêtant le passé on célébrait déjà l'avenir! En commémorant la résurrection du Chef, celle des membres se révélait comme toujours imminente, comme la grande attente à laquelle étaient suspendus tous les désirs de cette nuit!

Comprenons-nous tout le sens de cette cérémonie au seuil de la nuit où le baptême va être enfin accordé aux catéchumènes qui l'ont tant attendu? Et d'abord ce cri de joie dans la nuit : joie des anges, joie de la terre entière, mais surtout joie de l'Église où le catéchumène va entrer. Quelle marque ineffaçable imposée à tous les souvenirs baptismaux que ce cantique de la joie cosmique chantée comme son prélude! Et cette joie est celle de la lumière, de la lumière balayant définitivement les ténèbres. C'est une lumière vespérale, sans doute. Elle ne supprime pas encore les ténèbres du dehors; mais avec quelle confiance elle ose appeler la lumière totale du dernier jour... *lucifer qui nescit occasum!*

Nous voici donc une fois de plus ramenés au grand conflit dont le thème annoncé dès le début du cycle baptismal

y va revenir périodiquement jusqu'au terme. Mais quelle révélation nous est maintenant apportée sur ce drame mystérieux qui fait le fond du baptême! Il s'agit exactement de la lutte, et de la victoire assurée, définitive, de la lumière sur les ténèbres.

Selon l'heureuse expression d'un historien des religions antiques, le christianisme y est apparu comme la plus certaine, la plus triomphale des « métaphysiques de lumière ».

Qu'est-ce à dire? Tout d'abord qu'il a apporté aux hommes l'assurance que Dieu est lumière et qu'il n'y a point en lui de ténèbres, selon le mot de saint Jean. Mesurons-nous la portée de cette affirmation? Les hommes n'avaient pas attendu l'Évangile pour se savoir étroitement dépendants de puissances cosmiques ou supra-cosmiques. Mais ces puissances, les unes leur apparaissaient comme bonnes, les autres comme mauvaises, les unes comme favorables à cette éclosion de l'esprit qu'ils pressentaient en train de s'accomplir en eux-mêmes, les autres comme défavorables. Qui pouvait dire lesquelles finalement l'emporteraient? Le mieux qu'on pouvait espérer n'était-il pas une poursuite indéfinie du conflit, où la lumière survécût toujours en dépit des ténèbres toujours agressives? C'était là en tout cas tout ce qu'osait promettre la religion de Mithra, celle en qui l'on a indiqué la plus dangereuse rivale du christianisme naissant. Les dévots de Mithra adoraient le *Sol invictus*, le soleil jamais vaincu. Mais le soleil de justice acclamé par les chrétiens, c'était le vainqueur, le triomphateur, après qui il n'y a plus de ténèbres.

Et aujourd'hui, dans ce monde où la matière semble avoir en nous ressaisi l'esprit, ne voyons-nous pas encore les hommes de bonne volonté dans la même hésitation que les anciens païens? Ils ne demandent que de croire au triomphe de l'esprit; mais que peut l'esprit, ce faible esprit de l'homme, entre les forces obscures qui l'assiègent? D'où vient cette lueur en nous? Est-elle plus qu'une phosphorescence de hasard, bientôt engloutie par la matière même sur laquelle elle est née? Mais l'Évangile apporte toujours aux hommes la certitude que la réalité dernière du monde est lumière et qu'elle n'est que lumière. Et il n'apporte pas cette certitude comme une notion, mais comme un fait. La lumière divine, la lumière inaccessible, est elle-même venue

à nous. Elle a lutté contre les ténèbres. Les ténèbres ont paru la vaincre, mais c'est elle qui a triomphé. Et maintenant, elles ne sont plus.

Il y a un dualisme incontestable au fond de cette présentation du christianisme aux catéchumènes. On ne saurait le nier, et le réduire serait réduire le dynamisme même de la foi qu'on leur propose. Mais ce dualisme n'est pas celui d'une nature des choses irréparablement divisée. C'est un dualisme de volontés. C'est le dualisme entre une volonté créatrice et une liberté rebelle qui lui doit tout, puisqu'elle l'a créée, mais que la volonté divine ne saurait, pour cette même raison, anéantir. Elle luttera donc avec sa créature, mais à armes égales. Dieu luttera contre le diable, en ceux mêmes que le diable a séduits. Il les ramènera à lui en se faisant en tout semblable à eux. Il leur rendra la liberté en prenant leur condition d'esclave... Et du paradoxe de la croix subie par Dieu, jaillira celui de la résurrection promise à l'homme.

Comment ce grand mystère s'est accompli dans l'histoire humaine et cosmique où Dieu venait prendre sa place parmi les hommes, c'est ce que l'Écriture, l'Histoire Sainte a consigné. A la lumière du cierge pascal, la vigile nocturne va donc être consacrée à en repasser les principaux enseignements. Les douze lectures de cette nuit seront comme une ultime catéchèse. Le catéchumène, relisant une dernière fois le livre sacré, refera pour son compte cet itinéraire qui, peu à peu, dans la main de la Providence, conduisit l'homme de la chute à son salut.

Pour retrouver le sens que pouvaient offrir ces leçons aux catéchumènes, il faut ressaisir les raisons de leur choix. Et ces raisons ne peuvent nous être livrées que si nous relisons les textes en question avec la mentalité des exégètes et des prédicateurs de l'époque où la liturgie se constitua. Cette lecture de l'Ancien Testament n'aurait pas de sens si l'on n'en donnait une interprétation qui prépare directement aux réalités du Nouveau.

On commence donc par le récit de la Genèse : la création. Qu'est-ce que le catéchumène devait retenir de cette leçon inaugurale ? Sans aucun doute, le refrain qui ponctue chaque division du texte : « Et Dieu vit ce qu'il avait fait, et voici : cela était bon. » Le premier enseignement chrétien

l'homme païen, c'était cela en effet : une leçon d'optiisme surnaturel, et même tout simplement naturel. On 'assurait de la bonté foncière de la réalité profonde, de la éalité divine, mais aussi de toute réalité créée pour autant u'elle procède de son créateur, et, en son fond, cette relaon ne saurait s'évanouir ni même s'altérer. C'en était fini u cauchemar des dualismes métaphysiques, déclarant existence inexorablement mauvaise, même s'ils magniaient une réalité idéale. L'humble matière n'était plus conamnée, mais exaltée. L'espérance d'une rédemption du orps lui-même était restaurée.

Toutefois cet optimisme ne pouvait laisser prise à aucune lusion. Le récit de la création était suivi du récit du déuge. A la bonté foncière de l'être créé succédait l'annonce e sa perversion volontaire. Mais à cette chute, le récit joinait l'espoir à la fois d'un jugement et d'un salut. Le déuge lui-même promettait et la condamnation de la masse ·belle et le salut d'un reste : première image du baptême ù devait s'ensevelir un monde corrompu, ennemi de Dieu, our se relever réconcilié et intact.

Cependant, le prix que l'humanité devrait payer pour ette rédemption, et en même temps la promesse mystéeuse que Dieu subviendrait à sa carence de débiteur insolable, étaient aussitôt proclamés dans le récit du sacrifice 'Isaac, type par excellence du Christ immolé.

La quatrième prophétie, avec le passage de la Mer Rouge, portant après celle du déluge une nouvelle image traditionnelle du baptême, rapprochait de la nécessité du sacrice pour la délivrance, celle de l'exode.

Si toutes choses étaient bonnes à l'origine, si toutes chos avec l'homme et pour lui doivent être sauvées, il n'en este pas moins qu'il doit commencer par s'en séparer. Aussi ngtemps que le monde reste aux mains du diable, c'est-à-re jusqu'à la parousie, le chrétien doit tout y abandonner, squ'à sa propre existence — c'est le sacrifice —, et il doit abandonner lui-même — c'est l'exode — : une fois qu'il ura passé cette nouvelle Mer Rouge qu'est le baptême, il evra s'habituer à n'être plus ici qu'un étranger et un voyaeur, et cherchant la cité à venir. Ce premier nocturne s'anevait sur le chant du cantique de Moïse. L'identité mysque de ce qui était conté aux catéchumènes et de ce qu'ils

devaient vivre s'exprimait dans la reprise par l'Église du cantique des Hébreux parvenus sur l'autre rive : « Chantons au Seigneur, car il a été grandement glorifié : il a jeté dans la mer le cheval et son cavalier!... »

Et maintenant que la victoire était acquise sur la puissance tyranique, que la séparation était consommée, qu'est-ce donc qui attendait cette blanche multitude chargée de palmes que le voyant de l'Apocalypse contemplait, chantant le cantique de Moïse sur le rivage éternel? Ce que lui-même appelait le Festin de l'Agneau. La première prophétie du second nocturne, c'était la lecture du grand texte d'Isaïe sur le festin messianique, promesse du banquet eucharistique qui suivrait le baptême, et dans ce banquet à son tour promesse de la fête sans fin qui réunirait les élus réconciliés dans la Maison du Père. Un très beau texte de Baruch venait ensuite, stigmatisant l'erreur des prodigues délaissant la source de la vraie Sagesse, pour s'abreuver aux citernes crevassées de la Science du bien et du mal. Mais surtout il excitait en eux le désir du retour vers le Père. Ne leur montrait-il pas les étoiles elles-mêmes se réjouissant de l'entendre les appeler et accourant à sa voix? Et la lecture s'achevait sur ce présage de l'Incarnation : « Après quoi, Il apparut sur la terre et conversa avec les hommes. » Alors venait la prophétie d'Ézéchiel, promesse non pas surtout ni seulement de la résurrection individuelle : promesse plutôt de la renaissance, à partir des débris d'un monde mourant du péché, d'un peuple de Dieu, suscité à nouveau par Son Esprit. Et la voix d'Isaïe venait s'y joindre, pour prédire la Jérusalem céleste, où le soleil ne se couchera plus, Cité de Dieu, Cité et Épouse. Cet autre nocturne s'achevait sur le chant du cantique de la vigne, cette vigne qui est Israël, qui est l'Église, et qui, aussi bien est le Christ, le Christ total.

Avec le dernier nocturne, venait le récit de la nuit pascale, de la nuit où l'Agneau immolé avait sauvé le peuple fidèle. Cette nuit allait s'achever sur trois ultimes exhortations, celle de Jonas : à la pénitence, commencement du salut; celle de Moïse dans le Deutéronome : à la persévérance après le don de la grâce; enfin, mieux que tout appel direct, l'exhortation de l'exemple : le martyre des trois enfants dans la fournaise, expression exaltante du consentement à l'héroïsme impliqué dans l'acceptation du baptême.

C'est après ce rappel de l'identité martyre-témoignage, que les catéchumènes étaient emmenés au baptistère. Ils parlaient, conduits par le pontife, chantant le psaume XLI : « Comme le cerf soupire après les eaux courantes, ainsi mon âme soupire après vous, ô Dieu. Mon âme a soif du Dieu vivant. Quand viendrai-je et apparaîtrai-je devant la face de Dieu?... »

Ce chant, à la fin de cette nuit, était comme la réponse enfin arrachée du cœur des catéchumènes par ces invitations à venir aux sources que l'Église avait multipliées à leur adresse et auxquelles un Zénon de Vérone a su donner de si saisissantes expressions.

Avec ce chant allait commencer, après la fête de la lumière, une fête de l'eau qui peut être dite aussi bien la fête de la vie. Le meilleur commentaire de l'une et de l'autre serait fourni par les pages de saint Jean sur Jésus à la fête des Tabernacles. Jésus s'écria, je vous le rappelle, après l'illumination du parvis : « Je suis la lumière du monde », et, après la procession à la fontaine de Siloé : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive : comme le dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein. »

Les catéchumènes, illuminés par la première de ces révélations, vont faire l'expérience personnelle de la seconde. Entrons pour cela avec eux, le pontife, son presbyterium et les diacres, dans le baptistère. Mais avant de quitter la basilique toute lumineuse, n'oublions pas que l'Église y reste assemblée. Durant tout le temps que durera la cérémonie baptismale, l'Église terrestre invoquant l'Église céleste à se joindre à elle, restera en prière. Par le chant des litanies, priant pour tous les besoins de l'humanité rachetée, évoquant tous les mystères rédempteurs, elle enveloppera ceux qu'elle va engendrer à la vie de cette atmosphère de supplication collective dans laquelle se font en elle toutes les grandes œuvres de Dieu. C'est là un enseignement sur lequel il ne faut pas se hâter trop de passer : si purement divins que soient les sacrements et l'œuvre qui s'opère en eux, c'est à l'Église que leur réalisation est confiée. Elle ne s'accomplit pas sans que l'Église l'enveloppe de sa prière catholique. Et cette prière a tant d'efficace qu'elle opère elle-même indivisiblement avec Dieu dans toute cette frange des sacramen-

taux où l'*opus operantis Ecclesiae* épouse constamment l'*opus operatum* du sacrement lui-même.

Cependant voici l'évêque au bord de la cuve où les catéchumènes vont descendre. Il commence par bénir et consacrer l'eau baptismale dans une solennelle prière eucharistique. C'est ici que les mystères du baptême et de Pâques nous apparaissent comme un seul mystère. Le sens de la Résurrection du Christ s'y révèle : elle est le principe d'une création nouvelle, de cette nouvelle naissance d'eau et d'Esprit, de cette naissance d'en-haut par laquelle Jésus avait dit à Nicodème qu'il fallait que tout homme passât pour entrer dans la vie. Un parallèle grandiose se dresse entre la première création et la seconde. Comme au début, sur la terre enveloppée par les eaux, l'Esprit était descendu et avait fait jaillir la vie de ces ondes, il faut que le monde s'y replonge, car l'Esprit va y descendre derechef et il renouvellera tout ce qui s'y sera volontairement enseveli. Le symbole du déluge est rappelé, car il s'agit bien d'un mystère de mort. Il faut que meure le vieil homme avec ses œuvres et ses convoitises. Il faut que soit enseveli avec le Christ l'homme naturel et qu'il accepte de ne plus être. Alors se relèvera des fonts un homme nouveau; en lui la chair sera crucifiée avec ses convoitises, mais en lui aussi, par l'impression de la croix sur toute son existence, le germe de la résurrection poursuivra sa croissance latente jusqu'au printemps éternel. Et c'est pourquoi l'eau que le pontife répand vers les quatre points cardinaux présage le retour au paradis dont les fleuves symboliques irriguaient la terre entière de leurs eaux fécondantes.

De nouveau l'exorcisme reparaît. Il acquiert une définitive clarté : il s'agit de bannir des éléments de ce monde l'esprit malin qui en avait fait son habitat, par la présence irradiante de l'Esprit divin. A la parole toute-puissante du Sauveur, l'Esprit va ressaisir, en effet, la nature profanée pour en faire son instrument obéissant. Se posant sur les sources polluées de la terre et restaurant leur virginité, il va en faire jaillir une race nouvelle. Dans la pureté restituée à la nature humaine, reprise au démon par la mort du juste, une fécondité surnaturelle va apparaître. Les eaux baptismales sont le milieu sacré où naîtra la race céleste, les fils de l'Ichtys divin. Il y a ici indiquée toute une théologie de

la Maternité virginale de l'Église, dont la Sainte Vierge apparaît comme la personnification réalisée. Dans la mort volontaire du Sauveur, entraînant la mort à soi-même librement consentie par les catéchumènes, une dernière métamorphose se prépare. La Résurrection du Chef nous apporte les prémices d'une création définitive pour laquelle, comme l'homme au début avait été tiré du limon, de l'homme à son tour, une humanité fille de Dieu se dégage pour le ciel, pour la vie même du Père, communiquée au Fils et par lui à tout son Corps mystique, dans le Saint-Esprit.

Il n'y a plus pour les catéchumènes qu'à renoncer une dernière fois au prince de ce monde, adhérer définitivement au Roi du monde futur.

C'est fait; ils sont descendus dans le bain salutaire et ils en sont remontés. Désormais ils sont de nouvelles créatures; ils sont morts au monde, et leur vraie vie est cachée avec le Christ en Dieu. Ils reçoivent l'onction sur le front, le vêtement blanc, la lumière dans leurs mains.

V

Mais il leur reste encore à recevoir les dons suprêmes. Le baptême les a entés sur le Christ; il faut maintenant que la vie du Christ découle en eux comme l'onction qui du chef d'Aaron se répandait jusqu'aux franges de sa robe. Les voici donc, lavés, illuminés, renés, qui, un à un, passent devant le pontife. Celui-ci leur impose les mains et verse sur eux le chrême qu'il a consacré trois jours plus tôt. Avec le parfum sacré, la plénitude invoquée du Saint-Esprit se répand en eux comme elle s'était reposée sur le Christ remontant du Jourdain. Désormais, confirmés dans la grâce de l'adoption baptismale par le don même de Dieu qui fait d'eux son temple vivant, ils ont en eux l'Esprit d'adoption, l'Esprit du Fils, qui crie à Dieu en eux « Abba », c'est-à-dire « Père », et qui rend témoignage à leur propre esprit qu'ils sont enfants de Dieu. Non seulement, comme dit saint Jean, ils le sont appelés, mais ils le sont.

Et tandis que s'achève dans la basilique le chant des litanies, voici qu'y rentrent les renés, les oints de l'onction

même du Christ. Pour la première fois, la liturgie du mystère chrétien par excellence, de ce mystère qui est le Christ en nous, espérance de la Gloire, va se dérouler devant eux, jusqu'au bout. Non seulement se dérouler devant eux, mais ils vont y prendre part, avec toute l'Église, au premier rang de laquelle on les a placés. Et c'est ici le sens dernier de leur baptême et de leur confirmation : les introduire au mystère de l'Église, au mystère qui est la vie même de l'Église, les admettre à la réunion de tous en un seul corps qui se consomme autour de la table unique dans la communion de tous au pain unique, corps de l'Agneau immolé, du Christ notre Pâque, comme dit saint Paul. Baptisés dans le Christ, revêtus du Christ, oints de son onction sacerdotale et royale, ils sont désormais, dans et par l'Église qui vient de se les agréger, des participants au sacrifice du Christ qui s'achève dans la chair des siens, des communiants au banquet du Christ qui nourrit à l'avance de l'aliment d'immortalité.

Puissent ces brèves notations nous aider à ressaisir tout le sens du baptême, et pour ceux qui le reçoivent, et non moins pour l'Église qui le leur donne — c'est-à-dire, car les deux choses ne font qu'une, tout le sens pour le monde de ce fait dominateur de son histoire : la Résurrection du Seigneur.

*
* *

Assertion 1. — La fonction missionnaire de l'Église, et, spécialement, la collation du baptême, est son témoignage essentiel à la Résurrection du Christ.

Assertion 2. — Le baptême suppose une épreuve et une initiation — c'est un non-sens de le donner sans la garantie d'une instruction approfondie sur le mystère du Christ, d'une adhésion éprouvée à celui-ci.

Assertion 3. — C'est d'une certaine manière l'affaire de tous les fidèles, et pas seulement des prêtres, que d'appeler et de conduire les païens à la régénération.

Assertion 4. — Toute l'œuvre de l'Église, comme du Christ en ce monde, doit être vue non comme une simple pénétration pacifique, mais comme une lutte à mort, lutte bien particulière en ce que c'est celui qui accepte de mourir

jui vaincra par là-même. Cette lutte est contre l'Esprit du nal, non pas abstraction mais réalité mystérieuse.

Assertion 5. — L'initiation baptismale doit être d'abord ne initiation personnelle à la prière publique de l'Église, pécialement à la louange.

Assertion 6. — Elle doit être ensuite une initiation à la foi onçue avant tout non comme la connaissance de notions, nais comme la reconnaissance du fait divin de l'interven- ion de Dieu en ce monde pour le salut de l'homme.

Assertion 7. — Le terme de cette initiation doit être une rofession de foi publique rendue à l'Église et au Christ in- éparablement. Cette profession doit engager la vie dans un hoix pour le Christ contre Satan, prêt à aller jusqu'au mar- yre.

Assertion 8. — Le conflit où le catéchumène doit prendre art, c'est foncièrement le conflit des ténèbres et de la lu- nière, non seulement invincible, mais triomphante pour la oi.

Assertion 9. — Dans l'Écriture Sainte, toute l'histoire du nonde et de chaque âme doit se révéler au catéchumène omme l'histoire de Dieu délivrant l'homme de l'esclavage t de l'inimitié, pour le réconcilier avec lui, au prix du acrifice de soi, de l'abandon du monde; — le chrétien y de- iendra étranger et voyageur, mettant dans la Résurrection t le triomphe final du Christ total tout son espoir.

Assertion 10. — Ce que donne le baptême, c'est en effet ne création nouvelle qui de l'homme, mais au travers de a mort, fait un fils de Dieu.

Assertion 11. — Cette création nouvelle trouve son sceau ans le don de l'Esprit à la confirmation; toute une vie dans e Saint-Esprit, assimilant au Fils et à une participation nystérieuse de la relation qui l'unit au Père, doit en dé- ouler.

Assertion 12. — Le baptême et la confirmation exigent la articipation à la célébration collective de l'Eucharistie et à a communion qui en est l'achèvement, avec toute sa signi- cation de vie dans le Corps du Christ.

Louis Bouyer,
de l'Oratoire.

LE CATECHUMENAT D'ADULTES EN MILIEU DECHRISTIANISE

Mon rôle n'est pas d'exposer ici des réalisations dont les résultats concluants confirmeraient la valeur des méthodes employées, mais de vous faire part d'une petite expérience d'apostolat populaire commencé en avril dernier dans quelques quartiers les plus déchristianisés de Paris : Belleville, Ménilmontant, Bastille, Daumesnil.

Une dizaine de missionnaires, garçons et filles, défrichent actuellement ces milieux. Toutes les idées que je vais émettre nous ont été dictées par la vie de ces gens dont nous sentons profondément l'âme, dont nous essayons le plus possible de partager la vie.

Je vous dirai donc :

1° (d'une façon rapide) Les constatations que nous avons pu faire grâce à ce contact étroit et permanent avec cette masse païenne quant à sa mentalité.

2° Les conclusions (toutes provisoires) que ces faits nous ont permis de tirer, en ce qui concerne :

— la conversion des adultes,
— leur catéchuménat et leur préparation au baptême,
— le baptême lui-même.

Ce qui frappe avant toute chose c'est *la totale déchristianisation* de ces milieux.

Dans les bandes de jeunes pénétrées jusqu'à ce jour, plus de 50 % d'entre eux ne sont pas baptisés ou n'ont pas fait leur première communion. Dans un groupe de 25 que je connais plus particulièrement :

9 ont été baptisés et ont fait leur première communion

9 autres ont seulement été baptisés,
et 7 sont authentiquement païens,
ucun d'entre eux n'a conservé une pratique chrétienne.

Il ne s'agit pas là d'un cas exceptionnel tiré d'un milieu
ous-prolétaire, mais du coefficient habituel de christianisme
es bandes de jeunes gens et de jeunes filles que l'on ren-
ontre dans les quartiers populeux de Paris.

Non seulement ces gens n'ont pas ou ont perdu toute trace
e christianisme, mais ils n'ont conservé aucune notion du
ien et du mal. L'ambiance tout entière est païenne; entraî-
és par ce courant, ils considèrent comme normal tout ce
ui se fait dans le milieu.

Dans *La France pays de mission?* un chapitre entier est
onsacré à ce sujet, il est l'expression exacte de la réalité.
'ous les faits que j'ai pu relever sont du même ordre que
eux cités et confirment l'angoissante situation de ces fou-
es qui semblent revenues à une vie presque bestiale.

Ces âmes ont-elles du moins tout près le salut? Du fond de
eur misère, peuvent-elles regarder une lumière, tendre les
ras vers le Seigneur? Non, hélas! *l'église est trop loin.* De
es masses qui piétinent dans la souffrance, les chrétiens
ont complètement séparés.

Dans les quartiers populaires tels que ceux que nous
ttelgnons, les gens se connaissent, surtout les jeunes. Ils
ont allés à la même école, depuis leur plus jeune âge pa-
augent dans les mêmes ruisseaux. A quinze ans, et même
vant, ils ont commencé à flirter avec les mêmes filles, se
ont retrouvés dans les mêmes bals, et l'été sont partis en-
emble, dans les mêmes « guinguettes », aux bords de la
larne. C'est pourquoi il n'est pas rare de voir les soirs d'été
u métro « Belleville » 200 jeunes, parlant par petits grou-
es, certes, mais se connaissant absolument tous, unis par
n passé commun.

D'une façon moins serrée certainement, les foyers se con-
aissent également; on bavarde chez les commerçants, on
e retrouve chez la concierge, on fait la belote ou le billard
ans les mêmes « bistrots ».

Pendant ce temps, les petits chrétiens fréquentent les éco-
s paroissiales, vont au catéchisme et au patronage le jeudi
le dimanche; adolescents, ils sont pris par différents mou-
ements qui leur demandent tout leur temps. Comment et

quand alors pourraient-ils se mêler à tel groupe de camping, à tel club sportif, à telle bande du quartier ?

Dès l'enfance et la jeunesse, la scission est faite : d'un côté, les chrétiens qui se retrouvent entre eux, et de l'autre l'immense troupeau de ceux qui traînent les rues et courent les filles.

Je me souviens d'un gars que je voyais pour la première fois et qui de but en blanc me dit, après m'avoir observée « Toi, tu n'habites pas la rue R... parce que j'en connais toutes les filles du début à la fin. » Et c'était vrai! Il les connaisait toutes et toutes le connaissaient. Moi, je ne l'avais jamais vu, de même qu'il m'ignorait parce que j'avais toujours été séparée de ces filles, bien qu'habitant la même rue.

N'est-ce pas frappant non plus de voir les dimanches matin de printemps ou d'été, dans les trains qui partent vers les banlieues, la camaraderie qui existe immédiatement entre jeunes? Il suffit d'arriver dans un wagon et de se rencontrer avec d'autres pour immédiatement sympathiser et parler comme de vieux amis. Souvent seuls, les groupes chrétiens (scouts, jocistes, etc...) restent ensemble, chantant leurs chants, sans se mêler aux autres (même pas entre eux). Combien de fois en ai-je souffert lorsque je sortais avec ma bande et que d'autres chrétiens étiquetés avec un superbe insigne restaient ainsi en dehors de la commune joie de vivre qui unissait tous ces jeunes!

Cette masse sans levain chrétien ne peut même plus avoir l'espoir de lever un jour.

Et, cependant, elle ne paraît pas *rebelle à un christianisme réel*. Cet état de chose amena entre le milieu païen et nous un véritable malentendu.

— *Une ignorance absolue* de la vraie doctrine, même des choses les plus élémentaires. Et je pense ici à une jeune fille de dix-huit ans me disant : « Le saint que je préfère est Jésus-Marie-Joseph », ignorant complètement que le Christ, la sainte Vierge et saint Joseph étaient trois personnages distincts.

— *Une quantité d'idées fausses* qu'il nous faut démolir avant de rebâtir du neuf. Comme le travail serait facile si nous avions à présenter le christianisme à des âmes qui n'en ont jamais vu les déformations. Mais quelle tâche de

reparler chrétien à ce jeune homme qui vécut de neuf à douze ans dans une institution religieuse où chaque matin il était astreint d'aller à la messe de 5 h. 1/2 et à accomplir quantité de pratiques dont il n'a jamais compris le sens et qui l'ont dégoûté et écœuré du christianisme, à tel point qu'il se met aussitôt sur la défensive quand un seul mot l'évoque dans son esprit.

Lorsque de tels hommes ont entrevu le véritable christianisme, ils deviennent généralement extrêmement exigeants pour les chrétiens. L'un d'eux me disait en regardant une petite croix en or que j'avais au cou : « C'est pour faire bien ou parce que tu y crois que tu portes cette croix? » Et comme je lui répondais : « Tu sais bien que c'est parce que j'y crois », il eut cette riposte mordante : « Alors, on ne met pas une croix fantaisie en or, mais une vraie croix avec un Christ dessus! »

Ce besoin du beau et du vrai qu'inconsciemment ils portent en eux se réveille chaque fois qu'ils rencontrent quelqu'un de droit; alors ils sont tout prêts à le suivre, mais ils le veulent parfait et la moindre imperfection les blesse. Un vrai chrétien dont ils admirent la vie, dont ils envient la foi, doit être parfait. Ils sont d'ailleurs aussi exigeants pour eux-mêmes. Un jeune homme de dix-huit ans, après cinq mois de préparation au baptême et des efforts que l'on peut aisément qualifier d'héroïques pour changer de vie, refusa d'être baptisé parce qu'il n'était pas prêt en disant : « Une chose comme celle-là on la fait à fond ou on ne la fait pas. »

Et lorsque l'on sait quelle est la force de *l'influence exercée par le milieu*, on comprend mieux combien il sera difficile à ces gens d'arriver à un christianisme pur.

La grosse majorité des individus, la grosse masse est 90 % son milieu. Avec les autres, ils forment un tout dont ils ne peuvent se séparer. Tout très réel, avec sa mentalité et ses mœurs bien à lui, à tel point qu'il semble parfois que nous ne soyons pas de la même civilisation tant nos conceptions de vie sont opposées.

Tout apostolat qui tenterait de les retirer de ce milieu pour les transplanter dans un autre échouerait forcément. Il faut qu'ils puissent trouver à l'intérieur même de leur milieu la communauté chrétienne qui les soutiendra. Mais

combien de chutes et de rechutes pour arriver à une vie normale.

Une jeune fille avouait l'autre jour à son fiancé avoir fréquenté avant de le connaître vingt-huit jeunes gens en deux mois, et c'est là une chose courante. Comment s'imaginer que ces filles pourront du jour au lendemain devenir sérieuses, après un tel passé, alors qu'autour d'elles tout le monde agit de la sorte sans remords?

Ces gens du peuple *ne sont pas des intellectuels.*

Ils sont incapables de comprendre un langage trop savant, parfois même simplement correct. Il est souvent utile d'employer l'argot pour se faire mieux comprendre, pour leur rendre plus concrète une idée qui sans cela risquerait de rester lettre morte.

R... a dix-huit ans, il n'est pas baptisé, mais a parfaitement compris le christianisme. Devant moi, il essayait de le faire comprendre à un jeune communiste de vingt ans. Explication bruyante, ponctuée de vigoureux coups de poings sur la table, dans un langage savoureux, mais explication claire pour le gars qui comprenait à merveille parce qu'elle lui était fournie par quelqu'un de son milieu, parlant sa langue.

Malgré ma plus grande connaissance du christianisme, je n'aurais pu me faire aussi bien comprendre parce que je n'aurais pas su trouver les mots justes qui convenaient.

On n'apprend pas le français aux Chinois avant de les convertir; dans la mesure du possible on leur parle dans leur langue. Si le christianisme n'est pas prêché dans le peuple en langage populaire, il ne sera pas entendu.

Ils sont parfaitement incapables de manier des idées abstraites et ne comprennent que ce qui est en relation avec leur vie. De longues discussions, des arguments savamment choisis ne les convainquent pas, mais ils seront profondément influencés par de beaux témoignages de vie.

Lors d'un camp, l'été dernier, un chrétien s'était procuré du ravitaillement afin de pouvoir nourrir tout le monde durant trois jours. Il avait pu obtenir ce ravitaillement au prix normal et l'avait revendu aux gars exactement le même prix. Ceux-ci, habitués au marché noir (à cette époque, c'était leur unique source de revenu), furent remplis d'admiration qu'un jeune homme comme eux puisse ainsi se dé-

ouer pour les autres, pour leur seule joie, sans aucun avan-
ge pour lui, sans même songer à en retirer un petit béné-
ce. Ce gars chrétien cent pour cent, mais calme, réservé,
sut probablement jamais l'influence énorme de son geste
r les quelque cent campeurs présents.

Le christianisme est pour eux une affaire de vie beaucoup
us qu'une affaire de foi. Être chrétien est « vivre » beau-
up plus que « croire ». Enfoncé profondément dans l'hu-
ain — aux prises avec les difficultés énormes que la vie
uvent présente pour eux, ils n'ont pas le loisir de philo-
pher —, il leur faut « vivre » d'abord.

L'un d'eux, que je préparais au baptême et auquel j'es-
yais de faire lire quelques pages de *Jeunesse qui recons-
uit* du P. Godin, se montrait rebelle à cet exercice. Ques-
onné sur la raison de ce fait, il me répondit simplement :
Que veux-tu, je n'ai jamais lu de ma vie, je n'aime pas ça,
puis en lisant un bouquin, j'ai l'impression de discuter,
argumenter, ce n'est pas ça devenir chrétien, c'est « vi-
e ». Ce gars, qui avait d'un coup vu les exigences d'une
e chrétienne et savait les difficultés énormes que cela sup-
osait, avait bien autre chose à faire que de discuter, il lui
llait « vivre », le reste à côté de cela lui semblait un détail
signifiant.

Ces quelques mois de travail en pleine masse ont permis
affirmer qu'un christianisme réel n'effraie nullement ces
nes. Il suffit de le leur présenter sous son vrai jour pour
u'elles l'admettent et aspirent à le vivre. Ceci nécessite à
on avis :

— d'une part, une réincarnation des chrétiens qui, en ce
oment, vivent trop en petites confréries. Réincarnation
ui remêlerait le levain à la pâte, qui incorporerait le chris-
nisme dans ces foules qui ne savent pas ce que c'est
u'une vie de vrai chrétien;

— d'autre part, la création de petites communautés chau-
s et serrées dans chaque milieu de vie — qui permet-
aient à chacun de trouver tout près de lui une commu-
uté chrétienne qui le comprenne, l'accueille et le fasse
onter.

Réincarnation en milieu païen.

Il est des pays dits de chrétienté desquels l'Église détache

des missionnaires qui vont porter la bonne nouvelle en terre infidèle. Ce sont des chrétiens, des prêtres, tourmentés par ces foules d'âmes païennes et qui partent au milieu d'elles rayonner la lumière et l'amour du Christ. L'Église de France venant de comprendre à quel point de paganisme étaient parvenues les âmes dont elle a la charge commence à envoyer de véritables « missionnaires » dans les milieux les plus déchristianisés de son territoire. Véritables « parachutistes » chargés de disloquer cette masse — de créer de petits nids de résistance chrétienne — comme dans la guerre moderne les soldats parachutés derrière les lignes ennemies doivent désorganiser les arrières et entretenir des îlots de résistance jusqu'à ce que la liaison soit faite avec l'armée régulière.

Comment s'effectuera ce premier travail?

Il est nécessaire de rechercher les *communautés naturelles* où tous les membres se connaissant, étant en quelque sorte soudés les uns aux autres, il ne s'opère pas, il ne peut pas s'opérer de conversions individuelles, mais un soulèvement de tout le milieu. Ces communautés sont particulièrement fréquentes et chaudes parmi les jeunes qui se groupent naturellement en club de loisirs (Auberges de Jeunesse), association sportive, ou plus simplement en bandes de quartiers se retrouvant dans les mêmes bals, les mêmes piscines; l'été dans les mêmes ballades. Il règne généralement à l'intérieur de ces groupes une amitié solide. De toute façon, un passé commun les a plus souvent « cimentés » les uns aux autres.

Beaucoup plus rares et beaucoup moins serrées sont les communautés d'adultes, surtout à Paris, où elles sont pratiquement inexistantes. Dans les milieux sous-prolétaires des quartiers populeux, dans certains groupes d'habitation à bon marché, des liens assez lâches unissent parfois les différents foyers. Cela va-t-il jusqu'à une fraternité suffisamment chaude pour permettre l'éclosion du christianisme assez rapidement?

Peut-on vraiment parler de communauté de travail? Dans les grandes usines, il semble bien plutôt être source de haine et de division, c'est le joug détesté : « Vivement vendredi qu'on se barre! »

Que sera dans de telles communautés le rôle du chrétien?

Ne pas envoyer inconsidérément n'importe qui dans de els milieux est une prudence élémentaire. La personnalité u missionnaire doit être suffisamment forte pour dominer e milieu, y faire choc et ne pas s'y laisser absorber. Des hrétiens, peu armés pour la lutte, ayant toujours vécu en imat paroissial, courraient des dangers certains dans ce ilieu vicié contre lequel il est si difficile de se défendre. serait à craindre que le levain trop faible se laisse étouffer ar la pâte.

Il faut avant tout *éviter d'être des partisans*.

L'Église n'est pas un parti politique dont les chrétiens raient les propagandistes, ni une entreprise destinée à nvertir des gens. Les premiers chrétiens n'avaient pas affiches à poser sur les murs, ni de tracts à distribuer, ais en les regardant vivre les païens pouvaient dire : Voyez comme ils s'aiment. » Alors qu'aujourd'hui, le lus souvent, hélas! nous pratiquons un cléricalisme ou- ancier dont le plus grand moyen de propagande est resté charité, mais une charité froide réduite aux actes maté- els, qu'aucun amour n'inspire, émanant de chrétiens ne aimant pas entre eux et n'aimant les autres que dans la esure où ils leur paraissent convertissables et jusqu'au ur où ils le sont effectivement.

Tout acte de charité fait en faveur d'un païen ne lui osera le problème chrétien que dans la mesure où à travers geste il sentira le cœur de celui ou de ceux qui l'ont compli.

Une communiste à qui une chrétienne venait de trouver n appartement, service inappréciable à notre époque, fit tte réflexion significative : « Elle a fait ça pour m'avoir, ais elle ne m'aura pas. »

Comme il a fallu que nous donnions l'impression de propagandistes » pour que le moindre de nos actes, ssent-ils charité, provoque une telle attitude, attitude de fiance, de mise en garde, qui rend absolument imper- éable à la grâce.

Il suffit de vivre pleinement un *christianisme total*. Le uple porte en lui un immense besoin d'idéal, de vérité, de stice, d'amour. Il réclame des gens propres qu'il puisse mer et en qui il puisse avoir confiance. La vie d'un vrai rétien fera choc, il sera admiré, aimé surtout, et posera

par ce fait même le problème du Christ dans ces âmes
Cette seule présence n'amènera peut-être pas une moisso
de conversions, mais changera le climat du milieu qui ces
sera d'être hostile, deviendra même souvent sympathisan
au christianisme.

Il suffit d'être au milieu d'eux la lumière à laquelle o
vient s'éclairer, le foyer auquel on vient se chauffer. Seul
les mauvais produits ont besoin de réclame, seules les doc
trines humaines ont besoin de propagande — un christia
nisme pur vécu en pleine masse suffit à la faire lever.

2° *Reconstruction de communautés chrétiennes.*

Aussi capital que puisse être le témoignage de vie d'u
chrétien isolé en milieu déchristianisé, il ne peut suffire.

Une vie de vrai chrétien est tellement différente des au
tres. A la vivre seule, ne risque-t-on pas de passer pour un
original, un « chic » type bien sûr, mais un peu « poire » !
Le christianisme réel est tellement différent pour les païen
de la caricature qu'ils en voient souvent, qu'à le leur exposer
et à le vivre en isolé on le leur fera admettre peut-être, mais
en restant à leurs yeux un révolutionnaire, un protestant
sans liens avec l'Église.

Dans une de mes bandes, une discussion un jour s'éleva
sur l'amour. L'un des gars essaya de me donner en exemple
aux autres : « Paulette, elle ne flirte pas. » Il s'attira immé
diatement cette réponse : « Quelle comparaison, Paulette es
spéciale! »

Un jeune gars du peuple, n'ayant pas un sou pour se ma
rier et à qui le curé d'une paroisse d'un quartier pourtan
très populeux venait de demander 2.500 francs pour un
messe de mariage, me disait toute sa révolte. Comme j'es
sayais de lui expliquer, il me répondit : « A ton point d
vue, bien sûr, c'est beau, mais tu ne connais pas les autres
ce n'est pas pareil. »

Dans les deux cas, une attitude chrétienne ou une exposi
tion du vrai christianisme le faisait admettre en théori
mais cela restait dans les cas d'exception, cela demeura
l'attitude d'un tel bien déterminé ou la doctrine de tel autre
mais ne permettait pas la généralisation. Ils n'avaient pa
eu sous les yeux la vie d'une communauté; ils avaien

lmiré la vie et la doctrine d'un des leurs, mais n'avaient
as adhéré au christianisme.

La masse populaire a besoin de concret. La communauté
oit être une réalité vivante. Se donner au Christ, ce doit
re devenir membre de l'Église, mais de l'Église représen-
e de façon tangible par tel et tel que l'on connaît particu-
èrement et dont on partage déjà la vie matérielle. Le rat-
chement tout administratif et mystique à la grande Église
sque de rester pour la masse un sentiment bien vague.

Chaque âme doit pouvoir trouver dans son milieu de vie
communauté chrétienne à laquelle elle s'intégrera —
mmunauté issue du milieu, comme sécrétée par lui. Seules
très fortes personnalités sont capables de vivre leur chris-
nisme en isolées; la grosse majorité de nos prolétaires a
soin d'être aidée, portée par ses frères.

Catéchuménat

Nous vivons au point de vue religieux une bien curieuse
oque : dans une société foncièrement païenne, nous trou-
ns une majorité de catholiques selon la lettre qui se ma-
nt à l'église, font baptiser leurs enfants, les envoient
ême parfois au catéchisme et réclament l'assistance d'un
être avant de mourir. Pour permettre à tous ces braves
ns de continuer ces traditionnelles pratiques, l'Église a
rdé son organisation d'antan, de la belle époque où le
ptême d'un enfant avait encore un sens, où le mariage
it chose sacrée. On perpétue ainsi de vieilles traditions
ns vie, à tel point que lorsqu'on parle maintenant de con-
rsion, il s'agit généralement d'une découverte de l'esprit
christianisme et de la prise de conscience de son état de
rétien.

Lorsque, par hasard, l'Église s'est aperçue que ceux
'elle considérait comme chrétiens commençaient à déser-
ses cérémonies, elle a essayé d'adapter, de modifier la
urgie afin de la rendre plus vivante. Pour aussi utile que
isse être cet effort, il ne me semble pas partir d'une vue
n nette du problème. Qu'il soit utile, indispensable
me, de repenser toutes nos cérémonies est un fait indénia-

ble. Mais une messe doit rester une messe, et sous prétexte d'adaptation à la masse ne doit pas être noyée dans des chants ou des chœurs parlés souvent hors du sujet qui n'ont d'autre rôle que d'empêcher l'assistance de s'ennuyer.

Ce qui importe avant tout, c'est de bien réaliser que nous sommes en « pays de mission » avec d'authentiques païens de redécouvrir avec eux tout le christianisme et par là le sens de toutes nos cérémonies, de les y préparer progressivement de telle sorte qu'ils puissent les vivre, fussent-elles dites entièrement en latin. Ce ne sera qu'avec ces nouveaux chrétiens que nous pourrons repenser notre liturgie, leur foi toute neuve réclamant des cérémonies vivantes, qui ne leur paraissent pas plus ternes que celles qu'ils vivaient étant catéchumènes.

Le catéchuménat était dans l'Église primitive, et il est encore actuellement dans les missions indigènes, un temps de préparation au baptême. Chez nous, il doit être plus que cela, il doit grouper tous ceux qui ont découvert le christianisme, qu'ils soient baptisés ou non, et qui veulent y engager leur vie.

Il doit être une véritable institution de l'Église.

Pourquoi rechercher des « méthodes » d'apostolat ? Nos cérémonies vécues par de vrais chrétiens devraient rayonner suffisamment de foi et d'amour pour remplir de respect, voire d'admiration, les païens qui en sont les témoins. Cela ne sera que le jour où l'on aura institué à côté de l'Église un catéchuménat groupant, pour les préparer à un christianisme total, tous ceux qui aspirent à la vie chrétienne vraie. Groupe bien distinct de celui des chrétiens dont ils ne partagent pas les cérémonies, mais qui a sa vie propre et une fonction bien déterminée.

Sans avoir sur notre quartier un catéchuménat organisé, nous avons essayé, pour Noël, cette séparation entre chrétiens et non-chrétiens. Pour tous les jeunes de nos bandes qui l'ont voulu, nous avons fait une veillée à caractère strictement religieux. Devant une crèche furent chantés, en solo et en groupe, des chants de Noël; des prières individuelles furent adressées au Christ et à la Sainte Vierge par des gar

des filles. Le prêtre présent parla de Noël. Cette veillée
upait une cinquantaine de jeunes. A la fin, le prêtre se
a et annonça que la messe de minuit allait être célébrée,
is que la messe n'étant compréhensible que pour les
étiens qui, eux, la vivaient avec tout leur cœur, tous
x qui ne l'étaient pas pouvaient s'en aller. S'ils restaient,
leur demandait simplement de se mettre derrière afin
laisser les chrétiens autour de l'autel. Personne ne quitta
alle. Ce fut pour tous la première fois qu'ils comprirent,
regardant prier leurs camarades, que la messe avait un
s et qu'elle était une force pour les chrétiens.

Jn tel *catéchuménat* sera forcément *assez long*. Il est rela-
ment facile, surtout parmi les jeunes, de susciter un
ballement pour le christianisme, ce n'est malheureuse-
nt pas sentiment durable. Ce n'est qu'en pratiquant cette
trine qui les a enthousiasmés qu'ils en verront les diffi-
és et prendront l'habitude de l'effort. Habitude difficile
cquérir qui demande une longue pratique. Le jour où
thousiasme initial sera devenu une foi profonde, une
vivante qui imprègne toute la vie, le catéchumène sera
à devenir chrétien, mais pas avant.

u'on me permette de protester contre les préparations
ves au baptême pour raison de mariage. Il semble que
lise (ou du moins certains de ses représentants) com-
d là bien mal l'intérêt de ses enfants. Ayant uni par
acrement des païens n'ayant aucune notion de l'engage-
t qu'ils acceptaient, elle voit aujourd'hui une propor-
énorme de divorcés et remariés qu'elle ne pourra plus
is accueillir, même le jour où, convertis, ils auront
uvert le christianisme. C'est ainsi que, sur notre quar-
presque 50 % des parents de nos jeunes ne pourront
ais devenir chrétiens, bannis de l'Église à cause d'un
ement qu'en fait ils n'ont jamais reçu validement. La
eption de l'amour s'avilissant de plus en plus, je puis
mer que la grosse majorité des jeunes que j'atteins ac-
ement divorcera et qu'en tous cas aucun ne pratiquera
orale chrétienne du mariage.

n mariage ne devrait pas, il me semble, être une raison
ourter le catéchuménat, au contraire. Ne pas se marier
t d'être chrétien devrait être la volonté de toute âme
éparant au christianisme.

Il ne peut s'agir, dans ces conditions, que d'un *catéchu ménat collectif*. Le christianisme n'est pas une religion in dividualiste et, dès le début, les futurs chrétiens doiver apprendre à mettre leur âme en commun avec d'autres.

Cela est d'ailleurs une nécessité pour eux. Leur milieu dont il ne faut à aucun prix les séparer, les tire continuell ment vers le bas; ils sont sujets à de nombreuses chutes rechutes. Les chrétiens pour eux sont trop parfaits; à i vivre que parmi eux ils se décourageraient vite. Ils ont be soin de sentir près d'eux cet appui de ceux qui luttent po la même cause, en prise aux mêmes difficultés, sujets au mêmes égarements. Ils ont en quelque sorte besoin d'êt encouragés par les chutes des autres.

Plusieurs de nos gars connurent cette lassitude. Ils vou laient vivre comme les chrétiens qu'ils connaissaient. N'ar rivant pas à comprendre que seule la volonté du bien im portait, ils étaient prêts, à chaque effort raté, à tout aban donner.

De plus, une telle communauté exaltera en chaque âm le désir du christianisme. Il faut compter avec le respec humain. Il est toujours pénible pour un authentique ou vrier, aussi convaincu qu'il puisse être, de déclarer à se copains : « Je vais me faire baptiser.. » Il a besoin de sent autour de lui le témoignage d'autres chrétiens ou, ce qu est infiniment mieux, le témoignage d'autres catéchumène

Tant que R... fut seul à vouloir être baptisé, il n'en pa lait à personne dans la bande; le jour où un autre eut l mêmes intentions, ils en parlaient ensemble ouvertemen et rapidement tout le groupe en eut connaissance.

Il doit régner dans le catéchuménat un désir fiévreux la vie chrétienne complète. Chaque nouvel arrivant de être pris par cette ambiance qui creusera en lui ses aspir tions au christianisme, les exaltera, le fera se dépasser lu même pour arriver rapidement au terme où il pourra enf vivre à plein toute sa vie de chrétien.

Pour cela, *cette préparation ne sera pas uniquement do trinale.*

Bien qu'il soit indispensable d'apprendre la doctrine ch tienne à nos païens, cela ne doit être qu'une partie de le catéchuménat.

Il faut leur *apprendre à prier Dieu et à l'aimer*. Ils ne p

nt encore participer à la grande prière officielle de l'É-
ise qu'est la messe, mais il faut trouver pour eux des céré-
onies où tous ensemble ils parleront au Père et au Sei-
eur comme de petits enfants bien confiants.

Quelques essais de veillée à caractère religieux ont été
tes sur nos quartiers pour répondre à ce besoin. Elles ont
é chaque fois appréciées des jeunes qui se trouvaient là
ns une ambiance de prière, dans une rencontre très intime
laquelle ils pouvaient participer sans être distraits ou
nuyés par un cérémonial qu'ils ne comprenaient pas. En-
mble, ils sentaient l'amour qui unit des frères dans le
rist et apprenaient ainsi à entremêler de divin leur vie
chaque jour. Ce ne sont que de tout petits embryons de
que devait être un vrai catéchuménat organisé.

Il faut aussi leur *apprendre à vivre en chrétiens*, — leur
donner cette notion du bien et du mal tellement émoussée
r leur vie passée. Découvrir chaque aspect de la vie à la
mière du christianisme et apprendre à juger avec des yeux
chrétiens.

Il faut entretenir en eux la flamme des premiers jours et
viver, leur apprendre à se relever des chutes et à s'en ser-
comme d'un tremplin pour monter toujours plus haut.
Ce n'est qu'au fur et à mesure que s'approfondira leur
nour du Christ qu'ils ressentiront le besoin de l'étayer
r la doctrine.

Le baptême

Nous n'avons en ce sens aucune réalisation précise, à
ine quelques timides essais. Je vais essayer de dégager
nplement les idées générales devant présider à l'adminis-
tion du baptême d'adultes. Il ne s'agit pas, je le répète,
exposer notre manière habituelle de faire mais l'idéal vers
quel nous tendons.

Le baptême est essentiellement l'entrée du néophyte dans
communauté des chrétiens — pas une entrée administra-
e et vague, mais l'incorporation très réelle dans la chré-
nté du milieu auquel il appartient, chrétienté chaude
il sentira profondément constituée de gens qu'il connaît,

qu'il aime déjà, qu'il rencontre fréquemment, qui sont presque quotidiennement mêlés à sa vie.

Le nouveau chrétien doit se sentir réellement pris en charge par ses frères; pour cela, il faut que la communauté soit infiniment plus qu'un lien mystique unissant des gens qui s'ignorent dans la vie courante.

Cette réception des nouveaux frères doit être l'occasion d'une fête très solennelle pour la *chrétienté* qui doit s'y *préparer*; attente dans la joie mais aussi dans la prière et la pénitence.

Chaque fois que dans l'une de nos bandes, une conversion est signalée, immédiatement la joie est grande chez tous les chrétiens et tout naturellement une offensive générale de prières se déclenche pour cette âme qui s'ouvre à la grâce. C'est la joie normale que produit toujours la propagation de la vie. Il devrait être possible de l'utiliser pour la sanctification de la chrétienté toute entière.

Afin de pouvoir donner à cette cérémonie toute la solennité qu'elle réclame et afin que la préparation puisse en être de part et d'autre faite sérieusement, il paraît nécessaire de ne pas la répéter trop fréquemment, mais au contraire de la célébrer *collectivement* et à *date fixe*.

Ensemble les catéchumènes ont découvert le Christ, ensemble ils ont approfondi leur amour : il est normal qu'ensemble ils entrent dans l'Église, qui ne les assimile pas un par un, mais qui les reçoit officiellement et solennellement un certain jour bien déterminé.

Pâques me paraît être particulièrement indiqué. Le carême, longue période de prières et de pénitence, pouvant être pour les uns et les autres l'occasion d'une préparation plus immédiate.

La cérémonie elle-même.

Deux rôles sont à distinguer, celui des catéchumènes et celui de l'assistance.

1) *Les catéchumènes.* — S'ils sont bien préparés, rien ne les choquera dans le rite. C'est avec joie et surtout grande foi qu'ils en accompliront tous les gestes. Rien ne leur semblera ridicule ou enfantin parce qu'ils sentiront profondément le sens de tous ces symboles.

Le travail de la grâce est si fort en leurs âmes que le moindre geste, la moindre parole devient pour eux lourde de sens.

Une jeune fille, baptisée à dix-sept ans, après une excellente préparation, tint le soir de son baptême à aller aux douches, au coiffeur, à changer son linge personnel ainsi que les draps de son lit afin de ne garder aucun contact avec son passé. Sa sœur, baptisée après elle à l'âge de vingt-cinq ans, prépara une toilette entièrement blanche pour ce grand jour, renouant ainsi sans le savoir avec l'antique tradition chrétienne. L'une et l'autre avaient saisi le sens profond de l'acte qu'elles accomplissaient et essayaient de le traduire concrètement. Si des néophytes sont capables ainsi d'ajouter des rites en quelque sorte à la cérémonie du baptême, pourquoi ne saisiraient-ils pas le sens de ceux que nous impose la liturgie ?

2) *L'assistance.* — Là encore, il y a à distinguer la communauté des fidèles et les païens, parents, amis ou simplement curieux. Les uns sont là pour se réjouir et pour prier, les autres pour regarder.

Les *païens*, le plus souvent, n'en attendent pas grand'chose. L'Église a trop vulgarisé ses cérémonies pour qu'elles soient encore intéressantes pour les profanes. Ce qui seul peut les impressionner et les émouvoir est l'attitude de ceux qui « y croient ». C'est le spectacle d'une communauté chaude où l'on sente passer ce souffle divin, où l'on puisse lire dans les yeux des chrétiens l'empreinte du Seigneur.

Toute cérémonie religieuse, quelle qu'elle soit, devrait éveiller l'attention des païens et inspirer l'admiration par la foi de ceux qu'ils regardent prier. Eux n'ont pas à participer mais simplement à assister. Il serait normal toutefois qu'un chrétien ou un prêtre se détache des autres afin de leur expliquer le sens de la cérémonie qu'ils voient se dérouler, de telle sorte qu'ils comprennent qu'il ne s'agit pas d'une comédie bébête, voire profondément ridicule.

Les *chrétiens*, au contraire, y auront une participation très active. Ils devront pouvoir par leurs chants et leurs prières manifester leur joie.

Toute la cérémonie doit être extrêmement vivante : cela ne sera que dans la mesure où la communauté y participera

largement. C'est dans ce domaine, il me semble, que tout est à bâtir, tout est à créer ou à retrouver.

Il est nécessaire, je crois aussi, de revaloriser le rôle du parrain et de la marraine qui doivent être de vrais chrétiens de la même communauté si possible. Un engagement public de leur part à aider et à soutenir dans la vie chrétienne leur filleul mettrait en valeur et redonnerait à ce rôle toute sa signification profonde.

Pour le baptême d'un jeune homme de vingt et un ans, une petite veillée préparatoire a été tentée.

Elle groupait autour du baptisé une quinzaine de chrétiens et une quarantaine de païens. Le rôle de ceux-ci était absolument passif. La veillée se déroulait autour d'un feu de bois dans une cheminée; les chrétiens exprimaient par la voix de l'un d'eux la joie de la communauté d'accueillir un nouveau frère; d'autres (convertis récents) évoquèrent leur baptême; le parrain s'engagea devant tous à toujours soutenir son filleul, le prêtre enfin reprécisa ce qu'est le sacrement qu'allait recevoir R...

Le tout fut entrecoupé de chants et se termina par une prière à la Sainte Vierge. Tout le monde vint ensuite à l'église où se déroula le baptême selon le rite habituel.

Grande fut l'émotion parmi les païens présents; le silence absolu qui régna durant toute la veillée en était l'éloquente expression.

J'avais parlé au début des « déjà baptisés » et de leur réintégration dans l'Église. Il me semble que cette cérémonie pourrait avoir lieu en même temps que les baptêmes, partageant ainsi un peu de leur solennité.

Doit-on conserver le latin? Il me paraît difficile d'exprimer spontanément et avec conviction sa joie ou ses sentiments dans une langue que l'on ignore. J'userais assez volontiers du français pour tout ce qui est participation de l'assistance. Cependant, il semble bon, afin de garder le sens de la catholicité, que les formules essentielles du baptême lui-même restent dites en latin, ainsi même peut-être que certaines prières ou certains chants particulièrement connus.

Conclusion

Il semble difficile en ce moment de préciser davantage les néthodes à employer pour la conversion des adultes et leur atéchuménat.

Tout ce que nous construisons actuellement ne peut avoir u'un caractère provisoire. La vie, chaque jour, nous préente de nouveaux aspects du problème, insoupçonnés la eille, qui nous contraignent à tout repenser, à tout moifier.

Là encore il faut être vraiment du milieu pour en sentir ous les besoins. Ce n'est qu'à travers nos convertis que nous ourrons penser la paraliturgie nouvelle ou, mieux encore, e ne sont qu'eux seuls qui pourront la bâtir conformément leurs désirs, à leurs aspirations. Dans ces conditions seuement elle répondra aux besoins de ces masses assoiffées 'idéal.

C'est pourquoi j'évite de parler de nos travaux et de nos ensées; marchant dans un domaine inexploré, rebâtissant out à neuf, il est ennuyeux d'énoncer des idées que demain a vie nous démontrera utopiques et de prescrire des méthoes sur lesquelles nous hésitons et que très vite nous serons bligés d'abandonner.

En conséquence, il ne faut donner à cet exposé que sa iste valeur, c'est-à-dire ne le considérer que comme une uite d'idées valables qu'en tant qu'elles n'auront pas été nfirmées par la vie.

Paulette Gouzi,
de la Mission de Paris.

ENQUETE SUR LA PASTORALE LITURGIQUE DU BAPTEME

Le questionnaire que nous soumettons à nos lecteurs est le résultat de la session d'études de janvier 1945. Il représente également la préparation de la session de janvier 1946.

Plus les réponses seront nombreuses et réfléchies, plus la base sur laquelle les commissions élaboreront leur travail se trouvera élargie : du même coup, plus leurs conclusions se trouveront acquérir de valeur et de poids.

Nous invitons donc instamment tous les prêtres et les fidèles à bien vouloir prendre ce questionnaire en considération, à le faire connaître autour d'eux et à retourner leurs réponses pour le 15 octobre au Centre de Pastorale Liturgique, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-VII^e^.

Pour aider au rendement maximum de ce travail, trois remarques :

1° *Il n'est pas utile que chacun réponde absolument à l'ensemble des questions. Que chacun dise surtout les choses qui lui tiennent à cœur et lui paraissent primordiales.*

2° *Que chacun se conforme toutefois aux chapitres et divisions du questionnaire en tenant compte dans sa réponse des numérotations : rappeler au moins le titre du chapitre et la lettre du paragraphe qui marque la subdivision de ce chapitre (une feuille par grande rubrique facilitera le dépouillement).*

3° *Des tirés à part sont à la disposition, moyennant la somme de 4 francs, de tous ceux qui voudraient aider à répandre ce questionnaire (les dix : 25 fr.).*

I. — LE ROLE DU PRETRE DANS LA COLLATION DU BAPTEME

Administration du baptême et vie spirituelle du prêtre.

— L'administration du sacrement de baptême occupe-t-elle ns votre vie une place importante? Y passez-vous beaucoup de nps?

— Votre vie spirituelle profite-t-elle de cette fonction de votre nistère?

— Pouvez-vous vous recueillir au moins un instant avant d'ad-nistrer le baptême, vous y préparer comme vous vous préparez élébrer la messe?

Enquête préalable.

— La première prise de contact — inscription, fixation de la te et de l'heure — est-elle laissée à un sacristain ou la faites-us vous-même?

— Pouvez-vous, à cette occasion, prendre un contact utile avec famille? Vous rendre compte de sa valeur religieuse? Lui faire ndre conscience de la gravité du baptême? Quelles questions sez-vous?

— Demandez-vous à voir alors le livret de famille catholique? oyez-vous que ce livret devrait être imposé pour toute la France r la hiérarchie? Les livrets existants vous paraissent-ils bien ts?

— Pouvez-vous, à cette occasion, connaître la valeur spirituelle parrain et de la marraine choisis? Pouvez-vous obtenir, au soin, leur changement?

Demande d'engagement.

— Jugez-vous souhaitable d'obtenir des parents l'engagement it d'assurer l'instruction religieuse de leurs enfants? L'enga-ment pourrait-il être signé aussi par les parrain et marraine?

— Si quelqu'un refuse cet engagement, que faites-vous? oyez-vous avoir le droit de refuser le baptême? Faudrait-il pren-à ce sujet des décisions communes (et lesquelles?) à l'inté-ur du diocèse ou du pays?

D. La cérémonie, ses rites et ses accessoires.

— Accomplissez-vous les prescriptions du rituel relatives aux diverses stations dans l'église et vers le baptistère ?

— Employez-vous une étole à double face ? Ne pensez-vous pas qu'il serait mieux d'employer deux étoles distinctes ?

— Usez-vous de la récente dispense concernant l'insalivation ? Croyez-vous qu'il soit utile de l'étendre à tous les baptêmes, et que la crainte de l'étonnement soit une « cause juste » et suffisante d'user toujours de cet indult ?

— Pouvez-vous assurer une parfaite propreté et dignité dans l'entretien du baptistère et des accessoires ? Quels moyens employez-vous pour y parvenir ? N'y a-t-il pas un contraste entre la toilette soignée des assistants et l'aspect un peu misérable, sombre, parfois sale de nos baptistères ?

— Êtes-vous assisté par des enfants de chœur ? le sacristain ou le bedeau ? des militants d'Action catholique ? des séminaristes en vacances ? Quels moyens avez-vous employé pour les former ? S'intéressent-ils à cette cérémonie ? Savent-ils vous assister sans se substituer aux parrain et marraine ?

E. Baptêmes collectifs.

— Réussissez-vous à faire des baptêmes collectifs d'enfants ? Les familles y répugnent-elles ? Comment avez-vous pu les convaincre ?

— Les baptêmes collectifs ne risquent-ils pas d'engendrer le désordre ? Comment assurez-vous l'ordre et la bonne tenue parmi les assistants ?

F. Inscription sur les registres.

— Faites-vous vous-même l'inscription ? la double inscription ? Vous servez-vous du livret de famille ?

— Cette vérification vous aide-t-elle à mettre en ordre votre fichier paroissial ?

— Vous servez-vous de ces inscriptions pour atteindre les parents en vue de diverses cérémonies (Chandeleur, bénédiction des enfants le samedi saint) favorisant la dévotion au baptême ?

II. — LES PREPARATIONS DE LA FAMILLE

A. Noms de baptême.

— Obtenez-vous de vos paroissiens qu'ils choisissent le nom de

ptême pour des raisons vraiment religieuses? Pouvez-vous les re renoncer à des noms païens ou fantaisistes? Quels moyens enez-vous pour rendre aux fidèles le sens du patronage des nts? Quels moyens préconisez-vous pour rendre aux chrétiens dévotion à leur nom de baptême?

Les parrain et marraine.

— Pouvez-vous les voir avant la cérémonie? Comment leur tes-vous prendre conscience de leurs devoirs? Connaissez-vous s brochures bien faites les leur expliquant? Leur faites-vous éter ou apprendre le *Credo* et le *Pater*? Que pensez-vous d'un tificat de parrainage?

— Pensez-vous qu'il faut exclure du parrainage les personnes p âgées (grands-parents) ou trop jeunes?

— La pratique de faire offrir le cierge du baptême par le par- n — de le faire garder pour la première communion — est-elle ihaitable? réalisable?

— Pensez-vous pouvoir refuser au parrainage, conformément droit de l'Église, une personne ne connaissant pas les rudi- nts de la foi ou ne jouissant pas d'une bonne réputation?

Vêtements des enfants.

— Les enfants sont-ils présentés avec le voile ou la robe? ou bonnet blanc? Obtenez-vous qu'on les en revête seulement au ment du baptême?

— Obtenez-vous que les vêtements soient ouverts pour les onc- ns?

Ondoiement.

— Si la pratique de l'ondoiement est tolérée autour de vous, nne-t-elle lieu à des abus graves? Que préconisez-vous pour xtirper? Le baptême à la maison vous paraît-il désirable? réa- ible? Que faites-vous pour exclure ce terme d'ondoiement qui st ni liturgique ni canonique? pour combattre les idées fausses ptême provisoire) qu'il évoque presque nécessairement?

— Quelle est, selon vous, la responsabilité du prêtre qui a refusé ndoiement si l'enfant meurt avant d'être baptisé?

Délai du baptême.

— Obtenez-vous que les baptêmes soient administrés le plus possible après la naissance? Quels obstacles y rencontrez- is? Comment les avez-vous vaincus?

— Pouvez-vous faire comprendre que la mère n'a pas à assister au baptême ? Fait-on les relevailles dans votre paroisse ? Repousse-t-on jusqu'à ce jour-là la fête de famille à cause de laquelle, trop souvent, on retarde le baptême ? Existe-t-il une autre cérémonie, para-liturgique celle-là, qui permette de retarder la fête de famille, mais non le baptême ?

— Attend-on, pour faire le baptême, l'arrivée du parrain ou de la marraine ? Pratique-t-on, pour éviter cet abus, le parrainage par procuration ? Sait-on que celui qui n'a pas tenu l'enfant sur les fonts n'est pas vraiment parrain ?

— Des sanctions sont-elles prévues contre ceux qui ont trop retardé le baptême de leur enfant ? Lesquelles ? pour quel retard ? Les applique-t-on ?

III. — PARTICIPATION DES ASSISTANTS

A. Baptême par immersion.

— Dans l'antiquité, les fidèles n'assistaient pas au baptême parce que celui-ci était conféré par immersion. Croyez-vous que la renaissance du baptême par immersion, qui semble autorisé par les termes du rituel, serait souhaitable et réalisable dans une église française ? L'avez-vous vu pratiquer quelquefois ?

B. Baptême et paroisse.

— Comment le baptême peut-il devenir l'acte commun de la paroisse ? Comment l'annoncer ? Le placez-vous après la grand'-messe, quand la paroisse est réunie ? Convoquez-vous des représentants des divers groupes paroissiaux ? A cette occasion, groupez-vous les baptêmes ? Les réservez-vous pour certains jours ? pour certaines fêtes ? Ne pensez-vous pas qu'il est illogique de réunir la paroisse pour une promesse scoute et de ne pas la réunir pour un baptême ?

C. Assistance intelligente et active.

— Comment préparez-vous votre paroisse à l'assistance au baptême ? Utilisez-vous pour cela la liturgie et les prédications du Carême dont c'est le vrai but ?

D. Distribuez-vous des *livrets* aux assistants ? Les suivent-ils ? Distribuez-vous les paragraphes de ces livrets en numéros dont l'indication leur permet de suivre sans autre commentaire ? Leur

issez-vous emporter ces livrets? Les livrets n'empêchent-ils pas
s gens de prendre part à la cérémonie? Quel livret employez-
ous?

E. Faut-il substituer à cette lecture individuelle une lecture
ollective, *un lecteur* lisant en français ce que vous dites en la-
n? Ajoutez-vous *des explications*? Comment donnez-vous ces
xplications? Vous faites-vous aider par un autre prêtre ou un
ilitant d'Action catholique qui explique pendant que vous cé-
brez? Utilisez-vous, pour ces explications, un texte établi à l'a-
nce? Ce texte est-il édité? Souhaiteriez-vous que certaines paro-
s du baptême soient prononcées en langue vulgaire? Cela ren-
ait-il les explications inutiles?

F. Comment *associer activement les assistants au baptême*?
ur demandez-vous de prononcer certaines réponses? Faites-
ous réciter aux assistants le *Credo* et le *Pater*? Leur faites-vous
nouveler leur promesse de baptême? A quel moment?

G. *Faites-vous chanter* les assistants, avant ou après le bap-
me? Connaissez-vous des chants appropriés? Sinon, souhaitez-
ous l'établissement de ces chants? Quelles conditions devraient-
s remplir?

IV. — BAPTEME D'ADULTES ET CATECHUMENAT

Baptême d'adultes.

— Y a-t-il beaucoup de baptêmes d'adultes dans votre pa-
isse? Les baptêmes d'adultes vous semblent-ils, pour une com-
unauté chrétienne, un indice de vitalité et de virulence aposto-
que? Croyez-vous qu'un ordre religieux apostolique ou une
ngrégation missionnaire doit se consacrer de préférence à la
nctification des chrétiens ou à la conversion des infidèles? Y
t-il dans votre communauté un contrôle statistique annuel des
nversions et des baptêmes d'adultes opérés par les membres de
tte commnauté?

Nature du catéchuménat.

— Le catéchuménat se ramène-t-il à l'enseignement de la doc-
ne? (Dans cette enquête on fait abstraction délibérément de la
leur du catéchisme national et des problèmes d'ordre pédago-
que posés par l'enseignement du catéchisme.) Comment assu-

rez-vous la préparation morale de vos catéchumènes? leur pré paration liturgique?

C. Organisation du catéchuménat.

— Quel doit être le cadre du catéchuménat? La rareté de catéchumènes, le manque de cohésion des paroissiens empê chent-ils de prévoir le catéchuménat dans le cadre paroissial? La préparation individuelle d'adultes catéchumènes ne vous semble-t-elle pas exiger un temps disproportionné à vos possibi lités? En ce cas, pouvez-vous vous faire aider par des laïcs? La préparation de quelques individus isolés, échelonnés sur plusieurs années vous paraît-elle difficile?

— Dans quelle mesure de petites communautés inter-paroissiales peuvent-elles préparer et parrainer des catéchumènes? Vous semble-t-il souhaitable que, au moins dans les grandes villes, des communautés religieuses soient spécialisées dans cette prépara tion collective? N'y a-t-il pas un risque, alors, de déraciner ces chrétiens et de faire perdre à la paroisse une institution qui lui est essentielle? Comment, dans l'hypothèse, prévoir un encadre ment paroissial? Comment verriez-vous l'organisation pratique de ces stages de catéchumènes dans les grandes villes? Dans les campagnes indifférentes et déchristianisées, le catéchuménat doit-il être distinct de la communauté paroissiale pratiquante?

— Cette préparation sera-t-elle suffisante si elle est purement individuelle?

D. Administration du baptême aux adultes.

— Jugeriez-vous souhaitable et réalisable d'espacer les céré monies préparatoires au baptême (les « scrutins ») sur plusieurs jours ou plusieurs semaines, comme dans l'antiquité chrétienne?

— Le baptême des adultes doit-il toujours être collectif? quant à la préparation? quant à l'assistance? Voyez-vous un inconvé nient sérieux à employer le rituel des adultes?

— Quelles sont les dates pratiques pour les baptêmes d'adultes collectifs? La matinée du samedi saint vous semble-t-elle indi quée? Par quelles solennités jugez-vous opportun de rehausser ces baptêmes d'adultes (chants des psaumes, présence de nom breux enfants de chœur, emploi des chapes, baptême en dehors du baptistère, venue de l'évêque...)?

E. Parrain.

— Celui qui a converti un adulte doit-il être nécessairement le parrain? Avantages et inconvénients de cette pratique.

. **Retours.**

— Admettez-vous ou obligez-vous au catéchuménat les chrénens de fait qui se convertissent? Voyez-vous l'intérêt d'instituer ne cérémonie spéciale pour ces retours? Comment l'organiser? nnaissez-vous des livrets conçus à cette fin?

. **Baptêmes au rabais.**

— Comment agissez-vous envers ceux qui demandent le bapme uniquement en vue du mariage? Accordez-vous, en ce cas, baptême immédiat? Exigez-vous un délai? lequel? Si le mage est pressé, conseillez-vous de demander une dispense et de ntinuer le catéchuménat après le mariage? Pensez-vous qu'il ille renoncer au baptême et proposer la dispense pour disparité culte? Ne faire que le mariage et proposer la solennité, avec esse et bénédiction nuptiale, après la conversion? Comment issez-vous envers ceux qui demandent le baptême et refusent communion? ou de qui on exige la préparation à la communon après la collation du baptême?

H. *Faut-il* vouloir *baptiser* coûte que coûte? Les religieuses, à t égard, ont-elles toujours une mentalité bien formée? Étant nné que « la miséricorde de Dieu n'est pas enchaînée aux saements », faut-il donner les sacrements en vue du salut individuel ou dans l'intérêt de la société chrétienne? La communauté rétienne peut-elle être une société véritable et digne si les sacements sont galvaudés?

V. — LE FOLKLORE DU BAPTEME

A. Dresser, si possible, une statistique de l'intervalle existant tre la naissance et le baptême.

B. Y a-t-il quelque signe désignant la maison où a lieu la naisnce (ruban blanc par exemple)?

C. Quel est l'ordre du cortège baptismal? Qui porte l'enfant?

D. Les ornements de l'enfant varient-ils selon le sexe? Y a-t-il emmaillotement spécial pour le jour du baptême? Un voile écial? Une couronne?

E. Porte-t-on, en guise de chrémeau, un bonnet spécial? Doi il servir à tous les enfants de la famille? Le laisse-t-on à l'enfa durant les huit jours (ou plus) qui suivent le baptême?

F. Y a-t-il une coutume généralement suivie quant au cho du parrain et de la marraine? Y a-t-il un deuxième couple parrains? Leur donne-t-on le nom de « babillards » ou bien cet dénomination est-elle seulement appliquée aux « remplaçants des parrains empêchés? Est-ce le parrain, la marraine ou qu que autre parent qui porte, à l'église, le cierge, la salière, chrémeau?

G. Comment se fait le choix du ou des prénoms de l'enfan Donne-t-on (sinon en premier rang, du moins parmi les prénon le nom du saint du jour de la naissance? ou du jour du baptême ou celui du parrain ou de la marraine?

H. La cérémonie liturgique comporte-t-elle quelque partic larité? Sonne-t-on une ou plusieurs cloches à l'arrivée? et départ?

I. Fait-on la consécration de l'enfant à la Sainte Vierge? Em ploie-t-on pour cela une formule spéciale?

J. Donne-t-on à bénir la médaille? La date qui y est gravé est-elle celle de la naissance ou du baptême?

K. Y a-t-il des dictons sur les cris de l'enfant au cours du bap tême?

VI. — LE BAPTISTERE

A. Localisation. (Cf. *Rit. Rom.*, tit. II, c. 1, n. 42; Cod. J. C can. 773.)

— La cuve baptismale (fonts baptismaux) est-elle aménag dans un baptistère (chapelle baptismale) conformément au dr liturgique, ou est-elle placée, malgré la défense expresse de Sacrée-Congrégation des Rites (Décr. 3104, ad 9), dans la s cristie?

— Le baptistère lui-même est-il contigu à l'église comme doit l'être, ou forme-t-il une construction isolée, indépendan de l'église?

— Est-il construit dans la partie nord de l'église, comme il convient, et près de l'entrée?

3. Issues et abords.

— Le plan du baptistère et de ses abords est-il conforme aux exigences de la dernière édition typique du Rituel Romain (1925)? Et, dans la négative, y a-t-il quelque moyen d'améliorer le plan existant?

— Existe-t-il, en particulier, un « porche baptismal » fermé et séparé à la fois des nefs et du passage par lequel les fidèles entrent dans l'église et en sortent?

— Comment accède-t-on à ce porche? Est-ce par le portail de l'église (portail principal ou latéral) ou par une entrée distincte? Si besoin est, y a-t-il à proximité une « anti-chambre »?

— Entre le porche baptismal et le baptistère, a-t-on songé à ménager un espace inclus dans l'église, ouvrant d'un côté sur le porche, de l'autre sur le baptistère?

4. Baptistère proprement dit (chapelle baptismale).

— Quelle forme affecte le baptistère (circulaire, polygonale, carrée)? En quelle matière (marqueterie, mosaïque, pierre) est son dallage? Avantages et inconvénients de chacun?

— Combien y a-t-il d'issues? Une seule ou deux distinctes : une ouvrant sur le narthex pour introduire le catéchumène (entrée), l'autre ouvrant sur une nef et orientée vers le sanctuaire pour la sortie des néophytes?

— Le baptistère est-il visible de la nef principale ou d'une nef latérale, et ses portes sont-elles assez larges pour qu'on puisse suivre de l'église les cérémonies qui s'y déroulent (bénédiction des fonts le samedi saint, rénovation des vœux, etc.)? Est-il assez spacieux pour qu'on puisse y procéder à des cérémonies collectives (de baptêmes et de rénovation des vœux)?

— A-t-on pensé, en construisant le baptistère, à y ménager une — ou mieux trois — marches que l'on descend pour accéder à la piscine (fonts) et que l'on remonte ensuite? Dans la négative, est-il possible d'opérer cette amélioration?

— Les fonts sont-ils entourés de la clôture prévue par le Rituel (t. I, c. II, n. 46)? En quoi consiste cette clôture (grilles, canaux, balustrades, cloisons)?

5. Cuve ou piscine baptismale.

— La cuve est-elle, conformément au Rituel (I, II, 46), en matière solide, non poreuse, inoxydable? A défaut de matière con-

venable, a-t-on songé à munir la cavité intérieure d'un revêtement d'étain amovible?

— Quelle forme a-t-on donnée à cette cuve et à son support?

— La cuve est-elle munie d'un couvercle avec serrure fermant à clef, selon la prescription du Rituel (I, II, 46)? Ce couvercle est-il riche, ouvragé, ciselé?

— Est-il souhaitable de rehausser la dignité de la cuve baptismale par un baldaquin? Connaissez-vous des exemples?

— A-t-on pris des dispositions quelconques pour que l'eau, en défluant de la tête du néophyte, ne retombe pas dans la cuve et pour qu'elle s'écoule ou qu'elle puisse être versée dans le sacrarium? Emploie-t-on à cet effet le bassin spécial prévu par le Rituel (tit. II, c. I, n. 60; c. IV, n. 40) ou bien y avise-t-on par d'autres moyens, et lesquels (cuve divisée en deux par une cloison étanche, dédoublement des cuves, aménagement d'une cavité munie d'une conduite d'écoulement dans l'épaisseur même de la paroi de la cuve)?

— Quelles précautions prend-on ou peut-on prendre pour conserver l'eau baptismale en parfait état? Peut-on prévenir le danger de corruption en retirant les saintes huiles avant que n'apparaissent des taches de moisissure, et le fait-on parfois? (Voir *Ami du Clergé*, 1933, p. 111.)

E. Mobilier et ornementation.

— Y a-t-il, dans le baptistère, un autel, et est-il souhaitable qu'il y en ait un?

— Y a-t-il une armoire fermant à clef et imperméable à l'humidité, où l'on puisse conserver les saintes huiles et tout ce qui est nécessaire à l'administration du sacrement (ouate, lingerie, burettes, sel, etc.)?

— Y a-t-il un chandelier prêt à recevoir le cierge?

— A-t-on quelque souci de la qualité, du goût, de l'esthétique du mobilier?

— Quels sont les motifs décoratifs les plus appropriés pour le baptistère, pour les éléments dont il se compose, pour ses dépendances (porche, antichambre...)? Relever les plus suggestifs dans la liturgie pascale, dans les scènes bibliques. Quels sont les symboles les plus expressifs? Les textes bibliques, liturgiques, historiques qui conviennent le mieux? La représentation mentionnée par le Rituel (tit. II, c. I, n. 46) de saint Jean baptisant le Christ est-elle fréquente, et sous quelle forme la trouve-t-on réalisée (statue, tableau, vitrail)?

— La cuve est-elle l'objet d'une ornementation particulière?

ient soignée ? En quoi peut consister son ornementation ? Si le ouvercle est réduit à une simplicité trop grande, a-t-on quelque ouci de l'envelopper d'un beau conopée ?

'. Entretien; culte et dévotion.

— Quels moyens met-on ou peut-on mettre en œuvre pour in- ulquer aux fidèles, et spécialement aux employés d'église, le res- ect, l'estime, l'amour du baptistère (prédication, explication de ı liturgie baptismale et pascale, intransigeance sur la propreté u lieu, etc.) ?

— S'efforce-t-on toujours d'éviter que le baptistère ne de- ienne un garage, un abri, un dépôt de matériel pour les funé- ailles et les processions ? Comment remédier à cet état de choses ?

— Ne pourrait-on charger certaines familles ou certains grou- ements d'Action catholique d'entretenir, à tour de rôle par xemple, le baptistère et ses abords ? Que peuvent-ils faire pour embellir ? Pour l'orner à l'occasion des baptêmes et des fêtes, ırtout au moment des fêtes baptismales traditionnelles (Pâques . Pentecôte) ?

— Est-il possible de créer dans la paroisse un mouvement, une ımpagne en faveur de la restauration du baptistère délabré, ou ı l'aménagement du baptistère pour le rendre éventuellement ɔnforme aux exigences des rubriques ?

— Organise-t-on parfois des cérémonies paroissiales, publi- ıes, au baptistère ? Quand (à l'occasion de la Communion solen- elle, des fêtes pascales) ? En quoi consistent-elles ? La rénova- ɔn des vœux, le jour de la Communion solennelle, se fait-elle evant l'autel ou au baptistère, le matin ou le soir, et comment 'ocède-t-on ?

— En dehors des offices, que fait-on pour attirer l'attention s passants sur le baptistère et les inviter à s'y arrêter (orne- entation, aménagement) ? Y a-t-il des fidèles qui songent à y nir spontanément ou à y conduire leurs enfants à l'anniversaire ı jour de leur baptême ? Les y encourage-t-on quelquefois ?

— Les fidèles ont-ils une prédilection pour le baptistère de leur opre paroisse — qui est celui de leur famille — de préférence ı baptistère d'une chapelle annexe ou de toute autre église ? Et, ns l'affirmative, comment se manifeste ou pourrait se mani- ster cette estime ?

VII. — MEMOIRE ET RENOUVELLEMENT DU BAPTEME

A. Fondements doctrinaux.

— Constatez-vous que les chrétiens sont :
négligents ? indifférents ?
attachés avec ferveur au souvenir de leur baptême ?
— Sont-ils suffisamment instruits de l'éminence du baptême ?
Notamment : du dogme de la Paternité divine ?
de l'identification au Christ ?
de l'animation par le Saint-Esprit ?
de l'insertion à l'Église ?
— Ont-ils un vif sentiment de la communion chrétienne ?
du sacre baptismal ?
de la solennité de l'initiation chrétienne ?
— Leur culture spirituelle leur apprend-elle :
à vénérer et célébrer leur baptême comme la plus grande grâce de leur vie ?
à le considérer comme la source essentielle de leur vie surnaturelle plus que toutes autres institutions, appartenances à des associations pieuses, familles et écoles spirituelles ?
à chercher en lui le fondement et l'animateur de toute leur vie de religion et d'ascension vers Dieu ?

— Ont-ils lu des traités solides sur la véritable notion du baptême et sur son action pour l'épanouissement de la vie surnaturelle ? Quels livres vous ont paru les plus riches d'enseignement ou les plus frappants ? Livres savants ? ou de vulgarisation ?

— Quel enseignement pastoral en donnez-vous à vos fidèles ? Catéchisme ? prédication annuelle ? extraordinaire ?

B. Célébration mémoriale anniversaire du baptême. Pâque annotine.

— *Privées :* Vos chrétiens connaissent-ils la date de leur baptême ? La célèbrent-ils ? Pâque annotine ? Comment ?

— *Familiale :* Les familles fêtent-elles le souvenir des baptêmes ? A l'anniversaire de chacun des enfants ? Dans une célébration commune de tous à la fois ? Y convient-elles parrains et marraines ?

Paroissiale : Célébrez-vous une commémoraison commune du baptême ? Le samedi saint ? le dimanche de Quasimodo ? ou à l'occasion d'une mission ? Comment ? Avec quels fruits ?

— *Pour toutes ces célébrations*, pratiquez-vous : retraite (privée ou paroissiale) préparatoire ? Confession ? Garde-t-on dans votre diocèse la « Messe pour l'anniversaire du baptême » ? En connaissez-vous de beaux textes ? Le pèlerinage à la fontaine baptismale ? Le renouvellement de la profession chrétienne ?

2. Renouvellement solennel de la profession baptismale.

A quel âge ou à quelle époque de la vie jugez-vous préférable ce renouvellement ?

A la confirmation ?

A l'adolescence ? Ne ferait-on pas mieux de remplacer le mot de Communion solennelle par celui de Profession de foi ? ou Profession solennelle de chrétienté ? Engagement public au Christ et à l'Église ? Quelles cérémonies pratiquez-vous ? Quelles formules d'engagement ?

Ou plus tard à la majorité ? Comment le concevriez-vous ?

Ne pourrait-il pas être formulé solennellement par les époux au jour du mariage ?

Ne pourrait-il pas être renouvelé à l'heure de la mort ? en présence de la famille ?

3. Mémoriaux matériels du baptême.

— *Paroissiaux* : Qu'avez-vous fait pour donner à la fontaine baptismale sa place d'honneur dans votre église (architecture) ? Comment en assurez-vous la splendeur ? l'entretien ? la vénération ?

Quel honneur donnez-vous aux registres baptismaux (livre d'or de la paroisse) ?

— *Personnels et familiaux* : Vos familles possèdent-elles et gardent-elles avec vénération : un mémorial ? une charte baptismale pour chacun des enfants ? Un beau cierge orné, daté ? Qu'en fait-on ? Comment concevez-vous la médaille ? Image ? Inscription ? Garde-t-on la robe précieuse revêtue après le baptême ? Le chrémeau dont on protège l'onction du saint chrême ? Aime-t-on les images mémoriales ? Où en trouve-t-on de belles ?

L'AUTEL.
LA DEVOTION A L'AUTEL

Encore une dévotion nouvelle! penseront quelques-uns. Nullement. La « dévotion à l'autel » est, au contraire, une des formes anciennes de la piété catholique, et, parce qu'elle repose sur un solide fondement doctrinal, il est souhaitable que nous ne la laissions pas tomber en désuétude.

Ancienneté de cette dévotion.

Pendant dix siècles, l'autel, en dehors même des fonctions liturgiques, fut de la part des fidèles l'objet d'une vénération particulière. A l'époque mérovingienne, on prêtait serment, dans les graves occasions, en posant les deux mains sur l'autel. Contrats et donations se scellaient aussi par ce même geste sur la pierre consacrée. Plus tard lorsque l'Église organisa les cérémonies de l'adoubement du chevalier, l'épée dont il serait ceint était au préalable placée sur l'autel. Mais bien avant, la règle de saint Benoît ordonnait au futur moine de déposer sur l'autel sa charte de profession après l'avoir signée. Est-il besoin de rappeler la longue coutume du droit d'asile accordé à ceux que poursuivaient la justice humaine ou les haines populaires, dès qu'ils étreignaient les colonnes de l'autel?

Le culte de l'autel ne se manifestait pas seulement dans ces circonstances plutôt exceptionnelles : il faisait partie des habitudes du peuple chrétien. Les jeunes mères, à l'exemple de sainte Élisabeth de Hongrie (XIII[e] siècle), apportaient à l'église leur nouveau-né et le présentaient au Seigneur en le déposant sur l'autel avec un cierge. Les fidèles qui entraient dans une église pour prier aimaient à ne se retirer qu'après avoir baisé l'autel, en témoignage de respect et d'action de grâces. Pratique fort ancienne, puisqu'elle existait au temps de saint Ambroise. Une lettre de l'évêque de

Milan[1] nous apprend, en effet, que son énergique résistance yant obligé l'empereur Valentinien II à rapporter des me- ures favorables aux Ariens, la nouvelle s'en répandit tandis u'il disposait les pénitents à la réconciliation solennelle u vendredi saint. « Quelle ne fut pas alors la joie de tout le euple! Quels applaudissements! Quelles actions de grâces! s soldats publient à l'envi l'heureuse nouvelle, tous se pré- ipitent vers les autels et les embrassent en signe de paix. » our ces chrétiens d'autrefois l'autel était, suivant le mot de int Optat[2] (IV^e siècle), « *le trône du corps et du sang du hrist.* » Les anciens Pères leur avaient appris, nous le ver- ons tout à l'heure, à considérer l'autel comme la représen- tion, l'image même de Jésus-Christ.

Ce symbolisme était d'autant plus frappant que, dans les remiers siècles, les églises ne possédaient qu'un autel sur quel l'évêque et les prêtres célébraient ensemble une esse unique. Et lorsque des autels secondaires furent en- ite adossés aux murs de l'édifice, le maître-autel conti- uait de se dresser au milieu du sanctuaire, surmonté d'une rande croix; ce n'est qu'à partir du XVI^e siècle que le taber- acle fut incorporé à l'autel. Auparavant les saintes espèces serv ées pour la communion des malades étaient conser- ées, d'abord dans la sacristie, puis à l'intérieur de l'église, ns une armoire aménagée au dedans d'un pilier, ou dans n édicule en forme de tour accoté à un pilier du sanctuaire, u enfin dans une colombe suspendue au-dessus de l'autel. n comprend sans peine que ces modifications successives ntraînèrent un changement dans la piété des fidèles, dont s regards s'élevèrent tout naturellement de l'autel vers le bernacle, puis vers le baldaquin de l'ostensoir, quand sage s'établit d'exposer le Saint-Sacrement.

De nos jours, à de louables exceptions près, le maître- tel semble avoir été construit en vue de l'exposition du int-Sacrement : c'est alors qu'il est mis dans toute sa va- ur architecturale. Sous un dais d'orfèvrerie qui surplombe tabernacle, l'ostensoir est éclairé par les candélabres qui tagent sur les gradins; la table même de l'autel est recou- rte de flambeaux et de fleurs. L'autel paraît ainsi n'être

1. S. Ambroise, *Epist. XX, 26* (*P. L.*, 16, 1036).
2. *Contra Parmen.*, l. VI, 1 (*P. L.*, 11, 1065).

plus qu'un vaste échafaud servant de piédestal à l'hostie sainte exposée à l'adoration du public. Et pourtant il a une autre destination moins spectaculaire : il est le lieu de l'immolation, la pierre du sacrifice.

Certes les fidèles le comprennent mieux depuis que, Dieu merci, leur dévotion eucharistique n'est plus alimentée seulement par les saluts du Saint-Sacrement, mais par une participation plus fréquente au saint sacrifice de la messe.

Le symbolisme de l'autel.

Pour bien saisir la mystique de l'autel, il est indispensable de le débarrasser, au moins par la pensée, de tous les ornements adventices dont il a été surchargé depuis le moyen âge : retables de plus en plus volumineux, amoncellements de niches et de clochetons qui abritent des figurines de saints, baldaquins écrasants, chandeliers gigantesques et torchères électriques. Tout ce luxe de décoration fait trop oublier que l'autel est une table, la *mensa caelestis* dont parlent les oraisons du missel.

1° *L'autel, image de Jésus-Christ.*

Reportons-nous au temps où les autels de bois, puis de pierre étaient réellement une table placée en avant du siège épiscopal et autour de laquelle les fidèles se tenaient debout (*circumstantes*). Cet autel matériel est *l'image de l'autel véritable qui, dans le sacrifice eucharistique, n'est autre que Jésus-Christ*. Le Pontifical le déclare expressément dans l'instruction qui précède l'ordination du sous-diacre : « L'autel de la Sainte Église, c'est le Christ lui-même, comme l'atteste saint Jean dans son Apocalypse, quand il affirme avoir vu un autel d'or : c'était Jésus-Christ debout devant le trône, et c'est en lui et par lui que les oblations des fidèles sont consacrées à Dieu le Père. »

Cela demande une explication qui nous fera entrer dans le vif de notre sujet.

Dans les religions antiques le sacrifice réside essentiellement dans l'offrande que l'homme fait à Dieu pour reconnaître l'universelle et totale souveraineté de Celui de qui il

ent tout ce qu'il possède ici-bas. La donation est encore us sensible lorsque le présent dont l'homme se prive est truit : c'est le cas de l'immolation d'une *victime*. Cepen- nt l'homme a besoin de savoir que son sacrifice est agréé Dieu : c'est pourquoi il dépose le don, ou il égorge la vic- me sur un *autel*, érigé le plus souvent sur un haut lieu *ltare*), et qui est conventionnellement regardé comme le ge de la divinité inaccessible. Généralement, pour remet- son offrande à Dieu, l'homme recourt à l'intermédiaire un personnage mandaté à cet effet et qui, pour cela même, reçu une consécration spéciale : ce médiateur est le *prêtre*. nfin, dernier signe de l'acceptation divine, une partie de la ctime est rendue à ceux qui l'ont présentée et qui la con- mmeront dans un *repas* sacré. L'autel devient en quelque rte la table de Dieu, et pour témoigner qu'il a eu pour réable l'offrande des fidèles, Dieu les invite à sa table et ur propose en nourriture les aliments qui lui avaient été nsacrés.

Tels sont les éléments du sacrifice rituel qu'on retrouve ns la plupart des cultes et que la religion juive avait con- vés, mais en insistant vivement sur les dispositions inté- ures du donateur, car ce sont elles qui, aux yeux de Dieu, nféraient au sacrifice sa véritable valeur.

Le sacrifice de Jésus-Christ a aboli les rites antiques. Dé- mais Dieu ne peut plus agréer qu'une victime qui soit gne de lui, la sainte Victime du Calvaire, que l'institution l'eucharistie permet à l'Église de lui offrir jusqu'à la fin temps. Or, si, à la messe, Jésus-Christ est, comme sur croix, à la fois le *prêtre* qui offre et la *victime* offerte, il aussi l'*autel* où le Père reçoit l'offrande de son Fils. Nos els matériels ne le remplacent pas, mais ils évoquent, ils résentent l'autel invisible, le corps du Christ, siège réel la divinité. Ou encore, ainsi que l'écrit saint Thomas[3], 'autel est la figure de la croix sur laquelle le Christ a été molé dans son propre corps ».

La doctrine que nous venons de résumer n'est pas le fruit ne lente élaboration des théologiens; elle est l'enseigne- nt courant des Pères de l'Église. « L'autel est-il autre ose que le symbole du corps du Christ ? » lit-on dans les

3. *Theol.*, III^a P., q. 83, art. 1.

catéchèses de saint Ambroise. « Le mystère de cet autel est étonnant, dit de son côté saint Jean Chrysostome[4]. Par sa nature il est pierre uniquement, mais il devient saint et sacré du fait de la présence du corps du Christ. » Le grand évêque entend qu'on garde le silence à l'église, même lorsque les mystères ne sont pas célébrés. Il en donne cette raison[5] : « Si vous étiez introduits au ciel, vous ne vous risqueriez pas à bavarder; or cette église est, elle aussi, un ciel. Si vous ne le croyez pas, regardez cet autel et rappelez-vous à cause de qui et pourquoi il fut placé là. Songez quel est celui qui doit y venir et soyez déjà remplis de respect avant sa venue. Lorsque quelqu'un aperçoit le trône d'un roi, son esprit est en éveil, il lui semble que le roi va se présenter. Vous aussi soyez pénétrés d'une sainte crainte, même avant de voir la descente de votre Dieu. » Citons enfin saint Grégoire de Nysse[6] : « Cet autel devant lequel nous nous tenons est de sa nature une simple pierre; rien ne le distingue des plaques de marbre dont on recouvre les parois des maisons. Mais, dès qu'il a été sanctifié *en vue* du service divin et qu'il a reçu la bénédiction (donc, avant même que le saint sacrifice y ait été célébré pour la première fois), il est devenu une table sainte, un autel sans tache qui ne peut plus être désormais touché par tout le monde, mais seulement par les prêtres et encore avec un religieux respect. »

On voit aussitôt que, parmi les meubles dont la liturgie se sert pour célébrer le culte divin, l'autel occupe une place à part, et parce qu'il est la table sur laquelle reposent l'hostie et le calice de la messe, et parce qu'il tient la place de l'autel vivant à jamais dans les cieux, face à la majesté divine, l' « autel sublime » où l'Église demande, dans la prière canonique, que soient transportés par le ministère des anges le corps et le sang du Christ rendus présents par les paroles de la consécration.

Le cérémonial de la consécration des autels s'inspire de cette double considération : ils sont la table du sacrifice et ils représentent le Christ. Sur la pierre massive de l'autel fixe ou sur la plaque de marbre des autels portatifs, cinq croix ont été gravées : l'une au centre, les autres aux quatre

4. *In II Ep. ad Cor., hom.* 20, 3.
5. *In I Ep. ad Cor., hom.* 36, 5.
6. *In baptism. Christi* (*P. G.*, 46, 581).

ins, figures des cinq plaies du divin Crucifié. A l'instar chrétien l'autel est baptisé et confirmé. L'évêque le lave ec l'eau bénite, mêlée de sel, de vin et de cendres; ensuite oint du saint chrême d'abord la cavité où seront enfer- ées les reliques, puis les places où ont été marquées les ix.

L'autel, tombe des martyrs.

J'ai parlé des reliques enchâssées dans la pierre de l'au- . Cette particularité nous est rappelée au début de chaque sse, quand le prêtre, ayant gravi les marches, baise l'au- en prononçant la formule suivante : « Nous vous en ons, Seigneur, par les mérites des saints dont les reliques nt ici, et de tous les saints, de daigner me pardonner mes chés. » A première vue, on pourrait supposer que ce geste vénération s'adresse seulement aux ossements des saints. réalité, le célébrant renouvelle ce baiser sept autres fois rant la messe (et une huitième aux messes solennelles), et n'est pas aux reliques, mais à l'autel qui a été oint — ristifié —, qu'il donne cette marque de respect.

Cependant, si la présence des reliques scellées dans la rre est étrangère au symbolisme de l'autel, elle nous four- un motif supplémentaire de le vénérer. On connaît l'o- ine de cet usage qui a depuis longtemps force de loi. Les miers chrétiens aimaient à célébrer le saint sacrifice tout s des tombeaux des martyrs. L'eucharistie les réunissait x frères qu'ils avaient vu endurer la torture et la mort ıs renier le Christ; ceux-ci intercéderaient pour eux afin ils puisent dans le sang du calice la force d'imiter leurs vanciers. Lorsque l'ère des persécutions fut close, les corps martyrs furent ensevelis sous les autels : cette sépulture rtait le nom de « confession », pour indiquer qu'ils aient subi la mort en témoignage de leur foi. Le nombre autels fut bientôt trop considérable pour que chacun de- t la tombe d'un martyr; mais la solidarité entre le sacri- du Chef et celui de ses membres glorieux s'affirme tou- rs par l'inclusion de quelques fragments du corps d'un nt dans la pierre de l'autel. Réalisation sensible de l'unité Corps mystique, créée par l'eucharistie, qui relie l'Église la terre à l'Église du ciel.

Culte liturgique rendu à l'autel.

Le symbolisme de l'autel chrétien, image du Christ, sera d'autant plus apparent que son architecture sera plus simple : une pierre d'immolation, une tombe, une table. N'est-ce pas pendant les trois derniers jours de la semaine sainte qu'entièrement dénudé, l'autel manifeste davantage sa grandeur ? Cet usage actuel était jadis la règle pour toute l'année. L'autel n'était recouvert d'une nappe que pour la célébration eucharistique; pendant la durée de la messe, la croix processionnelle était placée en face du célébrant et les cierges des céroféraires déposés autour et en dehors de l'autel. Le sacrifice terminé, l'autel retrouvait son impressionnante nudité.

Le culte que la liturgie lui rend officiellement doit nous convaincre de la dignité que l'Église lui attribue. A la messe, c'est en baisant l'autel que le célébrant commence la fonction sacrée, et, quand il se retire après l'*Ite missa est*, il lui donne un baiser d'adieu. A plusieurs reprises le prêtre invite les fidèles à concentrer leur attention. *Dominus vobiscum*, leur dit-il avant la collecte, au début de l'offertoire, avant l'*Orate fratres*, avant l'oraison de clôture : chaque fois il a au préalable baisé l'autel, comme pour leur donner cet avertissement au nom du Seigneur lui-même. Il dépose encore ses lèvres sur la pierre sainte au moment où il prie le Seigneur de transporter notre sacrifice devant le trône de Dieu, et le baiser de paix que les ministres se communiquent avant la communion, le célébrant le reçoit pour ainsi dire de Jésus-Christ, car c'est après avoir baisé l'autel qu'il donne au diacre l'accolade de l'amour fraternel. C'est toujours parce que l'autel est le symbole du Christ qu'à la grand'messe le prêtre l'encense par deux fois, comme s'il s'agissait d'une personne, l'enveloppant littéralement d'un nuage d'encens depuis sa base et sur toutes ses faces. L'autel est encensé après les oblats et après la croix, mais avant le prêtre.

Même baiser de respect, mêmes honneurs de l'encensement, quand aux vêpres solennelles le célébrant et ses ministres redisent le chant d'action de grâces de la Bienheureuse Vierge Marie. Enfin, que ce soit au cours d'un office

n dehors de toute cérémonie, le prêtre ne doit pas passer
ant l'autel sans s'incliner profondément.

clusion.

e ces trop brèves notations nous conclurons qu'un chré-
doit en toute circonstance porter un grand respect à
tel.
autel de nos églises est lié à tous les actes décisifs de la
chrétienne (première communion, confirmation, ma-
e), et c'est devant lui que la dépouille mortelle de nos
s disparus a reçu la dernière bénédiction de l'Église.
passons pas devant l'autel sans nous incliner avec une
ée de foi.
es-vous chargés, à un titre ou à un autre, du soin de
el de votre paroisse, vous aurez alors l'occasion de favo-
la dévotion à l'autel. Qu'on ne voie plus, sous prétexte
ettoyage ou d'ornementation, des chrétiens ou des chré-
nes piétiner la table du sacrifice, comme s'il n'était
ne estrade profane. En matière de décoration, confor-
vous aux règles liturgiques. Seuls, la croix et les chan-
rs ont leur place sur la table de l'autel. L'usage discret
fleurs est maintenant toléré : n'en abusez pas. Vous avez
bserver que, lorsqu'ils sont solennellement bénis, ni les
es de la Chandeleur, ni les cendres, ni les rameaux ne
placés sur l'autel : on les met à côté de l'autel, sur une
spéciale. A plus forte raison n'encombrez pas l'autel
jets inutiles qui n'ont pas souvent l'excuse d'être artis-
s.
e ornementation vraiment logique ne doit pas consister
ouvrir et à masquer l'autel, bien au contraire à le met-
n relief. La blancheur impeccable des nappes, un ante-
ium assorti au conopée, et, derrière l'autel, des cour-
aux couleurs liturgiques (si la disposition des lieux s'y
en feront mieux ressortir la dignité qu'une accumu-
n de bougies, de vases et de fleurs artificielles.
us sera-t-il permis, en terminant, d'indiquer une prati-
qui, une fois l'an, associe les fidèles au culte de l'autel?
pouvons assurer qu'elle est très appréciée des chrétiens
. Nous la situons le jeudi saint, à la réunion extralitur-
e du soir. Après le sermon les assistants, en beaucoup

d'endroits, ont l'habitude de venir baiser le crucifix avant d'aller s'agenouiller dans la chapelle du reposoir. Or c'est anticiper sur l'horaire du cérémonial de la semaine sainte car la croix doit rester voilée jusqu'à l'office du vendredi. C'est pourquoi nous préférons réserver le baiser à la croix pour le lendemain, et, le jeudi soir, nous invitons les fidèles à pénétrer dans le sanctuaire. Ils gravissent les degrés de l'autel dénudé et ils déposent un baiser sur la table où Jésus-Christ renouvelle si souvent pour eux le sacrifice du Calvaire.

Mgr Chevrot,
curé de Saint-François-Xavier, Paris.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au cahier 3, qui paraîtra en septembre, nos rubriques :

Bibliographie,
A travers les revues,
Les directives de l'Eglise.

LA CELEBRATION DE LA MESSE FACE AU PEUPLE

I

Le problème historique : Comment a-t-on célébré au cours des siècles ?

La haute antiquité.

plus ancienne mention formelle de l'autel chrétien se trouve dans Irénée [1]. Elle ne nous apprend rien sur l'attitude du célébrant. y a rien non plus à tirer des fresques des catacombes romaines sentant la « fractio panis », sous forme de banquet.
n'est pas absolument sûr que la fresque qui est dans la chapelle des sacrements, au cimetière de Calliste, représente la célébration messe. S'il était définitivement établi que cette fresque est eucha-ique, on en pourrait déduire qu'aux environs de l'an 200, époque mée de cette composition, l'autel avait souvent la forme d'une guéridon à trois pieds. Peut-être alors les fidèles entouraient-ils e distance convenable le célébrant... C'est une conjecture, sans

mment célébrait-on dans les églises que nous savons avoir existé ne au III[e] siècle ? Était-ce face au peuple ? Avouons simplement ignorance. On sait en effet qu'il y avait à Rome, lors de la paix Église, en 313, vingt « tituli » qui correspondent à peu près à nos sses d'aujourd'hui. « En dépit d'une légende communément et dont le crédit persistant est d'autant plus singulier qu'elle ut même pas revendiquer en sa faveur le prestige d'une haute uité, les catacombes ne furent jamais pour les chrétiens de Rome, e au temps des persécutions, le lieu habituel des réunions litur-s. C'est dans la ville même, à l'intérieur des murs, que se nt leurs assemblées religieuses [2]. » Tout au plus, l'anniversaire

[1] *Contra Haereses*, lib. IV, cap. XVIII, 6; *P. G.*, VII, 1029.
[2] R. VIELLIARD, *Recherches sur les origines de la Rome chrétienne*,

de certains grands martyrs a-t-il été célébré dans quelques rares cryptes des catacombes et devant un public très restreint. Il n'y a pas dans tous les cimetières romains de salle *ancienne* pouvant recevoir plus de quatre-vingts personnes...

En outre, la *dévotion liturgique* aux martyrs ne paraît pas remonter, à Rome, plus haut que les environs de l'an 250... Elle semble venir d'Afrique, où elle était sûrement plus ancienne...

Dans ces cas, assez rares, de célébration dans les catacombes, si le tombeau du martyr était aménagé en « arcosolium », la célébration était sûrement dos au peuple. Si la célébration avait lieu *dans un oratoire au-dessus de la catacombe du martyr vénéré*, nous retombons dans le cas précité de la célébration dans les églises ou maisons de Rome.

2) *De la paix de l'Église jusqu'à l'aube des temps carolingiens.*

La discipline a évolué un peu différemment, en Italie et hors d'Italie, dans le reste de l'Occident. Cela tient à ce fait qu'en Italie on a toujours les restes d'un martyr, dans un sarcophage. *Ce tombeau n'est jamais déplacé.* Le corps du martyr n'est jamais divisé en reliques particulières (sauf à Milan, où l'usage des Grecs de diviser les corps saints a prévalu de bonne heure). Ce tombeau est d'ordinaire établi dans « une confession ».

En Italie, *l'autel unique est établi sur une confession.* On n'y touche jamais et, le voudrait-on, ce serait un travail important que de modifier les dispositions primitives.

Cependant, on peut citer des cas où l'on a fait cette transformation à une époque ultérieure. Il en est ainsi dans la basilique ambrosienne de Milan. Les fouilles effectuées en 1864 l'ont montré à l'évidence [3]. L'autel a été inversé.

Mais c'est là exception extrêmement rare.

La disposition universelle est de célébrer face au peuple.

Tout est commandé par le tombeau inviolable. Au début, l'orientation ne paraît pas avoir joué un rôle important.

Les anciennes basiliques romaines, quand elles sont orientées, ne le sont que très approximativement. Le P. Grisar a montré [4] qu'à Rome quarante-trois églises étaient orientées, quarante-cinq tournées au sud et cinquante-deux à l'ouest. Cependant, certaines anciennes basiliques étaient orientées, ainsi Saint-Paul-hors-les-Murs. Cela signifie que l'entrée était à l'est, que les fidèles regardaient l'ouest en priant et que l'évêque, leur faisant face à l'autel, priait tourné vers l'Orient.

Il semble bien que la coutume de prier en regardant l'Orient ne s'est pas établie à Rome sans difficulté. Saint Léon († 461), dans un très rude sermon, reproche à certains chrétiens de se tourner vers l'Orient, avant d'entrer dans la basilique Saint-Pierre et de s'incliner vers le soleil levant comme font les païens. « Sans doute, dit le Pape, il y a là ignorance, autant que réminiscence païenne, et leurs hom

3. Dom DE PUNIET, *Pontifical Romain*, t. II, p. 240.
4. *Histoire de Rome et des papes*, traduction Ledos, t. I, p. 374.

nages vont plutôt au créateur de la lumière qu'à la lumière elle-nême qui est une créature; il faut cependant s'abstenir de cette pparence d'idolâtrie [5]. »

Dans le même temps, saint Paulin de Nole († 431) montre qu'en ehors de Rome on a davantage le souci de l'orientation dans la rière. Il s'excuse de ne pas suivre la coutume : « L'aspect extérieur e la basilique ne la montre pas tournée vers l'Orient, quoique ce oit l'usage le plus habituel, mais vers la basilique de mon seigneur aint Félix, pour rappeler sa mémoire [6]. »

En Occident, ailleurs qu'en Italie, l'autel était établi rarement sur n tombeau de martyr, ou une confession (Saint-Martin de Tours), nais le plus souvent sur des reliques représentatives qu'on nommait *randea*. Cet usage nous est très bien connu, notamment grâce à Gré-oire de Tours. Des « brandea » sont des linges ayant reposé sur des estes de martyrs ou de confesseurs; des franges des housses ornant s sarcophages vénérés, de la poudre raclée à ces tombeaux, de l'huile es lampes qui brûlent devant les restes saints... C'est de ce genre de eliques qu'envoie saint Grégoire le Grand à l'église de Saintes en aule.

Il résulte de cette diversité d'autels : 1° sur corps de martyrs — les-uels sont immuables, et 2° d'autels sur « brandea », qu'*en dehors de Italie, ces derniers autels pourront beaucoup mieux être déplacés uivant les exigences de la « prière orientée »* dont nous allons bientôt arler.

Mais, sans entrer ici dans les questions obscures des deux grands tes usités en Occident (rit gallican et rit romain), on peut assurer n'en général le *célébrant est face au peuple*, non seulement en Ita-e, mais encore dans tout l'Occident latin [7].

Le rit ambrosien atteste l'usage ancien d'une façon curieuse : *le être est toujours censé célébrer face au peuple*, de telle sorte qu'il ne se retourne point pour dire : *Dominus vobiscum*, ni pour bénir. e ce rit doit remonter bien plus haut que nos plus anciens textes mbrosiens, lesquels sont du IX^e^ siècle [8]. Si l'hypothèse de Duchesne *Origines*, p. 92) est juste, la liturgie ambrosienne ayant conservé sez de traits gallicans pour qu'il n'y ait aucun doute sur son iden-é primitive avec les liturgies transalpines, la démonstration est ite : *ailleurs qu'en Italie on célébrait face au peuple* [9].

5. Sermon 27, n° 4; *P. L.*, LIV, 219.
6. Epist., XXXII, 13, *ad Severum; P. L.*, LXI, 337.
7. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, 5^e^ édit., pp. 89-110.
8. Dom Cabrol, dans *Liturgia*, p. 803.
9. Dans le rit mozarabe également, puisqu'on montrait les espèces charistiées : « Sancta Sanctis » (cf. Dom Cabrol, dans *Liturgia*, 819).
Duchesne a rallié de nombreux partisans surtout en France et no-mment Lejay.
Pour les adversaires de la thèse Duchesne qui rattachent la liturgie mbrosienne à la liturgie latine, avant son évolution du IV^e^ au ^e^ siècle, nous retombons dans le cas du rit romain où l'on mon-it les espèces consacrées : « Sancta sanctis. » Le rit de la petite vation est attesté dès l'ordo I.

Quant au rit romain, *notre Canon, qui n'a pas varié depuis sain Grégoire le Grand, atteste l'usage de célébrer alors face au peuple.*

A cette époque, en effet, le Canon est considéré tout entier comm consécratoire, ceci explique d'ailleurs à merveille les bénédictions qu suivent la grande élévation et particulièrement la prière *Supplice te rogamus,* qui tient la place occupée dans les litu gies anciennes [10].

Or, quand le Canon était terminé, le pontife montrait au peuple le espèces eucharistiées en prenant l'hostie touchant le bord du calic qu'à sa droite le diacre soulevait. L'attouchement du calice par l'ho tie avait pour dessein de montrer clairement l'unité du sacrifice [1] *C'est notre petite élévation, dont le peuple ne voit plus rien.*

Ce qu'il importe de souligner dans cette messe antique, célébr face au peuple, c'est l'idée, et sa réalisation pratique, de l'unité d l'Église représentée par l'unité de l'autel — l'unité, *l'union étroi du pontife avec ses prêtres concélébrants* et les fidèles. *Il n'y a pa de spectateurs.* Chacun joue son rôle dans cette hiérarchie qui part d plus humble chrétien chantant les répons et les hymnes, et qui pa la schola — par les ministres — aboutit au pontife...

« Unde et memores *nos servi tui, sed et plebs tua sancta...* offeri mus praeclarae majestati tuae... *Supplices te rogamus...* jube hae perferri... in sublime altare tuum... »

Et chacun chante, ou entend chanter, dans sa langue maternelle. Le latin de la messe est compris d'un homme du VI[e] siècle — il ne le sera plus au VIII[e] ou au IX[e], le latin s'étant très vite désagrégé. Cha cun comprend le canon, modulé par le pontife à voix haute [12].

La messe est une chose vivante — autant que nous pouvons nous la représenter. *Le peuple y participe activement : il voit, car les courti nes qui entourent le ciborium sont écartées à certains moments, i entend, il comprend...* [13]

10. C'est à partir d'Amalaire (IX[e] siècle) qu'on commence à expli quer les croix après la consécration au sens figuratif (*Eucharistia* p. 547). Faute de sens historique, les protestants triomphaient : « A quoi servent ces bénédictions après la consécration ? » Il y eut un moment de désarroi chez les théologiens et Maldonat en demanda la suppression... La bonne solution du problème repose sur une notion correcte du « développement ». Ce sont les scolastiques qui ont eu, à bon droit, le souci de préciser l'instant rigoureux de la consécration. Avant les premiers de ces scolastiques, le problème ne se pose pas dans les termes modernes.

11. D. Pius Parsch, *La Sainte Messe,* pp. 222, 231; *Eucharistia* p. 548.

12. Selon Dom Cabrol la récitation *secrète* du canon en occiden remonte — *peut-être,* car il n'y a pas de texte décisif, du moins pou Rome, à la fin du VII[e] siècle.

13. Dans *Cité Nouvelle,* 10 octobre 1943, pp. 695-710, « Liturgie e rechristianisation », le P. Doncoeur écrit, p. 703 : « Sans doute, quan il ne comprit plus du tout le grec (le peuple chrétien), l'Église lu parla-t-elle en latin. Mais bien vite, il ne comprit plus le latin; e depuis nos origines françaises, depuis Geneviève et Clotilde..., etc. Ce qui laisse entendre que Geneviève (420 ?-500 ?) et Clotilde (474 ? 545) ne comprenaient rien au latin d'Église. Ce n'est pas si sûr, a

Et, soit dit dès à présent, si certains demandent actuellement de evenir à cette célébration face au peuple — dans certains cas que ious préciserons plus loin — ce n'est pas tant par goût d'archaïsme *ue pour tâcher de rendre en pratique par un usage qui frappe nos ontemporains, quelque chose de cette participation active à la prière ondamentale de la communauté chrétienne.*

3) *Les exigences de la prière orientée.*

Aujourd'hui, certains disent : Si le prêtre depuis longtemps célèbre a messe, dos au peuple, c'est bien qu'on a vu assez vite les inconvé- ients de l'usage contraire, et qu'on y a renoncé pour de bonnes rai- ons... Les bonnes raisons, on les déduit des inconvénients d'aujour- l'hui — que nous ne dissimulerons pas d'ailleurs — mais c'est un el anachronisme... La vraie raison est tout autre. Ou plus exacte- nent il y a deux raisons : *a*) Le souci de l'orientation dans la prière;) les messes privées.

Voyons d'abord, sous ce numéro, les exigences de la prière orientée. *Chez les chrétiens d'Orient*, nul doute qu'avant la paix de l'Église n ait prié face à l'orient. Vers l'an 306, à Tmuis, en Égypte, les actes lu Martyre de Philéas et Philorome l'attestent[14] : « Lorsqu'on fut rrivé au lieu du supplice, Philéas *étendit les mains vers l'Orient* et

noins pour sainte Geneviève. Ce n'est guère qu'à partir de Grégoire e Tours (544-595) qu'il n'y a plus ni clercs ni laïques s'efforçant à osséder le latin correct et que les lois, diplômes, etc..., se rédigent n bas latin.

Au *VIII*e *siècle*, quelques gloses de Reichenau attestent l'existence e la langue romane.

Et *c'est en 813* que le concile de Tours, peut-être après avoir cons- até que des clercs formés aux nouvelles études latines ne se font as comprendre des fidèles, ordonne au clergé de prêcher en langue ourante, là où c'est nécessaire.

Pour sainte Clotilde, il est possible, encore qu'incertain, qu'elle 'ait pas compris le latin. Elle était burgonde et née probablement à yon. Les barbares paraissent bien avoir conservé longtemps leur lan- ue, qui a d'ailleurs pénétré profondément le lexique du latin parlé n Gaule.

(Cf. Brunot et Bruneau, *Précis de grammaire historique de la lan- ue française*, pp. VII et VIII). Sur le concile de Tours de l'an 813, voir efelé-Leclercq, t. III, 2e partie, p. 1143, canon 17e : « Chaque évê- ue doit avoir une bonne collection d'homélies qu'il traduira, pour ue tous puissent les comprendre « in rusticam Romanam linguam ut Testiscam (le tudesque) ».

14. Il n'y a pas d'édition satisfaisante des « actes proconsulaires » e ces deux martyrs. Le passage cité est emprunté aux *Acta Mar- yrum* de Dom Ruinart, et à la traduction du P. Pierre Hanozin, S. J. f. Hanozin, *Geste des Martyrs*, pp. 231-237).

« Réserve faite de maints détails, la critique du document, écrit anozin, conclut en faveur de son historicité et le considère comme ndépendant d'un récit fait par Eusèbe dans son Histoire Ecclésiasti- ue. »

dit d'une voix forte : « Mes petits enfants bien-aimés, vous qui cherchez Dieu, soyez vigilants, etc. »

Nul doute non plus que l'évêque pria face à l'Orient dans la basilique de Tyr [15], dont la dédicace eut lieu vers 315. Eusèbe, qui nous a conservé, non sans quelque secrète complaisance, le discours qu'il prononça en cette circonstance mémorable, dit [16] : « Un grand vestibule très élevé se dresse du côté des rayons du soleil levant, et il donne à ceux qui sont loin des enceintes sacrées le désir de voir ce qui est à l'intérieur. » *Donc le peuple, en prière communautaire, était face à l'Occident, mais l'évêque priait face à l'Orient.*

En Occident, nous avons vu qu'à Rome, du moins, l'usage de la prière orientée ne fut pas aisément accepté... On y trouvait quelque relent de paganisme. Ce qui importait, dans la chrétienté latine, à la haute époque, c'est que, si les dispositions de la confession le permettaient, *l'évêque priât tourné vers l'Orient. La preuve saisissante en est fournie par la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs.*

En effet, la première basilique, celle de Constantin, avait son entrée à l'Orient et l'autel était lui aussi tourné vers l'Orient. Les fidèles priaient donc en regardant l'Occident, le pape leur faisant face.

Dans la seconde basilique, celle dont l'édit de reconstruction est venu jusqu'à nous — il est de l'an 386 — l'entrée fut placée à l'Occident et toute la basilique inversée, *sauf l'autel qui ne fut pas touché, car il importait que le pontife priât toujours face à l'Orient.* Jusqu'à l'incendie de 1823, de toutes les basiliques papales, *celle de Saint-Paul était la seule où le pontife célébrait dos au peuple.* Nul doute que la raison décisive à l'époque ait été l'orientation [17].

Dans la reconstruction de la basilique actuelle, on n'a pas touché au sarcophage de l'apôtre, mais l'autel a été inversé. Il en résulte que le pontife y célèbre bien face au peuple, mais face à l'Occident.

Autrement dit, *à la fin du IVe siècle, l'exigence c'est que l'évêque prie tourné vers la région du Paradis et des premières promesses.* La région de l'Occident était considérée comme le royaume de Satan. C'est vers l'Occident que le futur baptisé se tournait pour renoncer au diable, avant de descendre dans la cuve baptismale. A Milan on le faisait même cracher vers l'Occident [18].

15. Cette basilique a été retrouvée grâce aux fouilles de Sepp. Voir le plan dans J. Strzygowski, *L'ancien art chrétien en Syrie* (Paris, de Boccard, 1936), p. 24, fig. 9. Entourée d'un mur d'enceinte la basilique a cinq nefs, avec son atrium et son porche qui font saillie en avant de la paroi du téménos.

16. *Histoire ecclésiastique*, traduction Grapin, l. X, ch. IV, n. 38, t. III, p. 107.

17. Cela infirme les lignes suivantes de Batiffol (*Leçons sur la messe*, p. 78-79) : « La liturgie romaine du VIIIe siècle n'avait pas accepté cette innovation (la prière tournée vers l'orient) : à la messe papale, le célébrant à l'autel garde le visage tourné vers l'assistance, quelle que soit l'orientation de la basilique. » A Saint-Paul-hors-les-murs, il n'en était rien.

18. *Dict. Arch.*, XII, 2667; S. Ambroise, *De Mysteriis*, *P. L.*, XVI, 408; Daniélou, *Le Symbolisme des Rites baptismaux*, dans *Dieu vivant*, I, pp. 17-28.

On croit que cette exigence de l'orientation s'est généralisée en Occi-nt au VI^e siècle.

Or peu à peu, *les fidèles ont voulu dans les églises prier, tournés rs l'Orient, comme ils priaient dans leurs maisons.* Pourquoi, à la silique, ne priaient-ils pas comme l'évêque, tournés vers l'Orient? tte exigence du peuple chrétien s'est à ce point imposée, que *lors-'on a construit de nouvelles églises, on a inversé l'autel, on a mo-lé l'entrée.* Et l'évêque et le peuple étaient face à l'Orient, mais le ntife tournait le dos au peuple. La chose était aisée hors d'Italie, où l'on n'avait pas d'autels à confession, ou très peu, mais des tels à « brandea » et autres reliques représentatives [19]. Et c'est bien effet ce que nous constatons : *Le mouvement a commencé hors talie.*

Mais on a continué sûrement à célébrer face au peuple :

a) Sur les autels à confession — donc presque toujours en Italie.

b) Sur les autels de cathédrale, quand le trône de l'évêque était ns l'abside.

c) Sur les autels des anciennes églises tournées vers l'Occident, l'évêque continuait à prier vers l'Orient.

Il faut enfin signaler que l'autel était d'ordinaire orienté dans les lises à croix grecque ou en rotonde et que cet autel était placé au ntre. Il en était ainsi dans les églises qui imitaient la fameuse basi-ue de l'Apostoléion à Constantinople. Ainsi Saint-Nazaire de Milan trefois église des Apôtres); ainsi l'église primitive des Saints-Apô-s à Rome [20]. Dans ces églises à quatre nefs égales en longueur, il vait quatre entrées. On peut être assuré que l'autel était également centre des églises en rotonde. A tort ou à raison, le plan de ces lises passe le plus souvent pour dépendre de celui de l'Anastasis à rusalem. Ainsi San Stefano Rotondo à Rome — où le pape Théodore 2-649) fit la première translation officielle de reliques; Saint-Béni-e à Dijon, qui a été depuis remaniée; Ferrières en Gâtinais (qui est plan octogonal), etc.

Mais ce qui a eu une influence beaucoup plus considérable, ça été ntroduction de la messe privée et, par voie de conséquence, la mul-licité des autels.

En Occident, la célébration de *messes privées* remonte assez haut : nt Grégoire le Grand célébrait tous les jours, mais cela était regardé mme une anomalie. Comme l'extension de la messe privée se place x temps carolingiens, la question sera étudiée au numéro suivant.

En résumé : *aux IV^e, V^e et VI^e siècles, l'usage général est la célébra-n face aux fidèles.*

Aux VII^e et VIII^e siècles, on s'achemine vers la célébration dos au

19. En Occident, on recevait également des parcelles de corps saints e cédaient les chrétientés d'Asie. Voir Jean Hubert, *L'art pré-roman*, ris, 1938, pp. 169-170, et la carte (fig. 189) des apports de reliques martyrs qui furent faits, vers la fin du IV^e siècle, pour dédier les tels des nouvelles églises épiscopales de la seconde narbonnaise et la viennoise.

20. Grisar, *Analecta Romana*, pp. 612-627.

peuple, en commençant par les églises récentes, et cela afin que les fidèles prient tournés vers l'Orient.

4) *A partir de l'époque carolingienne.*

La prédominance passe nettement à la célébration dos au peuple.

a) *Aux messes solennelles.* — Les *Ordines Romani*, édités par Mabillon et reproduits dans Migne [21]; l'*Ordo* de Saint-Amand, édité par Duchesne [22], et d'autres sources ne laissent aucun doute à ce sujet. Amalaire († vers 850), dans son principal ouvrage, qui est une véritable encyclopédie liturgique, le *De Officiis*, suppose qu'habituellement le célébrant se retourne pour dire *Pax vobis* ou *Dominus vobiscum* (le *De Officiis* est dans *P. L.*, tome 99).

Il paraît établi qu'à partir de Charlemagne, *en deçà des Alpes*, la pratique actuelle était devenue universelle. Rien, en effet, ne s'opposait d'ordinaire à l'inversion de l'autel, et d'ailleurs beaucoup d'églises ont été alors reconstruites ou restaurées. Les autels à confession étaient à peu près ignorés; le trône de l'évêque était sur le côté droit du sanctuaire (sauf à Lyon); enfin le sarcophage du saint était soit sous l'autel, soit au fond de l'abside. Le remaniement de cet autel majeur s'est opéré sans difficulté.

Le P. Braun, S. J., qui fait autorité dans la question (*Der Christliche Altar*), ne connaît que deux autels tournés vers la nef, en deçà des Alpes, pour l'époque carolingienne, à savoir : *a*) l'autel du monastère de Peterhausen, au diocèse de Constance, établi en 983. On a voulu copier l'usage de Saint-Pierre de Rome. Toute l'église monastique est établie sur le plan de la basilique de l'Apôtre. *b*) La cathédrale de Canterbury, d'après la description d'Eadmer († vers 1124).

Les plus notables exceptions (messe face au peuple) sont à Rome et en Italie, vers l'an 1000. Elles sont commandées par l'une des raisons suivantes : 1) Ne pas modifier l'aspect primitif de la confession. 2) Le chœur est dirigé vers l'Occident. On tient beaucoup à ce que le pontife prie tourné vers l'Orient. 3) La *cathedra* a été maintenue au fond de l'abside. 4) On a voulu agrandir l'espace réservé aux fidèles (exemple : crypte de la cathédrale d'Anagni).

b) *Aux messes privées.* — La nouvelle discipline de la messe basse est très claire à l'époque carolingienne.

La multiplicité des autels n'a pas été provoquée, comme elle l'a été plus tard et jusqu'à nos jours par l'introduction d'oratoires, de chapelles appartenant à des confréries ou consacrés à des dévotions particulières. Nous ne voyons nulle part qu'on ait attaché de l'importance aux autels secondaires dans les plus anciennes églises à autels multiples que nous connaissions : Saint-Gall, Saint-Philibert de Grandlieu, Saint-Martin de Tours, etc.

Dès le VI[e] siècle — et l'usage ira en s'amplifiant —, en dehors de la

21. *P. L.*, LXXVIII, 937 et suiv.
22. *Origines du culte chrétien*, 5[e] édition, pp. 475-501.

sse épiscopale, seule messe primitive, ce fut une coutume de dévo-
n pour les prêtres de célébrer chaque jour une messe privée.
Vers la même époque, l'usage s'introduisit d'ensevelir sous le pavé
églises. Les messes de dévotion « pro dormitione » célébrées jadis
ıs les cimetières le furent dans les églises.
Les conventions entre les monastères à partir du VIII[e] siècle eurent
e influence décisive sur la pratique de la célébration privée. Ces
ventions prévoyaient que chaque monastère célébrerait un certain
mbre de messes pour les religieux dont on notifiait le décès.
à l'origine du monastère bénédictin, les religieux n'étaient pas
êtus du sacerdoce et n'y aspiraient pas. Il n'y avait que le nombre
prêtres nécessaire aux besoins spirituels stricts des moines, donc
s petit, mais peu à peu on a élevé au sacerdoce un certain nombre
religieux de chœur au-delà des nécessités du monastère. Nous avons
lques indications sur le nombre des moines prêtres dans le haut
yen âge :
Saint-Riquier, sous Angilbert († 814), sur 300 moines, il y avait
prêtres qui, en dehors des deux messes conventuelles, célèbrent en
vé aux différents autels [23].
Saint-Denis, en 838, il y a, sur 123 moines, 1 évêque, 33 prêtres,
diacres, 24 sous-diacres, 7 acolytes [24].
Saint-Gall, sous l'Abbé Salomon († 920), il y a 42 prêtres, 24 dia-
s, 15 sous-diacres, 20 pueri [25].
On ne connaît pas de témoignage décisif sur l'époque définitive de troduction de la messe privée et de sa généralisation. Tout ce que peut dire, c'est qu'elle était pleinement établie quand les missels ent en usage, car la rédaction des missels ne remonte pas au-delà messes privées. Jusque-là chacun n'avait — si l'on ose dire — que ivret de son rôle : le prêtre se servait du Sacramentaire; le diacre l'Évangéliaire; le sous-diacre de l'épistolier; les chantres des anti-naires, mais, dans la messe basse, le prêtre avait à lire évangile, re, antiennes, etc., puisqu'il remplaçait diacre, sous-diacre et le ur. Le livre contenant toutes les lectures du célébrant fut nommé *sale plenarium*. Le début de ce développement est visible dans cer-ıs sacramentaires du VII[e] siècle. Au IX[e], certaines messes quoti-nes fréquemment employées (messe du commun des saints) se contrent assez souvent dans les Sacramentaires, accompagnées de ître, de l'évangile et de la partie concernant le chœur. Le *Missale narium* complet est du X[e] siècle. A partir du XIII[e], c'est le seul e employé.
fallait des autels pour célébrer, car l'antique discipline subsis-
:
ne seule messe quotidienne sur le même autel, comme l'avait rap-
autrefois le dixième Canon du Concile d'Auxerre (en 578 ?) [26].
y avait conflit évident entre cette règle liturgique et l'usage de la

. HARIULFE, *Chronique*, II, 2.
. D. FÉLIBIEN, *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Denis*, LVIII-LIX, preuves n° 77.
. MABILLON, *Annales*, l. XLII, 40, t. III, p. 368.

célébration quotidienne qui tendait à s'établir. Pour résoudre le conflit, il suffisait d'établir de nouveaux autels. C'est le parti qu'on prit partout.

Comment étaient disposés ces autels ? Pour les treize autels de l'église de Saintes, à laquelle le Pape saint Grégoire le Grand envoie des « brandea » [27], nous l'ignorons.

Plus tard, au temps de Charlemagne, nous sommes bien renseignés par le fameux plan de l'abbaye de Saint-Gall. « C'est un dessin accompagné de légendes qui en rendent l'interprétation facile. Ce n'est sans doute qu'un projet, rien ne prouve qu'il ait jamais été exécuté; mais sa valeur n'en est pas moindre pour cela, car il nous apprend de la façon la plus claire comment on comprenait, peu après l'an 800, la construction d'un grand monastère et quelles formes et dispositions on donnait aux églises abbatiales » (Lasteyrie).

Dans l'église de Saint-Gall, outre l'autel majeur, il y a onze autels, trois dans la grande nef, et quatre dans chacune des nefs latérales. *Ces autels sont chacun dans l'axe de la nef, de sorte que les fidèles s'il y en a pour assister à ces messes privées, peuvent sans difficulté entourer chaque autel* [28].

Ainsi placés, au beau milieu des nefs, ces autels gênaient certainement beaucoup le passage des fidèles, et leur service devait être malaisé. Pour se délivrer de cet encombrement, on s'avisa de grouper les autels vers l'Orient, dans de petites absides bâties pour les recevoir. Il est bien clair que *ces autels étaient dos au peuple*.

A la fin du VIII[e] siècle, le Pape Hadrien I[er] (772-795) fit établir trois absides à Sainte-Marie « in cosmedin », fait qui fut noté par le *Liber Pontificalis*, certainement parce qu'il était nouveau. De là, les absidioles du transept de Saint-Philibert de Grandlieu, en son état primitif (819). De là sans doute aussi, les trois autels établis vers 791 par l'abbé Ithier à Saint-Paul de Cormery, en Touraine. Ainsi, le sacrifice liturgique marquait son empreinte sur le monument.

C'est alors, à partir du XIV[e] siècle, l'époque des confréries. Le plus souvent, dans les chapelles latérales ouvertes à cette époque, l'autel était orienté; mais les nécessités pratiques ont également fait placer des autels contre les piliers, surtout lorsque les chapelles n'existaient pas encore. C'est le cas de la primatiale de Lyon. Il y a des autels dans toutes les orientations [29].

26. Hefelé-Leclercq, *Histoire des Conciles*, t. III, I[re] partie, p. 21[5]. Ce X[e] canon a passé dans le *Corpus Juris*, dist. II, cap. 97, *de consecratione* : « On ne doit pas dire le même jour deux messes à un même autel, et lorsque l'évêque a dit la messe à un autel, aucun autre prêtre ne doit y célébrer ce jour-là. »

27. *P. L.*, LXI, 834.

28. Le plan de Saint-Gall est dans R. de Lasteyrie, *L'architecture religieuse en France à l'époque romane*, 2[e] éd., 1929, p. 141, fig. 12. Sur toute cette question du plan des églises, nous suivons le livre remarquable de G. Piat, *L'art de bâtir en France, des Romains à l'an 1100*, Paris, 1939, pp. 53 et suiv., et aussi Jean Hubert, *L'Art pré-roman*, Paris, 1938, notamment pp. 51-53.

29. Cf. le plan de Saint-Jean au XIV[e] siècle dans Sachet, *Pardon annuel*, reproduit dans D. Buenner, *Le rite lyonnais*, pp. 120-121.

Ces autels sont toujours dos au peuple. La mode des retables, même pour l'autel majeur, a rendu d'ailleurs cet usage à peu près universel, mais les deux disciplines ou usages n'ont jamais été oubliés, et Durand de Mende, oracle du moyen âge, quant à la symbolique — lequel a vécu presque toute sa carrière à la Curie romaine [30] — les mentionne tous les deux : « Bien que Dieu soit présent partout, cependant le prêtre à l'autel et pendant les offices divins, doit, d'après le décret du Pape Vigile, se tourner vers l'Orient pour prier. De là vient que, dans les églises qui ont leur entrée à l'Occident, le prêtre en célébrant la messe se tourne pour saluer le peuple, parce que nous présentons à Dieu ceux que nous saluons... et ensuite pour prier, il se retourne vers l'Orient. »

« Mais dans les églises qui ont leur entrée à l'Orient, comme à Rome, pour saluer, on n'a pas besoin de se retourner, et le prêtre qui célèbre dans ces églises est toujours tourné vers le peuple... [31] »

D'ailleurs au moyen âge, et spécialement en France, l'orientation était de règle. A Paris, l'église de Saint-Benoît, appartenant au chapitre de Notre-Dame, dont l'abside n'était pas tournée vers l'Est, reçut le nom de Saint-Benoît « le Bestourné », c'est-à-dire « le tourné à l'envers ».

En résumé, tant par suite des exigences de la prière orientée, que surtout par l'usage des messes privées, universellement célébrées à partir du X[e] siècle, presque partout le prêtre célèbre dos au peuple.

5) *La dévotion du Moyen-Age, par un détour, revient à quelque chose de l'usage antique en désirant voir l'hostie consacrée.*

La participation des fidèles à la sainte messe s'est réalisée au cours des siècles suivant des degrés bien différents — depuis la participation d'un seul servant de messe basse jusqu'à la participation « étagée » de la messe pontificale : peuple, schola, ministres, sous-diacre, diacre, pontife, chacun remplissant son office. Sans exagération on peut dire que dans cette participation il y a toujours eu, au moins un instant, pour tous les fidèles, une vue, une présentation des espèces consacrées. Aussi haut qu'on remonte, avant la communion, élevant l'hostie, le célébrant disait « Sancta Sanctis ». Le rite de la petite élévation est également antique : il est attesté dès l'ordo I.

Or, il est curieux que les travaux récents [32] aient montré à l'évidence, qu'en Occident, la foule du XII[e] siècle a ressenti quelque nostalgie de ne rien voir du mystère divin après la consécration. *La petite élévation maintenue en effet à la messe* (sauf chez les Domini-

30. Cf. Batiffol, *Études de liturgie et d'archéologie chrétienne*, p. 13-19.

31. *Rationale divinorum off.*, lib. V, cap. II, n° 57, édit. Barthélemy, t. III, p. 42.

32. P. Thurston, S. J., Dumoutet et d'autres : Bibliographie, dans *Eucharistia*, p. 360.

cains), car les gestes liturgiques durent plus encore et beaucoup plus que les formules, *n'était plus vue du peuple chrétien.*

Eudes de Sully (évêque de Paris de 1196 à 1208) a simplement réglementé un rite qui existait avant lui. Il a voulu éviter l'adoration du peuple, avant la consécration, et il a prescrit que le prêtre n'élève l'hostie qu'après la consécration. Cet usage d'élever l'hostie pour consacrer a dû naître au cours du XII[e] siècle. Dans l'état actuel des recherches sur cette question on ne peut dire plus.

Ainsi, avant les décrets du Concile de Trente et l'institution de la Congrégation des rites, une dévotion populaire, comme le désir de voir l'hostie, pouvait s'intégrer dans la messe, eu égard aux pouvoirs liturgiques dont usaient les évêques.

C'est le même désir pieux, amplifié d'ailleurs et peut-être mal dirigé par le clergé paroissial, qui a conduit en beaucoup d'endroits à la multiplication des saluts du Saint-Sacrement suivant immédiatement la célébration de la messe. C'est une forme peu liturgique assurément. *On se demande si la célébration face au peuple ne répondrait pas mieux et d'une manière rigoureusement liturgique, cette fois, à ce besoin pieux.*

On peut objecter les jubés [33].

Quel que soit le caractère artistique de certains jubés qui ont été conservés, on peut avancer que l'établissement des jubés a été une aberration du moyen âge finissant. Le cardinal Wiseman a pu écrire, non sans quelque humour, que les jubés avaient une part de responsabilité dans le passage de l'Angleterre au schisme : *la foule ne tenait plus à la messe qu'elle ne voyait plus. Derrière le jubé on a pu modifier tout ce que la reine Élisabeth a voulu.*

Certes, on peut affirmer qu'il y a eu bien d'autres raisons, et décisives, au succès relatif de l'hérésie au XVI[e] siècle : l'ignorance du clergé, l'abandon de la prédication populaire, l'éveil des nationalités, la cupidité des princes, l'esprit de révolte et d'orgueil, les abus évidents de la curie du XV[e] siècle finissant et d'autres encore...

Il reste que c'est au besoin de compréhension, d'intelligibilité que réformateurs hérétiques et contre-réformateurs catholiques ont couru... La contre-réforme catholique est allée au plus pressé. Elle a cherché à instruire des vérités essentielles au salut, à faire prier (catéchismes de Canisius, du Concile de Trente, etc.). Elle ne *paraît pas*

33. « Pendant la première moitié du XIII[e] siècle, les jubés étaient rares. Ce fut seulement vers la fin de ce siècle et surtout pendant le siècle suivant (XIV[e]) qu'on les établit. Aux XV[e] et XVI[e] siècles on les plaça aussi dans les églises paroissiales les plus importantes, on construisit encore parfois des jubés pendant la période de la Renaissance : celui de la cathédrale de Tournai, élevé vers 1573, est un des plus beaux de cette époque. Le plus ancien jubé belge (qui subsiste) est celui de l'église Saint-Pierre à Louvain, il remonte à l'année 1490.

Cf. Reussens, *Archéologie chrétienne*, t. II, pp. 249-251. Le défenseur des jubés, au XVII[e] siècle (car on commençait à les abattre), est J.-B. Thiers, *Dissertations... sur... les Jubés*, Paris, 1688, 296 pp. in-18.

r beaucoup cherché à faire participer activement les fidèles au rifice de la messe et à la liturgie [34].

es temps n'étaient certainement pas favorables; les thèses outran-es des hérétiques faisant de tout chrétien un *ministre* de l'Évan- et abolissant le sacrement de l'ordre n'encourageaient guère à iser *en pratique* les textes scripturaires sur le « Sacerdoce des ues », entendu au sens orthodoxe d'un sacerdoce, tout relatif lleurs. Le sens de la communauté dans la prière liturgique était mpé, affaibli. La contre-réforme catholique si bienfaisante ne t pas accompagnée d'une restauration liturgique complète.

II

problème canonique : Tout prêtre a-t-il le droit de célé-rer face au peuple? Un curé peut-il par sa propre nitiative installer un autel pour ce mode de célébration?

) La question de droit a été débattue, il y a un peu plus de dix dans les revues allemandes, hollandaises, et belges de langue çaise. On en trouvera l'essentiel dans *Les questions liturgiques et oissiales*, Abbaye du Mont-César, Louvain, Desclée de Brouwer; e d'articles de Dom Rombaut, Van Doren, Avril, 1928, pp. 93-98; t 1931, pp. 199-204, octobre 1931, pp. 295-297.

a question de droit est dominée par le *Ritus servandus in cele-tione missae*, qui est en tête du missel romain, comme aussi du sel romano-lyonnais [35] : tit. V, 3 : « Si altare sit ad orientem, us populum, celebrans versa facie ad populum, non vertit hume- ad altare, cum dicturus est « Dominus Vobiscum », Orate fra-, Ite Missa est, vel daturus benedictionem; sed osculato Altari, nedio, ibi expansis et junctis manibus, ut supra, salutat populum, at benedictionem », et encore tit. XII, 2.

es textes ont été maintenus dans le Missel; non par simple res-

. Un exemple curieux : Dans la retraite de sacre de saint François Sales (nov. 1602) figure cette résolution : « Les jours de feste, il tera le chapelet pendant la grand'messe » (*Œuvres complètes*, p. 602). L'auteur de sa vie, le feuillant Jean de Saint-François, irme que Monsieur de Genève a rigoureusement tenu sa résolu- (*Œuvres complètes*, 1, p. 70). Regardait-il comme perte de temps uivre avec le prêtre les prières de la messe? Vraisemblablement, e s'est jamais posé la question. A son époque et dans son milieu, ention des âmes pieuses n'avait pas été attirée de ce côté-là, no-ment par les maîtres de la Compagnie de Jésus, dans les collèges, par ailleurs ont tant fait pour la restauration chrétienne de l'Oc-nt latin.

. Édition sous l'épiscopat du cardinal Maurin.

pect pour une tradition ancienne, mais parce qu'ils décrivent un ét de choses existant encore aujourd'hui et qui reprend faveur deva des besoins nouveaux du peuple chrétien, spécialement des éli chrétiennes.

Les autels face au peuple existent en effet, non seulement dans antiques basiliques romaines, mais ils ont été installés à Rome da la catacombe de Calliste, dans plusieurs chapelles funéraires au-d sus des catacombes par les *Cultores martyrum* avec l'aveu du car nal-vicaire. On en a installé en Allemagne, en Hollande, en Belgiq dans le nord de la France, pour les églises reconstruites, après destructions de la guerre 1914-1918. Il y en a à Paris... (Exposit de 1937, pavillon des Missions), à Florence, etc.

Il existe en outre un décret du 9 octobre 1610, de la Congrégati des Rites à la cathédrale de Troja (évêché de la province de Foggia Apulie), qui dit que la célébration face au peuple se présente « dec tius, convenientius et commodius... etiam populo ».

Toutefois, cette réponse n'a pas été reprise dans la collection authe tique de 1898 : elle n'a donc pas la valeur officielle du Missel Roma mais elle indique cependant qu'au XVII[e] siècle, loin de voir une obj tion sérieuse contre l'usage en question, la Congrégation l'approu et la louait.

La question juridique est dominée non seulement par le « Ritus s vandus », mais encore par le principe certain et incontesté que *l'évê que est le premier célébrant de droit à tous les autels de son diocèse* Enfin, il y a lieu de tenir compte — quant à *l'opportunité local* d'une transformation d'autel — de l'usage quasi-général qui est q le célébrant est dos vers le peuple.

7) Dans la polémique ci-dessus rapportée, des opinions excessive — semble-t-il — ont été soutenues de part et d'autre.

Tel assurait que seul le Pontife, dans sa cathédrale, pouvait cél brer face au peuple. Un autre, que tout curé pouvait, sans en référ à son évêque, se prévaloir du « Ritus servandus » et installer de propre autorité un autel pour la célébration face aux fidèles.

La première opinion ne peut s'appuyer sur aucun texte officiel; seconde oublie que l'évêque est le premier célébrant de droit à tous autels de son diocèse. Tout en respectant parfaitement le « Rit servandus » *l'évêque est qualifié par sa charge pour juger de l'o portunité locale d'une transformation dont les retentissements pe vent être importants*. Il doit s'assurer que la réalisation matériel d'un nouvel autel disposé pour la célébration face au peuple gara tit parfaitement le respect qui doit entourer le mystère sacré.

En outre, on peut avancer une autre observation.

De tout l'exposé historique qui précède il résulte que — l'orient tion mise à part, laquelle aujourd'hui n'a plus l'importance d'autr fois — c'est l'introduction de la « messe basse » qui a été, en gros, cause déterminante du mode de célébration généralisé dos au peupl Comme il s'agissait surtout de favoriser la dévotion personnelle célébrant, l'assistance comptait pour peu. Un simple enfant de chœ

représentait. *La messe de communauté demeurait la seule grand' esse, la messe chantée, celle où le peuple chrétien avait son rôle à mplir.*

Or, à cette grand'messe, la disposition du sanctuaire, les évolutions s ministres, tout conférait un caractère *hiératique.*

Il faudrait qu'une disposition analogue soit assurée aux « messes ialoguées », qui en effet demandent plutôt la célébration face au peu- le ou y acheminent. Qui est juge de cette disposition locale, sinon évêque ?

On a voulu établir une analogie entre les réponses de la Congréga- on des Rites concernant la « messe dialoguée » et la solution à inter- nir quant à la messe face au peuple. Cette analogie, pour être réelle n effet, appelle cependant quelques observations.

Il s'agit d'abord de définir avec précision ce que l'on entend par esse dialoguée, car il y en a plusieurs :

La vraie messe dialoguée, c'est la messe solennelle chantée, celle où dèles et schola jouent un rôle actif. *A parler rigoureusement, c'est seule vraie messe dialoguée dont il soit question dans le* « Ritus lebrandi ».

Or ce n'est pas de celle-là qu'il s'agit. Il s'agit de l'extension a la esse basse d'une certaine participation des fidèles a la grand'messe. rois formes sont possibles :

a) La foule chrétienne, ou un groupe, tient la place du servant de esse quant aux répons. Il faut remarquer que *jamais les prières u début de la messe n'ont été alternées avec le peuple*, pour la sim- le et bonne raison qu'elles ne sont dans le missel que depuis saint ie V. C'est une prière de préparation personnelle du prêtre qu'au- aravant on récitait le plus souvent à la sacristie. *On peut tolérer cet sage entièrement nouveau.* Pour les autres répons, avec un peu de onne volonté, on peut dire que ce dialogue non chanté est supposé ar les rubriques du Missel [36].

b) En plus de ce qui précède (*a*), la foule chrétienne dit avec le prê- e *Gloria, Credo, Sanctus, Agnus Dei.* C'est en effet la foule qui ante ces prières à la grand'messe.

Rien de cela n'est prévu, dans le « Ritus celebrandi », *pour la messe asse.*

c) Dans certaines communautés, en plus de *a*) et de *b*), la commu- auté dit avec le prêtre — toujours à la messe basse — les prières de grand'messe réservées au chœur ou aux chantres de la schola, à voir l'Introït, le Graduel, l'Offertoire et la Communion. *La plupart es auteurs ne sont pas favorables à cette extension de la messe dia- guée*, car « ces formules d'exécution plus difficile reviennent sans oute aux fidèles, mais considérés comme scholistes, non comme oule; il ne semble donc pas qu'il y ait lieu de les faire réciter par les ssistants dans la messe basse dialoguée » (cf. Dubosq, *Le Guide de autel*, p. 53). En fait, la chose est en usage dans certaines commu-

36. Voir sur cette question Dom Antoine Coelhò, *La messe dialo- uée*, dans *Opus Dei*, reproduit dans le *Bulletin paroissial liturgique*, 33, pp. 200-201.

nautés... Et *ce n'est pas du tout prévu pour la messe basse*, dans le « Ritus »... Est-il besoin de le dire ? (cf. Cimetier, *Consultations*, pp. 90-98).

Ainsi, la condition liturgique et juridique de la messe dialoguée et de la messe face au peuple sont différentes.

La première n'est pas prévue formellement dans le Missel, la seconde y est. Donc, la condition de la messe face au peuple doit être envisagée plus favorablement que celle de la messe dialoguée.

On se borne ici à rappeler succinctement la réponse de la Congrégation (cf. Dubosq, *Le Guide de l'autel*, pp. 55-56). Elle réclame pour la messe dialoguée trois choses :

a) Que l'assistance soit apte à prendre part au dialogue, afin que les réponses collectives se fassent avec ordre et dignité.

b) Que les réponses n'apportent aucun trouble au prêtre qui célèbre et à ceux qui célébreraient dans la même église.

c) Que *cette méthode soit autorisée par l'Ordinaire* (réponse du 4 août 1922; *Acta*, 1922, p. 505) [37].

Autrement dit, pour la messe dialoguée, *qui n'est pas formellement dans le Missel*, la Congrégation ne veut pas prendre un décret général. Elle dit que *c'est affaire d'opportunité remise au jugement de l'évêque*, « c'est-à-dire que, sans empêcher d'une façon générale le retour à la Tradition antérieure que beaucoup voudraient voir revivre, la Sacrée Congrégation laisse discrètement un moyen d'introduire insensiblement, là où cela paraît utile et sans danger, un changement dans la situation actuelle ». Cette interprétation du Décret que le P. Gremigni exposa dans un rapport qu'il fit au Congrès Eucharistique diocésain de Rome en 1923 reçut l'approbation formelle du Cardinal-Vicaire et du Cardinal-Préfet des Rites (cf. Dubosq, p. 55, n. 3).

En résumé, il semble donc que *le décret éventuel de l'Ordinaire ne peut être qu'un décret d'opportunité faisant surseoir à l'établissement d'un autel face au peuple, où réglementant cet usage à des cas particuliers (mission, etc.) ou se réservant explicitement l'autorisation d'établir des nouveaux autels selon cette disposition, cela pour éviter les engouements irréfléchis, les installations défectueuses, le manque de dignité de la cérémonie ou tous autres inconvénients locaux graves.*

Mais *il semble qu'une mesure générale et définitive d'interdiction*

37. « Ad Reverendissimum ordinarium, ad mentem. Mens est : QUAE *per se licent non semper expediunt* ob inconvenientia quae facile oriuntur, sicut in casu. » Comme l'écrit M. le chanoine Cimetier : « Dans une cathédrale, à l'occasion d'une grande cérémonie, il n'y a aucun inconvénient à ce que le Pontife célèbre face au peuple comme le ferait le Souverain Pontife ou son représentant à l'autel papal des basiliques romaines; ces inconvénients sont réduits... dans des églises où les fidèles n'entourent pas de trop près l'autel; mais si les fidèles (y compris des femmes et des jeunes filles), doivent, en raison de l'exiguïté du local, se tenir à faible distance du prêtre, l'ordinaire peut estimer qu'il y aurait des inconvénients à cette proximité « ob perturbationes quae sacerdotes celebrantes et fideles adstantes experiri possunt. »

;olue excéderait le droit, puisque cette disposition de l'autel est mellement dans le Missel.

Cn outre, en admettant l'analogie entre les réponses de la Congré-ion des Rites et le décret à prendre quant à l'autel face au peu-, *il semble qu'un traitement plus favorable en soi, toutes choses ules d'ailleurs, peut être réservé à la disposition de l'autel face aux èles.* Comme nous allons le voir, d'ailleurs, on peut se demander si messe dialoguée ne réclame pas de préférence l'autel face au peu-. Car qu'est-ce qu'un dialogue où le principal interlocuteur tourne los à ceux à qui il s'adresse ?

III

problème pratique : Est-il actuellement opportun de élébrer face au peuple ? Quels avantages peut-on en ttendre ? Quels sont les inconvénients ?

) Parmi tant d'aspects douloureux de la déchristianisation de la nce, il en est un que certains curés, beaucoup sans doute, voient s les dimanches. Il a deux degrés, si l'on peut dire. Il y a l'aban- de la messe par la majorité des baptisés et il y a l'incompréhen- n de la messe par la majorité des « pratiquants ».

) Examinons chacun de ces aspects... On peut estimer à 10 % dans villes, 15 à 20 % dans les paroisses urbaines les plus favorisées, la portion de la population paroissiale assistant à la messe tous les anches.

) Quelle est l'attitude des pratiquants ? Il y a incontestablement *gros progrès dans la compréhension de la messe.* Le nombre des les suivant « leur messe » dans un missel est élevé et non pas seu-ent aux messes matinales...

ependant, quand on considère le nombre des « pratiquants » qui vent en retard et le nombre de ceux qui s'empressent à partir it la fin, et que ce spectacle se renouvelle tous les dimanches, *on mpris*... Pour un grand nombre de pratiquants, la prière chré-ne essentielle n'est pas une chose vivante, on s'ennuie à la se... Elle est une sorte de corvée... Arrive-t-on en retard au ciné-? Part-on avant la fin ?

est probable qu'il y a longtemps qu'il en est ainsi, du moins en dent, où *les gens sont toujours pressés*... Dès qu'on se rapproche 'Orient, c'est autre chose... Une messe en Pologne, le dimanche, les chants traînants, une prédication interminable, et le salut Saint-Sacrement, sans oublier la procession du début, dure en enne 2 h. 30 et parfois 3 heures. Les gens sont ravis... Mais c'est pays de foi, et déjà l'on est en Orient...

onc il est possible qu'il en soit ainsi depuis longtemps en Occi-. Si l'on en croit Jean Diacre, saint Grégoire le Grand, voyant le ontentement d'auditeurs impatients, afin de ne pas diminuer le

temps de ses homélies, abrégea les antiques mélodies de la messe [38].

Et puis, il y a aussi un autre fait qui donne à penser. Le mot : « fractio panis », *terme* de l'Écriture et de l'Église, est tombé assez vite en désuétude et a été remplacé par le *mot* du latin populaire : *Missa*... Ainsi, ce qui a le plus frappé le peuple des nouveaux convertis, dans cette cérémonie centrale de leur vie religieuse, ç'a été leur *départ*, leur *renvoi*, la *fin*... Serait-ce qu'on éprouvait quelque détente, quelque soulagement à ce renvoi, et comme un sentiment de la libération d'une contrainte ? Il n'en serait pas ainsi s'il s'agissait du renvoi des catéchumènes... Mais *il semble bien qu'il s'agit, quand le terme est devenu d'un emploi universel, du renvoi des fidèles.* Saint Césaire d'Arles (470-543) dit : « Tunc fiunt Missae... quando corpus et sanguis Christi offeruntur » (sermo 81). Après saint Césaire, les principaux témoins sont dans le même sens : Isidore de Séville (560 ?-636), Florus († vers 860), Remy d'Auxerre († 908) [39].

A ne considérer que ce problème de la compréhension, de l'attachement, de l'intérêt du monde des « pratiquants » pour la messe, on voit très vite qu'il y a immensément à faire... que très souvent cette pratique est routinière, traditionnelle, passive... Un exemple vécu illustrera mieux mon propos que des considérations générales... Il n'y a pas très longtemps, un de ces « pratiquants », qui nous occupent présentement, m'a posé la question suivante : « Monsieur le Curé, comment faites-vous donc, quand vous êtes en voyage pour dire la messe ? Vous emportez sur vous le Saint-Sacrement ? »... Sans commentaire... [40]

9) *La célébration face au peuple n'est qu'un des aspects de cette action liturgique destinée à rendre vie, dans l'esprit de nos « chrétiens moyens », à la sainte messe.*

La chose est liée, si l'on veut bien y réfléchir, à la messe dialoguée.

Il s'agit, par une action *méthodique, progressive, proportionnée* aux différents auditoires de paroisse, d'arriver à faire de la messe le centre de la prière, de la vie religieuse, d'une foule de baptisés ignorants; que cette foule passive, routinière, simple spectatrice (trop souvent derrière un pilier !), devienne active, participe à la prière commune et au sacrifice... *L'œuvre est de longue haleine*, est-il besoin de le dire ?

Elle réclame du *temps*, de la *prudence* et une *installation aussi parfaite que possible, afin que le profond respect qui doit entourer la sainte messe soit absolument assuré.* S'il est permis de parler de Saint-Nizier, il nous faut reconnaître que la crypte des martyrs de

38. Cardinal Schuster, *Liber Sacramentorum*, t. I, p. 63.

39. Fortescue, *La messe*, pp. 523-528, résume bien Dom de Vert, *Explication des cérémonies de l'Église*, 1709-1713, t. I[er], pp. 1-66.

40. Proudhon écrit : « Quelquefois, aux grandes solennités, j'ai vu mon père faire comme tout le monde : aller à la messe; il s'y ennuyait, n'y comprenant rien, aussi étranger à la chose qu'un sourd-muet... » (*Justice*, 5[e] étude, p. 128).

centre de la piété antique à la Sainte Vierge, comme le dit le Innocent IV dans sa bulle de 1250, était particulièrement favora- cette expérience de la messe face au peuple.
re expérience jusqu'à présent n'a été conduite que devant *deux :s restreints et préparés par une éducation liturgique préalable.* réalisations » particulières paraissent très favorables et même ıantes; on nous permettra de les évoquer :

.es messes d'enfants.

)roblème de l'explication de la messe, et de la prière des enfants ınt à la messe, est parmi les plus difficiles et les plus délicats pastorale et de l'apostolat. Il s'agit que les enfants *aient com- ı messe* [41], *y aient prié*, et, si j'ose dire, aient été « accrochés » messe.
:périence dure depuis trois siècles au moins... Elle a commencé les collèges de Jésuites. Les méthodes ont été innombrables.)nd a raconté, non sans les malices habituelles, les épisodes de t liturgique, et notamment les batailles pour et contre les tra- ns de l'ordinaire de la messe. La cause aujourd'hui est enten- .
;, si l'on peut dire, *la cause n'est gagnée que théoriquement, les auditoires d'enfants. Il faut, dans toute la mesure du pos- que notre méthode ne soit pour rien dans l'abandon de la par ces enfants arrivés à l'âge adulte...* Nous avons la très ? majorité des enfants lors des catéchismes de première com-)n, on sait le déchet actuel cinq et dix ans plus tard...
gros, à l'heure actuelle, *il y a deux méthodes — celle de la -* — *et celle de la difficulté* — celle qui assure la paix durant emi-heure de messe hebdomadaire le jeudi, mais qui est de portée, et *celle qui, intéressant l'enfant et l'unissant concrète- au prêtre célébrant, le fait prier dans la messe et par la messe.* la méthode de routine et la méthode d'avenir... Assurément, ıplifie et on ne l'ignore pas... Assez souvent, les deux métho- ront mêlées...
néthode de facilité consiste à occuper les enfants pendant la

faut pas diminuer son mérite : tous ceux qui ont l'expérience

)u'on nous entende bien : Il s'agit *d'expliquer à des enfants.* ıe serait plus absurde que d'afficher de l'érudition, dire comme entendu : Telle prière date de plus de mille ans, et autres éta- ains de science, d'ailleurs de troisième main... *L'ordre logique nesse, son plan, sont au fond assez lointains.* Il faut que le ca- e soit instruit, s'assimile ses connaisances et les transpose, les ıse intelligemment à l'usage des cervelles enfantines qui, ne ons pas, sont de leur temps, d'un temps qui a la superstition)ir.
lan le mieux adapté est dans Bouvet (cité plus loin, pp. 229-

Histoire littéraire du sentiment religieux en France, t. IX, *La étienne sous l'ancien régime*, pp. 129-206.

des enfants [43] savent qu'ils ne laissent pas ignorer longtemps à qui leur parle s'ils sont intéressés ou s'ils s'ennuient. C'est donc dé beaucoup que de tenir tranquille cet auditoire enfantin quaran minutes à une cérémonie où *un être à part — le célébrant —* et vient, à un autel lointain, *sans qu'on puisse voir au juste ce qu fait.* Le prêtre instructeur aura beau dire ce que le célébrant fait l'enfant le croit, mais ne le voit pas ou ne le voit qu'à peine...

Il faut avoir observé des enfants, durant ces messes dos au peu ple, pour constater que l'immense majorité des enfants n'est pa « accrochée », *l'attention n'y est pas.*

Le problème se pose dans son humble réalité : Comment occupe l'enfant durant la messe qui ne le saisit que peu. Que faire en pra tique ?

L'expérience montre que beaucoup font réciter la prière du matin... Ainsi on gagne l'Évangile. Puis un cantique qui fait atten dre l'élévation, cantique plus ou moins accordé à l'action liturgiq Il est des collèges où la messe du matin, de chaque matin, se pas en cantiques ou en chapelets..

C'est une méthode de facilité : on a tenu les enfants, on les a fa prier, mais la messe elle-même ne les a pas saisis. C'est une pri semblable à toutes les autres prières.

La seconde méthode est beaucoup plus difficile, incontestab ment. Elle est liée à l'enseignement du catéchisme, qui doit com porter, dès que l'enfant sait les prières usuelles, à chaque séance une brève leçon de choses liturgiques : l'autel, les ornements, le chapelles, l'église, etc. Tous les enfants, et spécialement les petit filles, sont intéressés. Dans toute la mesure du possible, nous avon mis entre les mains de nos enfants des catéchismes le petit livre d M. le chanoine Bouvet, du clergé de Paris : *Premières notions d'ins truction religieuse et leçons de choses religieuses,* chez de Gigord. C petit livre, composé pour les enfants du Collège Stanislas, touche a chef-d'œuvre du genre. Il est en langage accessible à des enfants d dix ans, très bien illustré, pieux, fort intelligemment présenté. J me permets de le recommander respectueusement à mes confrère au nom d'une expérience commencée en 1912 et ininterrompue, d'exprimer aussi à l'auteur ma vive gratitude.

Mais, dira-t-on, rien de tout cela implique la messe face au peu ple... Assurément... Il est toujours possible de limiter un essai avan sa conclusion normale, d'arrêter un drame avant le dénouemen *Si l'enseignement religieux de l'enfant doit être concret, il faut al jusqu'au bout... L'explication de la chose n'est gravée en image da une tête enfantine que si la chose est vue en même temps qu'elle e expliquée. Fait capital et qui paraît concluant : quand les enfan ont été réellement* PRÉPARÉS *à assister* à une messe face au peupl *la surveillance est grandement simplifiée,* les enfants prient mie avec le prêtre, ils suivent la messe avec un vif intérêt.

43. Et surtout qui ont bien observé, ces dernières années, leur c ractère nerveux, instable, aboulique. Tous, ou presque tous n enfants des villes vont beaucoup trop au cinéma. On ne peut p imaginer les ravages du cinéma sur ces imaginations enfantines.

Votre expérience avec les enfants en est à sa quatrième année et
t est concluante. Elle a même eu sa contre-épreuve. Les eaux de la
ône et du Rhône ayant rendu inutilisable notre crypte durant une
nde partie de cette année, nous avons pu faire la différence d'in-
ît apporté par les enfants à la messe célébrée face à eux dans la
pte et à la messe célébrée suivant le mode commun dans l'église
ıérieure.

La différence est sensible dès le début. Le prêtre faisant lentement
signe de la croix, l'enfant le fait de même avec lui. On lui a expli-
é au préalable que c'était le geste qui exprimait la vie divine,
rappelait tous les grands mystères chrétiens. Comment mal faire
geste quand il le voit bien faire ? *L'enfant imite naturellement.*
Toutes les explications qu'on donne progressivement sont beaucoup
s aisées quant aux gestes : maintes jointes, le prêtre récite un
tique; les mains levées vers le ciel : le prêtre fait une prière; il
nt son livre : c'est une lecture.

Le qui importe, c'est que l'enfant ne soit pas séparé de ce qu'il
t faire et dire. *Kyrie, Gloria, Credo, Sanctus, Agnus Dei,* peuvent
e dits par tous les enfants en français, sous la direction du prêtre
tructeur. C'est assurément une préparation longue, minutieuse,
ente. Pour la traduction des prières, le Missel quotidien pour
ants de Dom Lefebvre et de Mlles de Hemptine et Van Elewyck
dra d'excellents services.

Peu à peu, on doit amener les enfants de la première communion
la *messe dialoguée* proprement dite. *Ce n'est pas une chimère.*
L'expérience montre que les enfants s'intéressent à la liturgie,
se concrète.

Evidemment, il faut diviser les explications, les répartir en qua-
cinq ou six messes, pour ne pas lasser le jeune auditoire. Il faut
r du plus simple au plus difficile... C'est un truisme... Mais l'ex-
ience montre que ce sont les vérités premières qui sont parfois les
ux méconnues...

galement un cantique après l'élévation, cantique eucharistique
rément. Car cette seconde méthode demande essentiellement de
jours accorder la prière des enfants avec la prière du prêtre...
ec d'excellentes intentions, certes, j'ai bien vu tel prêtre qui,
ariablement, faisait réciter l'*Ave Maria* pendant le *Pater* à la
sse...)

a messe face au peuple, *bien préparée,* a pour les enfants une
ur pédagogique considérable et, on peut l'espérer, à retentisse-
nts lointains. L'enfant qui vous dit spontanément : « Mainte-
nt, m'sieu, on n'a plus envie de manquer la messe », vous apporte
ici-bas la plus douce récompense.

Quant à nous, ne parlons plus *pendant* la messe, *prions avec les*
ants PAR *la messe.*

) En second lieu, puisqu'on me demande un témoignage sur
re modeste expérience (beaucoup de confrères, certes, pourraient
apporter d'analogues), nous avons institué une *messe dialoguée*
au peuple tous les jours. Cette messe a été préparée par des

leçons de liturgie, que des auditeurs zélés ont même tapées à la machine...

Le résultat paraît excellent. L'assistance est régulière (sauf le lundi... Je pense qu'il en est un peu partout ainsi. Le lundi, l'assistance est moins nombreuse) et surtout elle a une attitude profondément pieuse. Elle est composée en majorité d'hommes. Nos groupes d'action catholique ayant mis cette action en liaison avec leur prière, se sont aperçus que *l'épanouissement normal de l'Action catholique est la prière publique de l'Église, la participation à une prière vivante, comprise et vue.*

Dans tout ceci, je ne saurais trop insister sur l'importance de deux choses :

1° *La préparation liturgique.*

La messe face au peuple doit être le couronnement d'une longue et minutieuse instruction. C'est une œuvre d'éducation qui ne se fait que lentement. Il ne faut retourner l'autel — toutes permissions obtenues, comme on le dira en terminant — que lorsque la messe dialoguée est bien au point.

2° *La disposition matérielle de l'autel, le placement des fidèles* sont d'une grande importance également.

Il faut sûrement prohiber *la plupart* des installations de fortune : autels improvisés, distance insuffisante entre le célébrant et l'assistance, les abus sont surtout possibles dans les camps de vacances.

En Allemagne, en Belgique, je sais des autels face au peuple où le célébrant tourne le dos au tabernacle. Les Ordinaires locaux, je le présume, l'ont donc accepté. Il semble qu'il serait mieux d'avoir la Sainte Réserve sur le côté de l'autel, dans une « tour ou tabernacle », comme on l'a fait jusqu'au XVII[e] siècle et comme cela est encore en usage dans un certain nombre d'églises de Belgique [44]. Pour nous, il ne serait pas conforme aux prescriptions canoniques de faire de cette « tour » un tabernacle permanent. En tout cas, un tabernacle en tiroir, dans l'autel portatif face au peuple, est à prohiber rigoureusement.

Enfin, le célébrant face au peuple doit connaître aussi bien que possible les rubriques, célébrer sans lenteur excessive comme sans précipitation, d'une *manière hiératique*, sans pose, sans affectation... *Il faut que l'homme disparaisse. Qu'on ne voie que le prêtre.*

Le célèbre M. Bourdoise, curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, servait souvent la messe des prêtres de passage. C'était surtout pour voir comment ils célébraient, nous assure-t-on, et il faisait parfois certaines découvertes... En ferait-il de nos jours ? Il n'est que trop certain que la messe ne gagnerait pas à être dite face au peuple par quelques célébrants... ceci dit en toute charité.

Il ne peut s'agir non plus de généraliser cet usage, de procéder à

44. Cf. Maffei, *La Réservation eucharistique*, Bruxelles, 1942, Vromant, et à Paris, 14 *bis*, rue Jean-Ferrandi.

es transformations importantes dans nos églises. *Il ne faut pas ttendre* non plus *de cette coutume nouvelle des effets magiques...* 'ai l'impression que certains attachent une importance démesurée u retournement de l'autel...

*
* *

De l'étude qui précède, il faut dégager les idées maîtresses qui evront, semble-t-il, commander l'attitude et les démarches du ergé.

1° L'autel aménagé pour la célébration face au peuple est prévu et ermis par le Droit liturgique. Il ne saurait faire l'objet d'une inter- iction générale, sous réserve des remarques qui suivent.

2° Cependant, aux yeux des fidèles, eu égard à l'usage quasi uni- ersel de l'autel disposé pour la célébration dos au peuple, le retour la discipline antique a l'aspect d'une innovation.

3° En fait, l'autel face au peuple n'a jamais été dans l'antiquité ue le maître-autel, l'autel unique, celui où était célébrée la grand'messe ». Depuis un millénaire, presque partout, il a été mplacé par l'autel dos au peuple, aménagé d'abord pour la messe basse ». Cet usage est aujourd'hui la pratique commune.

4° Actuellement, la tendance est de faire participer plus active- ent les fidèles à la « messe basse ». C'est la messe dite « dialo- uée ». Ce genre de messe achemine plutôt à la célébration face au euple, si certaines conditions sont réalisées.

5° Il convient d'adapter à la messe face au peuple les réponses de Sacrée Congrégation concernant la « messe dialoguée ». Ces ponses autorisent à la « messe basse » la participation active des dèles, prévue uniquement par les rubriques pour la grand'messe, oyennant le respect de certaines conditions d'intérêt général, de icence et d'opportunité. *L'évêque est juge de la réalisation de ces nditions locales.*

Consultée par l'archevêque de Gênes, la Congrégation répondait t sujet de la messe dialoguée : « Pertinet ad Ordinarium, ad nor am decreti n. 4375, judicare in singulis casibus, spectatis omnibus rum adjunctis, videlicet loco, populo, etc., utrum usus propositus SI PER SE LAUDABILIS, INFERAT TURBATIONEM POTIUSQUAM FOVEAT DEVO- ONEM » (30 nov. 1935, Periodico, 1936, pp. 43 et 61).

Pareille réponse aurait toutes chances d'être formulée au sujet de pratique de l'autel face au peuple.

6° *Il en résulte que c'est à l'évêque seul qu'appartient dans son ocèse la direction et le contrôle d'un mouvement tendant à la célé- ation face au peuple. Il a le droit de réglementer cet usage.* Il est ailleurs le premier célébrant de droit à tous les autels de son dio-

cèse. Seul, il est à même de juger avantages et inconvénients locaux d'un mode de célébration, en fait nouveau pour les fidèles. Seul, il peut pleinement apprécier les retentissements, parfois imprévus de la nouvelle discipline. *Tout ce qui est licite n'est pas toujours partout, et immédiatement expédient. En pareille matière, l'appréciation purement individuelle n'est pas recevable.*

7° En fait, la disposition même de nos églises interdit des bouleversements importants et nombreux. Pour le moment, dans les églises existantes, il ne saurait s'agir que de quelques rares aménagements, par exemple *pour un autel majeur non consacré*, dans une crypte, dans une chapelle de communauté, etc.

L'usage nouveau semble donc devoir être plutôt exceptionnel. Ces transformations — comme aussi les plans de nouveaux édifices — devront être soigneusement étudiés à l'avance suivant les prescriptions du droit relatives à l'autel principal et à l'autel où devra être conservée la Sainte Réserve.

8° Quant à l'installation *provisoire* d'autels portatifs pour la célébration face au peuple, lesquels peuvent avoir en certaines circonstances (missions, messes d'enfants, etc.) un réel intérêt pédagogique, ils devront toujours *être établis dans le sanctuaire*. Il serait convenable que le célébrant ne tournât pas le dos à l'autel majeur où dans le même temps sera conservé le Saint-Sacrement. Il semble plus indiqué de conserver durant cette messe, donc d'une façon transitoire, la Sainte Réserve dans une « tour » latérale.

9° Dans les installations de fortune, hors d'une église ou chapelle, dans les camps de vacances notamment, on veillera avec soin à écarter tout ce qui pourrait porter atteinte au profond respect dû aux Saints Mystères. *Une distance notable doit toujours être ménagée entre le célébrant et les fidèles.* A défaut, il vaut infiniment mieux ne pas s'écarter de l'usage communément reçu et célébrer dos au peuple.

Tous, nous désirons ardemment une participation plus effective de nos fidèles à la sainte messe. Tous, nous pouvons aisément comprendre, en matière grave et délicate, la sage réserve de nos évêques : il s'agit de l'acte central du culte chrétien.

L'avenir montrera par des initiatives prudentes, bien préparées, soumises à l'obéissance due à la Hiérarchie, si le nouveau mode de célébration est de nature à dépasser le stade actuel des essais apostoliques.

Lyon. Avril 1945.

Chanoine M. Michaud,
Archiprêtre de Saint-Nizier,
Professeur aux Facultés catholiques

DIRECTOIRE PEDAGOGIQUE

POUR LE BREVET DE LITURGIE. LA LITURGIE METHODE D'EDUCATION ACTIVE

II [1]. — Liturgie, scoutisme et symbolisme

Partons du feu de la Saint-Jean. Il vous est cher, il vous rappelle
s passages de la Troupe au Clan, il vous rappelle mille souvenirs.
vous est cher aussi parce qu'il retrouve une très ancienne tradition
pulaire que nous avons aidé à faire revivre.
Le 24 juin est le jour le plus long et l'un des plus chauds de l'an-
e; et c'est justement ce soir-là qu'on allume des feux. A quoi sont-
destinés, ces feux ? A chauffer ? Non. A éclairer ? Non, à autre
ose. Ils sont un point d'appui, de départ pour l'esprit qui, par-
là la chaleur qui rassemble, voit une source d'union; par-delà la
ité de la flamme, voit une image de joie. Voilà qui doit nous aider
comprendre le symbolisme.

I. — Scoutisme et symbolisme

Nous, scouts, nous sommes mieux que d'autres capables de com-
endre le symbolisme. A vrai dire, notre scoutisme est rempli de
mbolisme, c'est l'un des éléments essentiels que met en œuvre la
éthode éducative de Baden-Powell.
Le scout doit être un homme des bois. Est-ce à dire qu'il lui suffit
être familiarisé avec toutes les difficultés de la vie de plein air et
mpu à elles ? Non, il doit avoir le goût de la nature et rechercher
ns la nature les signes de Dieu. Il nous appartient de comprendre
mmense poème des choses, de savoir nous associer à l'hymne à la
e de la création, il nous appartient de saisir que dans la senteur
un genêt ou dans le cri d'une fauvette il y a de l'adoration diffuse,
tournant ainsi à Dieu, dans une démarche de créature raisonnable,
livre écrit à sa gloire.
La lecture des signes de piste nous amène à la découverte des
gnes divins, elle nous initie au symbolisme liturgique.

1. Cf. *La Maison-Dieu*, I, p. 138.

II. — Le symbolisme dans la liturgie

Nous allons explorer quelques-uns des aspects du symbolisme liturgique dans la messe, les sacrements et les choses.

a) *La messe.*

Dans la messe, le symbolisme semble être sous-jacent à chaque geste, à chaque parole, à chaque cérémonie. Nous ne nous attarderons pas au détail pour deux raisons : ce serait trop long, et nous étudierons en détail les gestes et leur valeur pédagogique dans un prochain questionnaire. C'est le *fait* de la messe, la messe dans son ensemble que nous allons étudier, toujours à la lumière de nos traditions scoutes.

Quand nous voulons honorer quelqu'un dans le scoutisme, un grand chef par exemple, nous sifflons le rassemblement. Il en est de même un peu pour la messe, il y a l'appel de la cloche, et c'est le rassemblement.

— *Combien de scouts n'ont pas le sens de l'appel et du rassemblement pour la messe quand ce n'est pas la messe au camp ?*

Donc, le début de la messe est comme un rassemblement de tous les chrétiens quittant pour un temps leurs occupations pour se joindre à l'œuvre collective. Rappelez-vous à ce sujet la succession des préparations destinées à faire reprendre conscience de l'âme commune.

Or, toute messe est un rassemblement, même lorsque le célébrant est seul avec l'enfant de chœur; celui-ci représente alors toute l'assemblée des fidèles, il en symbolise la présence, et c'est une première apparition du symbolisme.

— *C'est ainsi qu'à un départ les quelques routiers qui ferment le chemin avant de livrer passage à leur nouveau frère représentent tous les scouts routiers venus accueillir dans leurs rangs un routier de plus.*

Reprenons notre missel : après l'évangile, la seconde partie de la messe : l'offertoire. Ici commence à se dessiner l'idée de sacrifice. Quand nous voulons faire plaisir à quelqu'un, donner un peu d'amour à quelqu'un, nous offrons quelque chose qui lui est cher et qui nous est cher pour une raison quelconque; ce peut être un bien précieux, ce peut être notre temps, ce peut être notre travail, c'est le sens de la B. A. C'est un peu aussi le sens de l'offertoire de la messe. Ces gens qui sont venus là pour honorer leur Dieu semblent s'être concertés, s'être demandé ce qui lui sera agréable parce que représentant le mieux ce qui a de valeur à leurs yeux en raison de l'utilité du travail représenté.

Le pain et le vin ne sont-ils pas les éléments même de leur subsistance ? Ne travaille-t-on pas pour gagner son pain ?... Il fut un temps où l'on offrait en même temps d'autres fruits du travail, et le pain lui-même avait été confectionné à la maison. Ce symbolisme s'exprime magnifiquement par les gestes et les paroles. Regardez le prêtre, voyez l'admirable geste de ses mains soutenant à plat la patène; c'est un

leur qui s'épanouit en hostie, en calice, et dont le prêtre est la tige, ne tige dont les racines se ramifient dans tous les assistants, dans ous les hommes, et plongent dans la terre même.

Ne regrettons pas trop les autres offrandes : ces aliments les englo- ent; c'est le pain de nos huches, le vin de nos celliers; ils représentent otre travail et notre joie; ils symbolisent notre vie. Fruits de nos laines et de nos collines, ils en symbolisent toutes les richesses et les ymbolisent elles-mêmes. Et voilà que le Christ va prendre tout cela, mprégner tout cela; par lui, tout l'humain, tout le cosmique va aire retour au Père dans le Saint-Esprit. Ce qui m'est le plus pré- ieux, mon temps, ma nourriture, mon travail, le monde lui-même, a passer des ténèbres à la lumière, de Satan au Christ victorieux; et e vais, précisément par cette messe, abandonner les ténèbres, l'armée le Satan, pour rallier l'armée victorieuse de Celui dont la lutte dou- oureuse, la lutte jusqu'au sang s'est achevée dans la victoire, dans n triomphe auquel je participe. Voilà qui explique les symboles oyeux, triomphants d'une messe, de toute messe. Voilà qui explique 'allégresse de l'offrande, l'ampleur du geste. Il y a loin de cela à 'idée d'une petite offrande, fruit de mes petits sacrifices que j'offrirais imidement, comme si je ne voulais pas me laisser saisir tout entier ar Celui qui prend l'initiative et qui vient pour m'associer à son acrifice, certes, mais aussi à sa victoire.

Le pain et le vin, séparés sur l'autel, symbolisent le sacrifice; mais out à l'heure, pour marquer l'unité totale du « mystère du Christ », ne parcelle sera déposée dans le calice. Et ce sera un nouveau sym- ole.

— *Voilà qui doit m'aider à comprendre la nécessité de m'associer activement à ce qui s'accomplit avec ma participation. Nous devons entrer dans le jeu de ce symbolisme grandiose. Que faudrait-il penser d'un routier ayant reçu le flot d'épaule rouge « couleur de dévouement et de sang versé », ou simplement d'un scout disant chaque jour : « Seigneur Jésus, apprenez-nous à être généreux... » et qui n'aurait pas à cœur d'entrer dans la gigantesque lutte, offrant ses modestes efforts, sa modeste vie, sachant qu'en acceptant ainsi de constituer la lutte, il recevra l'esprit qui rend vainqueur ? Le refus de jouer le jeu de la messe de tout notre être est incompatible avec notre idéal.*

) *Les sacrements.*

Nous allons en considérer un : le baptême. Faites le même travail our les autres, la richesse du symbolisme dans les sacrements est ncore plus grande, plus fructueuse que partout ailleurs dans la iturgie.

Le baptême

Prenez dans votre missel, parmi les quelques pages consacrées au ituel, celles qui ont trait au baptême.

Le symbolisme qui entoure le Départ routier vous aidera à en com-

prendre les gestes, et cela n'a rien d'étonnant pour qui a saisi une fois pour toutes que le scoutisme catholique permet au garçon de vivre son baptême, de « l'animer », de s'y « référer » selon les belles expressions des grands spirituels du XVII^e siècle.

C'est dans un symbole que se déroule le rite essentiel du baptême : l'eau qui coule et qui lave, et qui ensevelit. A dix-neuf siècles de distance, le baptisé est uni au Christ du Calvaire, au Christ enseveli, au Christ ressuscité. C'est ce que symbolise, tandis que s'opère la réalité, cette eau qui coule. Autrefois, le catéchumène était entièrement plongé dans l'eau dont il sortait régénéré, « rené ».

Double étape, éclairée par un double symbole qui, durant des siècles, suffira à résumer toute l'ascèse et toute la mystique chrétiennes, leur donnant leur magnifique mordant. Il suffit de relire saint Paul et les premiers Pères pour s'en convaincre. C'est donc par un symbole et dans un rite symbolique que l'Église nous incorpore au Christ.

Cette naissance à une nouvelle vie est préparée par une série de questions et d'épreuves.

Tout d'abord, la démarche initiale, geste d'un être libre qui donne le sens à tout ce qui suivra :

— Que demandez-vous à l'Église de Dieu ? — La Foi.

— Quel bien vous procure la Foi ? — La vie éternelle.

Au début de la cérémonie du Départ, vous trouvez aussi une démarche, une demande qui donnent un sens à tout le reste : « Chef, s'il plaît à Dieu et à vous, je demande de devenir routier. » A peine cette démarche est-elle faite qu'en gage d'acceptation l'Église remet au baptisé son insigne : la Croix, et c'est la « signation ». Le Christ marque, « confesse » celui qui demande le baptême. Le futur routier fait déjà partie de la famille scoute, il est déjà signé. Avez-vous pensé quelquefois au sens de la Croix scoute par rapport à la signation baptismale ?

Dans cette signation, il y a davantage encore. En consacrant le front, le cœur, c'est tout l'être que l'Église consacre, avec tous ses sens. Dans le baptême d'adulte, cette pensée est davantage développée encore : « Je te signe le front pour que tu sois chrétien.

« Je te signe les yeux pour que tu voies la clarté de Dieu.

« Je te signe les oreilles pour que tu entendes la voix du Seigneur.

« Je te signe les narines pour que tu respires la suavité du Christ.

« Je te signe les lèvres pour que tu dises les paroles de vie, etc. »

En consacrant chacun des sens, l'Église leur impose un magnifique programme de développement et d'épanouissement. Dans l'extrême-onction, elle demandera pardon pour les infidélités à ce programme. Voyez ce que cela signifie pour chaque sens.

La méthode scoute n'a-t-elle pas ce désir d'aiguiser les sens pour les faire passer de la recherche des signes de piste à celle des signes de Dieu ? C'est le but que poursuit déjà le thème de la jungle : Mowgli doit devenir un homme des bois accompli, mais parce qu'il est supérieur aux animaux qui l'entourent, c'est à Dieu que l'éducation de ses sens doit en définitive lui permettre d'accéder. C'est à cela déjà que doit songer le louveteau quand il déclare : « Le lou-

veteau ouvre les yeux et les oreilles. » A peine « signé », à peine « confessé » par le Christ, le catéchumène reçoit le sel. Encore un symbole, et de quelle richesse ! Le sel, c'est la pureté purifiante qui le garde de la corruption et qui garde de la corruption. Le sel donne du goût aux aliments, comme le chrétien donne un sens, « un goût » à la vie. Et c'est tout cela la sagesse ! « Reçois le sel de la sagesse. »

Rappelez-vous les termes du questionnaire qui ouvre le Départ : « Promets-tu, demande le chef, de ne pas t'arrêter aux fleurs du chemin, c'est-à-dire de ne pas regarder la vie comme une partie de plaisir, mais comme une mission dont rien ne doit te détourner ? » Nous retrouvons bien le symbolisme du sel.

Après les exorcismes — dont nous parlerons à propos d'un autre ème — le prêtre impose l'étole sur l'enfant, comme il a déjà imposé main, en signe d'autorité, de prise de possession, d'adoption. La batation est achevée, bientôt ce sera l'incorporation; il convient que *Credo* soit affirmé hautement, « rendu », selon l'ancienne expression. Nous assistons à la solennelle profession de foi, dont les articles panouiront en prière dans le *Pater*.

— De la même manière, le chef de clan, son examen terminé, accepte le candidat : « Sois donc, lui dit-il, un des nôtres... » Et le candidat, devant ses nouveaux frères, assisté de son parrain, renouvelle solennellement sa profession de foi scoute : ... « mais auparavant, ordonne le chef, renouvelle ta promesse de scout de France, qui sera sur la route ton réconfort et ton soutien. »

Mais le baptême est autre chose qu'une adhésion purement intellectuelle, il nous fait passer de l'armée du démon à l'armée du Christ, ténèbres à la lumière, du chef vaincu au chef en qui nous sommes à, dès le baptême, victorieux par le fait même de notre union à sa urrection. D'où la triple renonciation suivie de la triple affirmation qui introduit le baptême au nom des trois.

D'où la sève des derniers rites : l'étole qui du violet passe au blanc, pelant l'aube pascale. D'où l'appel à l'huile, source de force pour lutte, d'où, après le baptême, cette magnifique onction royale et erdotale avec le saint chrême, d'où le vêtement blanc symbole de naissance, de pureté, de joie, d'où le cierge lumineux. Des symboles tout pour illustrer, pour préciser toute la théologie baptismale.

Dans le Départ aussi, nous trouvons rites et symboles. L'interrogation du chef de clan est un écho de l'interrogation du prêtre : « Renonces-tu aux séductions de la mauvaise route ?... » etc.

Reprenez vous-même une à une les questions, vous ferez facilement rapprochements. Partant de l'huile dont le rôle était si grand dans temps anciens pour s'oindre avant la lutte, pour soigner aussi, glise ouvre au futur baptisé des perspectives de combat, de force, santé, de victoire illimitées.

Même utilisation du symbolisme dans le cérémonial du Départ. Quoi de plus familier qu'une hache ou qu'une gourde ? Or, lisez le texte : « Reçois cette hache, symbole de l'énergie qui t'ouvrira un chemin à travers les difficultés, et si jamais, pour marcher à Dieu,

la route te manque, fais-la; « ceins la gourde du voyageur, et n'o breuve ton âme qu'aux sources pures d'amour et de vérité ».

Reconnaissez-vous ce même souci et comme cet instinct de passe du sens matériel au sens symbolique ?

L'imposition du flot d'épaule jaune, vert et rouge, rappelle l'in position du vêtement au baptême, comme la remise de l'insign routier apparaît comme un couronnement.

Notre Départ routier nous réfère au grand Départ chrétien qu'e le baptême. Le regardons-nous assez sous cet angle ?

c) *Les choses.*

Le symbolisme dans la liturgie est un phénomène constant. Aus pourrait-on ne jamais interrompre sur ce sujet. Que ne faudrait- pas dire des grandes cérémonies des Rameaux, de la bénédiction du cierge pascal, du feu nouveau le samedi saint ? Faites vous-même ce travail, dans les deux cas, il est très facile. Nous nous arrêteron ensemble ici à deux cérémonies, nous ne vous donnerons à ce propos que de sommaires indications, à vous d'en compléter l'étude perso nellement.

a) *Bénédiction de l'eau baptismale*

Pour saisir toute la signification de cette cérémonie, souvenez-vou que l'office du samedi saint se célébrait la nuit du samedi saint pour se terminer à l'aube de Pâques, et qu'il était tout entier axé sur le baptême solennel des catéchumènes. Vous verrez alors que la béné diction des fonts en constitue l'un des éléments les plus significatifs.

Prenez les textes et dégagez-en le symbolisme de l'eau, symbolisme qui va en s'élevant et en s'épanouissant. L'eau est ce qui désaltère et l'âme des catéchumènes a soif de Dieu. Mais l'eau est aussi ce qui lave, ce qui purifie; elle est ce qui féconde, ce qui procure une nou velle vie. Observez vous-mêmes comment se développe ce symbolisme au cours de la cérémonie, pour m'amener à comprendre que, ressus cité avec le Christ, je dois comme lui ne vivre que pour Dieu.

Car la bénédiction des fonts baptismaux conduit nécessairement à penser au baptême, à se remémorer son propre baptême.

— Ai-je conscience, dans ma vie quotidienne, d'être un « rené » d'être né de l'eau et de l'esprit et de porter en moi la vie divine Rappelez-vous : chaque fois que nous assistons à une promesse, nou revivons notre propre promesse avec toutes les circonstances qu l'ont entourée; nous y pensons avec émotion, nous sentons un peti « frisson de promesse » s'emparer de notre être. Mais cette sensa tion extérieure ne suffit pas : notre promesse, elle est vivante en nous si chaque jour, avec le même enthousiasme, nous la renouve lons et la faisons passer dans nos actes. Ne doit-il pas en être d même des promesses de notre baptême, et la bénédiction de l'eau baptismale ne doit-elle pas nous remettre en leur présence ?

b) *Bénédiction des cierges, le 2 février*

Vous savez bien comment on appelle ce jour : c'est la Chandeleur *festa candelorum*, la fête des cierges. C'est une fête de lumière qu

voque les révélations de lui-même faites par Jésus à Siméon, à Anne
ı prophétesse et à toutes les âmes jusqu'à la fin des siècles.
Partez, dans les oraisons qui ouvrent la cérémonie, à la découverte
u symbolisme des cierges. Vous verrez qu'ils signifient à la fois le
ésir qui consume nos cœurs, le feu de la charité qui doit les embra-
er, le brasier allumé à la gloire du nom de Dieu, la flamme qui
:laire nos esprits au milieu des ténèbres de ce siècle.
Il vous sera alors facile de comprendre que nous sommes ici encore
ıvités à unir notre offrande à celle de Jésus, à renouveler le don que
ous avons fait de nous-mêmes au baptême.
— Nous pouvons ici relever un autre caractère de symbolisme litur-
ique, son caractère éminemment simple et naturel. L'Église ne va
as chercher des points de départ compliqués, elle se sert des objets
'usage courant; les cierges étaient le modèle d'éclairage usuel, c'est
'eux que naît le symbolisme. En un autre siècle, on l'aurait fait naî-
'e de l'électricité.

— *C'est ainsi chez nous : quel objet est plus nécessaire au marcheur qu'un bâton avec une encoche pour le pouce ? Mais voyez-en aussitôt l'application symbolique : « Reçois ce bâton fourchu, image du bien et du mal entre lesquels tu auras à choisir, et pour Dieu, choisis bien toujours. »*

Retenons la méthode, puisque le symbolisme doit être un des ressorts principaux de nos jeux, de nos thèmes, de toute notre éducation : elle part du concret, du matériel, passe à la signification symbolique et aboutit toujours à l'application morale précise et réelle; elle part de la vie pour aboutir à la vie.

Il y aurait beaucoup à dire du symbolisme des choses, et notam-
ıent des meubles de l'Église. Avez-vous déjà songé à tout ce que
:présente un autel dans la vie religieuse de l'humanité, dans l'his-
›ire des hommes s'essayant à offrir leurs hommages à leur Dieu, et
l'immense vénération qu'il doit à ce titre vous inspirer, même si le
aint-Sacrement n'y est pas présent ? Appliquez-vous à dégager le
'mbolisme de l'autel; vous savez en particulier qu'il est orienté,
›urné vers l'Orient d'où est venu le Sauveur.

— *Cela nous fournit tout de suite une indication pour l'emplacement de notre autel au camp; si une Église est orientée, nous ne devons pas le placer n'importe où, mais vers l'Est. D'autre part, nous devons avoir pour lui le plus profond respect, et nous abstenir par exemple de déposer dessus les sacs ou les gamelles. C'est un lieu sacré, que l'on ne doit pas approcher sans égards.*

Comme à notre vie liturgique, le symbolisme doit donner à notre
e scoute tout son essor. Si nous avons conscience, quand nous
'frons le sacrifice du Christ avec un prêtre, de participer à une
ıagnifique manifestation d'ensemble orientée vers la gloire de Dieu,
ngeons, en menant à bien les œuvres communes que sont nos
ıtreprises de troupe ou de clan, que notre action n'est pas étrangère
l'honneur dû au Père; qu'il s'agisse d'un pèlerinage ou d'une B. A.
ns un sana, efforçons-nous de retrouver la mentalité des bâtisseurs
› cathédrales.

Efforçons-nous également de dégager le symbolisme de ce qui nous entoure comme nous le dégageons des moindres détails de la liturgie. Alors nous pourrons affirmer en toute vérité que « le scout voit dans la nature l'œuvre de Dieu ».

QUESTIONNAIRE

1) Montrer par des exemples comment l'Église joint l'exercice de tous les sens à celui de l'intelligence.

2) En considérant la succession des épisodes de la messe, caractériser la nature du symbolisme qu'elle met en œuvre.

3) Retrouvez, dans le déroulement des cérémonies du baptême, le symbolisme de ce sacrement ?

4) Quelle est la valeur de l'emploi de l'huile dans l'extrême-onction? Quel est le sens du rite essentiel du sacrement ?

5) Trouvez, pour la vie morale, une application du symbolisme des rameaux ?

6) Pour quelle raison bénit-on les fonts baptismaux le samedi saint?

7) Pourquoi appelle-t-on le 2 février la Chandeleur ?

8) Qu'est-ce qu'un autel ? Pourquoi est-il digne de respect ?

G. Morin, F. Picard,
de l'Oratoire.

L'ACTION LITURGIQUE

SESSION LITURGIQUE A LIMOGES DU 15 AU 23 AVRIL 1945

S. Exc. Mgr Rastouil, évêque de Limoges, a voulu que toute l'année 1944-1945 fût consacrée à mieux faire connaître et pratiquer aux fidèles la messe dialoguée considérée comme le meilleur moyen de leur donner le sens de la messe comme sacrifice communautaire.

Cet effort avait été préparé depuis longtemps, puisque déjà, dans sa Semaine *Religieuse* du 10 novembre 1939, Mgr Rastouil avait publié une instruction sur la messe dialoguée (on trouve cette instruction en fascicule séparé à l'Évêché de Limoges, 3, rue de la Cathédrale). Dans cette instruction, il rappelle la réponse de la Sacrée Congrégation des Rites du 27 avril 1921, montre tous les avantages de la messe dialoguée qui l'emportent sur quelques inconvénients faciles à écarter, s'appuie sur son expérience de curé, de directeur d'œuvres et d'évêque, pour montrer :

1° que cet usage intéresse toujours et vivement l'assistance;
2° qu'il engage les fidèles à venir plus souvent à la messe;
3° qu'il les invite à se rapprocher du Sanctuaire pour mieux suivre;
4° qu'il multiplie rapidement le nombre de personnes suivant la messe dans un missel;
5° qu'il instruit toujours mieux les âmes pieuses des richesses spirituelles de la sainte messe;
6° qu'il favorise des communions plus nombreuses et plus ferventes parce que mieux comprises par une participation plus active à tout le divin Sacrifice.

En conséquence, continue Mgr Rastouil, j'invite MM. les Curés et Aumôniers :

1° à organiser partout où c'est possible le 1er degré de la messe dialoguée : c'est-à-dire la réponse collective des assistants — avec l'enfant de chœur (ou sa place) — au prêtre qui célèbre la messe;
2° à obtenir en plus, là où c'est possible, le 2e degré de messe dialoguée, c'est-à-dire, en plus des prières du 1er degré, la récitation avec le célébrant (sans alterner) des *Gloria, Credo* (s'il y a lieu), *Sanctus* et *Agnus Dei*;
3° à ajouter, toujours là où c'est possible, avant la communion des fidèles le *Confiteor* et, avec le prêtre, le *Domine, non sum dignus* (à mi-voix comme le rituel le prescrit pour la communion des malades, *Rit. Rom.*, t. IV, cap. IV, n° 16).

Ensuite l'instruction indique les conditions suivantes de réalisation de la messe dialoguée :

De la part du prêtre :
1° prononcer à voix intelligible et lentement, les prières qui appellent les réponses des fidèles;

2° laisser aux assistants le temps de répondre;
3° expliquer aux fidèles la sainte messe : théologie, liturgie, pratique;
4° inviter les fidèles à posséder un missel quotidien et les aider même à se le procurer;
5° apprendre aux fidèles à se servir du missel;
6° pourvoir les personnes pieuses de l'*Ordo des fidèles* en français, publié par l'Évêché (très pratique et très bon marché);
7° indiquer chaque jour, par un tableau, ou de vive voix en entrant dans l'église, la messe du jour;
8° donner aux assistants, dans l'église, la lumière suffisante pour lire facilement.

De la part des fidèles :
1° avoir un missel quotidien et apprendre à s'en servir;
2° apprendre les réponses de la messe en les lisant avec les autres;
3° se grouper en avant le plus près possible du sanctuaire;
4° s'appliquer à répondre en même temps que les autres.

Pour l'Année de la messe, la direction des œuvres a publié une brochure que nous avons déjà signalée et qui en est à sa deuxième édition (au Centre de Documentation catholique, 15, rue François-Chevnieux, Limoges). Elle contient une lettre sur la grandeur de la messe et la nécessité de la comprendre, des explications sur l'utilité de la campagne, un plan d'instruction sur la messe destiné à faciliter le travail des prêtres dans chaque paroisse, enfin une très abondante bibliographie.

Pour le Carême 1945, Monseigneur publiait une lettre pastorale intitulée : **La Messe est vôtre, mes frères : *Pour vous :* elle appelle votre *présence. Par vous :* elle appelle votre *oblation. Avec vous :* elle appelle votre *participation*** (15, rue François-Cheynieux; franco : 6 francs).

Enfin, le 6 avril 1945, Monseigneur l'Évêque adressait une lettre à toutes les religieuses de son diocèse, que nous publions d'autre part (p. 00), pour les encourager à pratiquer la messe dialoguée.

Il faudrait ensuite dépouiller toutes les *Semaines Religieuses* de Limoges de cette année afin de suivre l'effort doctrinal et pratique par lequel l'évêque de ce diocèse s'est montré vraiment le père de la doctrine. Citons seulement dans la *Chronique diocésaine* :

A la campagne, une messe de Noël à laquelle participent treize personnes.

Dans le précédent numéro de la *Semaine Religieuse* a paru un compte rendu de la messe de minuit du Sacré-Cœur de Limoges : deux mille personnes avaient participé, et de très heureuse façon, à la messe de Noël. « C'est bien, diront quelques-uns, mais, enfin, c'est la ville, et c'est... la paroisse du Sacré-Cœur. »

Aujourd'hui, nous sommes heureux de publier le compte rendu de la fête de Noël dans une paroisse de la Creuse : cette fois-ci, treize personnes seulement participent à la messe, et malgré cela, comme au Sacré-Cœur, c'était la vraie « communauté chrétienne priante ».

Où est-elle, la foule de nos églises de ville ? Au dire de nos curés de Limoges, nos églises étaient trop petites cette année pour contenir les foules qui se pressaient à la messe de minuit. Dans le petit village de cent cinquante habitants environ, l'église est bien trop grande pour contenir les treize personnes assistant ce jour-là à l'office : cinq grandes personnes, un petit garçon de quatre ans, sept fillettes.

Quelle impression pénible, dès l'arrivée au village ! Un paysan s'en va avec son attelage; il répond à peine à mon salut. Puis, plus une personne.

les murs, des affiches, transcrites d'une main malhabile, annoncent réunion politique. L'église, elle, est vide aussi.
sonne la messe, puis je prépare l'autel..., personne. Je revêts les nents sacerdotaux... enfin, arrivent les quelques assistants.
roibo ad altare Dei. Et voici que dans cette paroisse, qui paraissait e, monte clairement la voix des enfants qui, pieusement, distincte-, répondent aux prières du prêtre.
ndant toute la messe, les enfants, à haute voix, s'unissent ainsi aux es; ils entonnent d'eux-mêmes quelques chants en rapport avec la e : chant d'offrande, chant d'action de grâces. Et, à la fin, avec un t qui traduit la joie de leurs jeunes âmes, ils entonnent le beau chant our : « Il est né le divin Enfant. »
la première impression fut pénible, la seconde a été réconfortante au du prêtre desservant, qui ne regrettait pas les kilomètres faits dans ige pour faire descendre le Christ au milieu de ce modeste troupeau. n, elle n'est pas morte cette paroisse. Elle vit, et ce qui vit en elle, le levain qui soulèvera la pâte.

faudrait citer encore les articles sur la lecture du propre de la se et la campagne du missel. Celle-ci devait être soutenue par l'é- on des deux affiches suivantes :

L'écolier va en classe	avec son livre.
Le paysan va au travail	avec son outil.
Le soldat va au combat	avec son arme.
Le chrétien va à la messe	avec son missel.

LA MESSE
C'est un drame
auquel on participe si on le comprend;
c'est un mystère
auquel on s'unit si on le suit.
Pour comprendre la messe,
pour suivre la messe avec le prêtre,
IL FAUT UN MISSEL.

nfin, outre ces affiches, le *Centre de Documentation Diocésain* ait à la disposition des paroisses une feuille à placarder aux por- les églises et permettant d'inscrire pour chaque jour le propre de nesse avec les mémoires, la Préface propre, etc. Il publiait une hure de douze pages intitulée *Notre messe avec le prêtre*, qui se ndit rapidement à des dizaines de milliers d'exemplaires et qui titue un excellent manuel pour la messe dialoguée, avec réponses rançais et en latin séparées par des tirets, indication des attitudes munes, grandes divisions des parties de la messe, etc.
ut cet effort devait aboutir à une Semaine liturgique prêchée par PP. Chéry et Roguet, du Centre de Pastorale liturgique. Leur pas- dans différentes paroisses n'était pas conçu comme une conclu- à l'Année de la messe, mais, au contraire, comme une excitation oursuivre la campagne avec plus d'ardeur. Il faut bien avouer n bien des endroits (et encore les missionnaires ne sont-ils allés là où on les avait invités, les consignes épiscopales ne semblent

pas avoir été suivies avec une très grande activité; mais partout le passage des missionnaires liturgiques semble avoir décidé prêtres et fidèles à se mettre avec ardeur à la tâche.

Nous donnons maintenant un compte rendu assez détaillé de cet effort avec la pensée de rendre service à ceux qui voudraient entreprendre une campagne analogue.

Dimanche 15 avril — Cussac (Haute-Vienne)

8 h. 15. — *Messe dialoguée* à l'École d'Agriculture de garçons, très bien dialoguée, lectures en français faites par le chef laïc, allocution à l'évangile, communion de tous les jeunes gens et chefs.

11 heures. — *Messe dialoguée* à la paroisse. La paroisse a 1300 habitants, dont beaucoup éloignés du bourg.

L'autel, dressé sur un podium, face au peuple, à la hauteur de la table de communion, fut garni au début de la cérémonie. Des clercs apportèrent successivement pierre d'autel, croix, chandeliers, canon, etc. En chaire, j'expliquai la signification. Puis le prêtre s'habilla à l'autel, chaque partie du vêtement lui étant apportée, avec explications données par moi. Idem pour le calice, la patène, les burettes, etc. Les gens ont suivi très attentivement, sans aucun bruit. Ils voyaient de partout, bien que l'église fût comble (élèves des deux écoles, enfants, fidèles, surtout femmes, une vingtaine d'hommes, en y comprenant les chefs de l'école, en tout 350 à 400 personnes).

Dialogue excellent, d'à peu près tous les fidèles présents, bien scandé, bonne émission de voix. Lecture en français de l'*introït*, *alleluia*, *épître*, *évangile*, *offertoire*, *communion*, et des trois oraisons. Légères explications aux principaux points du Sacrifice. Sermon de 20 à 25 minutes. Impression de piété et de recueillement. Tous les fidèles suivaient dans *Notre messe avec le prêtre*. On avait demandé de déposer les missels.

15 heures. — *Réunion à la salle paroissiale.*

6 curés, 3 grands séminaristes des environs, 35 à 40 jeunes gens (y compris l'école), une dizaine d'hommes, une soixantaine de filles (dont les militants jacistes des cinq paroisses environnantes), quarante à cinquante femmes, des enfants. Environ 200 personnes.

Deux rapports : un de la ligue féminine, l'autre de la J.A.C.F. Réponse aux questions de la Direction des Œuvres.

a) *Assistance à la messe ?*

Oradour. — 2.500 habitants : 150 assistants le dimanche, 10 en semaine.

Saint-Bazile. — 350 habitants : 50 assistants le dimanche, 2 ou 3 en semaine.

Cussac. — 1.300 habitants : 100 assistants le dimanche, 2 ou 3 en semaine, sans compter les deux écoles rurales.

Les jeunes filles ne vont pas à la messe, sauf pour Pâques, Rameau.

ssaint, Noël, la moitié des filles du bourg y vont le dimanche, et , des filles des villages.

Causes ?

ssez peu étudiées dans les rapports, qui reproduisent les sugges- s du questionnaire : manque de foi (on y a insisté dans la discus- : les jeunes ne croient plus à rien), ignorance religieuse (les jeu- filles ne croient faire un péché que les jours de grande fête, pas le anche, elles ignorent tout du mystère de la messe), respect hu- n (un homme ne va pas à la messe, c'est quasi universel, et cela mence à la première communion, parfois même avant; le respect nain vaut même pour les jeunes filles), politique, peur de l'effort, rythme trop rapide des messes, incompréhensibles.

La campagne de la messe :

niquement suivie par le petit troupeau des assistants; « rien n'est gé depuis cette campagne, sauf à Saint-Bazile, où M. le Curé a des missels entre les mains de ses fidèles »; chez les jeunes filles suivaient la messe, « peu nombreuses ont été celles qui ont fait rt pour mieux comprendre le Sacrifice ». (Les curés ne semblent avoir fait un effort bien considérable non plus...)

Missel ?

ma question si on en possédait (réponse à mains levées), j'ai eu pression que 70 % environ en avaient un, dont 50 % un « vrai ».

Messes dialoguées.

mmencées depuis une ou plusieurs années à Oradour, Cussac, t-Bazile. Peu de personnes répondent : difficulté du latin, timi- , manque de sens communautaire. Quand la messe dialoguée est français », certaines ne l'apprécient pas et préfèrent suivre dans livre. D'autres estiment être gênées dans leurs prières « person- es ».

Suggestions.

ue les assistants soient mieux instruits que la messe est « leur » se :

- explication chaque dimanche d'une petite partie de la messe;
- intéresser à la messe les enfants et chaque groupe d'A. C. un u;
- distribuer des feuillets et des missels;
- faire chanter tout le monde;
- célébrer chaque dimanche la messe pour un « village » (*ad ntionem* des défunts et des vivants de ce village) et les inviter à r spécialement ce dimanche-là; en profiter pour les instruire.

près les rapports, j'ai commenté et donné des conseils et consignes lant environ trois quarts d'heure.

and jeu scénique, par les élèves (garçons et filles) des deux éco- le sacrifice depuis Adam jusqu'à nos jours. La louange au para- terrestre. Caïn et Abel, Abraham et Melchisédech. Le travail du st à Nazareth. La Cène. La Messe.

nne présentation du récital par le Chef de l'École d'Agriculture.

Dialogues des chœurs parlés bien scandés par les deux groupes, garçons et filles. Jeux scéniques souvent gauches, mais simples et sincères. Beaucoup de sérieux. Rien de ridicule. Décors bien montés. Un curé des environs disait : « Je donnerais bien mille francs pour que mes paroissiens aient pu assister à ce jeu. »

Réunion sacerdotale, amicale, pas d'objections, désir de bien faire, mais pessimisme devant l'immensité de la tâche et la faiblesse des moyens utilisables.

Même jour — Saint-Junien (Haute-Vienne)

Saint-Junien est une ville industrielle d'au moins 12.000 habitants (nombreux réfugiés : russes, lorrains, alsaciens, juifs, etc.). Pas mal d'habitants à la campagne. Une seule église. Prépondérance du communisme. Cependant une assez bonne pratique religieuse : 1.500 communions le jour de Pâques (chiffre qu'il faut donc majorer pour avoir le chiffre total des Pâques).

Plusieurs indices prouvent que la campagne de la messe n'a pas été très vigoureusement entreprise. Les vicaires se plaignent de la mollesse et de l'individualisme des gens.

On n'a malheureusement pas établi d'autel face au peuple, comme l'avait demandé Monseigneur pour la circonstance : on aurait pu du moins établir l'autel *près du peuple*. L'autel actuel est au moins à 15 mètres du premier rang des fidèles.

6 h. 30. — Je dois commencer par faire le métier de berger (bel à propos avec l'épître et l'évangile du Bon Pasteur !) et rassemble les quelque soixante assistants dispersés dans tous les coins. La messe est dialoguée, bien mollement. Je donne des explications, lis les textes en français, fais un prône de dix minutes sur *Orate, fratres* : « Ce sacrifice est le vôtre. »

8 heures. — Même jeu. L'assistance est beaucoup plus nombreuse. C'est la seule différence.

9 heures. — *Messe des enfants*. Église pleine. Beaucoup d'enfants qui se tiennent assez bien et semblent déjà exercés au dialogue. Mais surtout déploiement des enfants de chœur bien stylés, pieux et dignes (leur costume est un peu fantaisiste : aube à grand capuchon pointu qu'ils mettent sur la tête, et qui est doublé de bleu ou de rouge !).

Démonstration des vêtements liturgiques et des accessoires de la messe, suivie avec beaucoup d'attention. Essai de quête qu'on vient « offrir » en même temps que le prêtre élève la patène. Mal préparé, ce mouvement n'est pas très significatif. Avec les commentaires et le sermon (1/4 d'heure), le tout dure bien une heure un quart. Personne ne semble las.

11 heures. — *Grand'messe*. Qui réunit les inconvénients de la messe de campagne (chants mal assurés du commun seulement — mais au moins on chante le commun du T. P.) et de la messe de 11 heures dans les villes : assistance absolument muette, inerte, prenant toutes

s attitudes; les religieuses, qui avaient suivi les mouvements indi-ués aux messes matinales, restent cette fois à genoux d'un bout à autre...

Sermon d'une demi-heure. Assez vigoureux : je dis aux fidèles mon admiration pour leur vertu. A leur place, je n'aurais pas la vertu de venir m'ennuyer à une cérémonie incompréhensible une heure par semaine. Diatribe contre le chapelet : dites-le le jour et la nuit, partout, tout le temps... sauf à la messe...

14 h. 15. — *Réunion des enfants de chœur* avec le vicaire lorrain qui s a formés. Enfants charmants, pieux et intelligents, qui semblent isir le véritable intérêt et la grandeur de leurs fonctions, que je ets encore en relief. Malheureusement, ils ne viendront pas jeudi à moges pour la journée des enfants de chœur. Mais ils auront un mp liturgique de quinze jours en juillet, à Ligugé, où j'espère les trouver.

14 h. 30. — *Réunion de la paroisse* à la salle d'œuvres. Au moins o personnes. Peu d'hommes (comme aux messes d'ailleurs). Je refais n exposé sur la messe sacrifice *actuel*, auquel nous devons participer tivement et en communauté. Aucun rapport n'est produit. J'ai du al à susciter quelques timides réactions. Néanmoins, quelques résotions pratiques sont prises.

1° *Chaque matin*, aux deux messes (6 h. 30 et 8 heures), les assistants, au lieu de rester dispersés, se grouperont et dialogueront toute messe.

2° J'invite chacun à se procurer un missel complet. Il suffit, pour y citer ceux qui n'en ont pas encore et aider ceux qui en ont un à en servir, qu'on utilise les feuilles à afficher, en vente au Centre Diosain de Documentation, qui indiquent pour chaque jour : l'office, s mémoires, la Préface propre, etc.

3° Résolution de chanter tous à la grand'messe les réponses faciles : *men. Et cum spiritu tuo.* On les répète sur-le-champ avec un très n résultat qui donne du courage à tout le monde.

4° Résolution, suggérée par un vicaire, de faire apprendre le comun à tout le monde, par une répétition hebdomadaire d'une demiure dès le mardi suivant, et par une répétition de cinq minutes aque dimanche immédiatement avant la grand'messe.

La réunion a été très cordiale, très animée (j'ai un peu plaisanté la nidité et l'individualisme des bonnes sœurs), et on semble parti ur des réalisations modestes mais certaines.

Elles seront approuvées par M. le Doyen, soutenues par les vicaires eins de zèle. Je redoute un peu le directeur de la chorale, qui me raît beaucoup plus désireux d'avoir une messe polyphonique à effet x grandes fêtes, que d'exécuter le propre aux dimanches ordinaires.

Lundi 16 avril — Limoges

Journée des Religieuses

Au Carmel de Limoges. A 8 heures, messe bien dialoguée : on sent e l'habitude est prise. Je lis en français les prières du propre et

donne de brefs commentaires montrant la valeur de la messe, suivie comme telle, pour nourrir la contemplation. A 9 h. 15, je donne au parloir une conférence montrant que la messe, par sa nature, n'est pas immédiatement le sacrifice du Calvaire, auquel on se relierait par la foi seule, mais d'abord le sacrifice de l'Église qui exige une attitude extérieure communautaire et une participation effective. Les religieuses paraissent intéressées et je leur donne quelques indications des lectures complémentaires.

A la Visitation, même programme et impression à peu près semblable.

13 h. 30. — *A l'hôpital, réunion des hospitalières et garde-malades*. Soixante à quatre-vingts religieuses présentes, attentives malgré l'heure et la chaleur.

On lit un rapport excellent, dégageant les réponses envoyées au questionnaire. La plupart reconnaissent que la campagne sur la messe leur a appris quelque chose... et pourtant elles n'avaient pas à apprendre ce que c'est que la messe !

Toutes pratiquent maintenant couramment la messe dialoguée. Le seul obstacle vient parfois des célébrants. (Je fais remarquer que l'inertie des fidèles leur a fait prendre de mauvaises habitudes et que les prêtres célébreront mieux désormais s'ils se trouvent toujours devant des auditoires actifs et vivants.)

Toutes reconnaissent maintenant que la communion ne doit pas être séparée de la messe. J'insiste sur ce point et fais remarquer que ce n'est pas obéir à l'esprit de l'Église que de sacrifier la préparation à l'action de grâces individuelle. Je rappelle que la communion ne consiste pas à s'unir personnellement à Jésus (ce que nous pouvons et devons faire à chaque instant par la foi vive), mais à son sacrifice ecclésiastique.

Les Sœurs ont fait un grand effort pour donner à leurs malades le sens de la messe. Je leur demande de signaler à leurs malades l'existence de la messe radiodiffusée, ses avantages et ses limites (du fait surtout qu'on y assiste en restant chez soi).

Quelques échanges de vues pour finir sur ceux qui ne peuvent aller à la messe le dimanche et qu'il faut engager — on l'oublie trop souvent — à y suppléer par l'assistance en semaine.

Après la conférence, conversation avec la Supérieure de l'hôpital, religieuse très avertie qui a bien compris l'importance primordiale d'une liturgie vivante pour retenir et attirer les fidèles dans nos églises dont la désertion n'est que trop compréhensible.

17 heures. — *Réunion des religieuses enseignantes et chargées d'œuvres.*

Mêmes réactions qu'à la réunion précédente.

Mardi 17 avril — Le Dorat (Haute-Vienne)

9 h. 30. — *Messe dialoguée* dirigée, avec sermon. Assistance assez nombreuse, mais inférieure à ce qu'elle devrait être dans cette paroisse. Le dialogue est bon.

11 heures. — *Réunion sacerdotale* à la maison de retraite des prêes, tenue par les Religieuses du Temple.

La campagne sur la messe ne semble pas avoir été menée très actiment par le clergé. Leur comptes rendus sont vagues; ils disent que campagne a bien rendu, malgré quelques résistances rencontrées, ais j'ai l'impression qu'ils n'ont pas fait beaucoup d'efforts. L'enête que je fais auprès d'eux, sur la pratique religieuse, donne les sultats suivants :

Le Dorat. — 2.500 habitants, dont 150 religieuses; 1.000 pratiques bdomadaires environ, y compris celles-ci, dont 150 hommes à la esse du mois où ils sont particulièrement invités.

Paroisses desservies par Le Dorat :

Dinsac. — 410 habitants; pratique : 4.

La Bazeuge. — 354 habitants; pratique : 12.

Tersonne. — 360 habitants; pratique : 25 avec les enfants (messe us les quinze jours; 75 pâques).

Paroisses voisines du Dorat :

Magnac-Laval. — 2.688 habitants, dont 1.000 groupés, le reste en lages; pratique : 400.

Azat-le-Ris. — 775 habitants, pratique : 250, dont 20 hommes.

Darnac (desservie par Thiat). — 1.100 habitants; villages très éloiés; pratique : 80, dont 7-8 hommes, 25-30 enfants.

Verneuil-Moutiers (desservie par Azat-le-Ris); messe tous les quinze urs; 400 habitants; pratique : 35, dont 5 ou 6 enfants; 150 pâques. peut compter seulement sur deux familles.

La Croix (desservie par Saint-Sornin) — 400 habitants; pratique : 50, et avec les enfants, 80.

Oradour-Saint-Genest (desservie par Thiat). — 848 habitants; praue : 30-40.

15 heures. — *Réunion d'information* à la sacristie : 56 personnes Dorat et des pays ci-dessus, femmes et jeunes filles. Les raisons ur lesquelles les baptisés ne vont pas à la messe sont : pour les mmes, le respect humain (pas la politique, ici); ça ne se fait pas, homme ne va pas à la messe; pour l'ensemble, par le manque de : on prie parfois à la maison, on a le culte des morts, on fait célér des services (en quantité), on va aux enterrements (mais les hom-s passent par l'église et en sortent aussitôt). On a perdu l'habitude, n'a pas le temps (de fait, beaucoup de travail et souvent éloignent de l'église, on va aux champs le dimanche pour les bêtes comme autres jours). Grande raison : le bon Dieu ne demande pas ça, st pas nécessaire. On ignore absolument ce qu'est la messe. On a a croyance », mais elle ne comporte pas cette obligation. Les gens nnent à la messe pour les « bonnes fêtes » (4-5 fois par an); ils isent qu'il faut y être et s'y tenir correctement, mais ça suffit. Ils ient les chants, la musique, les processions, les cérémonies. Ils ne nt guère responsables, car ils n'ont aucun bagage religieux.

réunion très vivante, où se trouvaient une dizaine de personnes

s'exprimant fort bien et ayant des idées claires sur la question, pleines de bonne volonté.

17 heures. — *Causerie aux Sœurs franciscaines du Temple*; institut local destiné au service des prêtres.

18 heures. — *Causerie aux Carmélites.*

20 heures. — *Démonstration de la messe.* Pas préparée par le clergé, beaucoup moins de monde qu'il n'aurait pu y en avoir. Bien réussie cependant.

Mardi 17 avril — **Bourganeuf** (Creuse)

Charmante petite ville de 4.000 habitants. Très peu de pratique religieuse. Un curé dont l'accueil est assez froid et caustique, mais qui se révélera bientôt un prêtre très zélé.

9 h. 30. — *Messe dialoguée* bien mollement avec 35 personnes environ.

11 heures. — *Réunion sacerdotale.* Clergé extrêmement dévoué, mais accablé par la surcharge de paroisses (jusqu'à huit pour chacun) très peu chrétiennes et très éloignées les unes des autres. Difficulté, dans ces conditions, de réaliser la messe dialoguée. Un de ces prêtres a cependant une excellente pratique : il fait lire le propre en français tour à tour par chacun des enfants du catéchisme. Pendant toute la semaine, l'enfant étudie son texte, aidé par la famille qui veut que son rejeton lui fasse honneur. C'est, semble-t-il, le seul moyen, dans ces pays déchristianisés et où règne le respect humain, d'obtenir une certaine intelligence de la messe. Il faudrait aussi des auxiliaires sacerdotales. Il y en a une ou deux dans la région qui mènent une vie de solitude vraiment héroïque, privées parfois de la communion pendant une quinzaine de jours. (On se demande si elles ne pourraient pas avoir un indult pour se communier elles-mêmes.)

14 h. 30. — *Réunion paroissiale.* Une vingtaine de bonnes dames dans un bien pauvre local. Beaucoup de bonne humeur et de dévouement. On décide de chanter les réponses à la grand'messe. Une répétition faite sur-le-champ semble étonner M. le Doyen lui-même.

17 h. 30. — *Démonstration de la messe* pendant une heure et demie, devant des enfants extrêmement attentifs. Malheureusement, l'instituteur public a refusé de lâcher ses élèves en prétextant la proximité du certificat d'études.

20 h. 30. — *Démonstration de la messe* dans une église pleine, suivie avec une très vive attention.

Mercredi 18 avril — **La Souterraine** (Creuse)

Fief de la *Mission de France*, de Lisieux. Vie communautaire de cinq prêtres, desservant : Saint-Maurice, Azérables, Saint-Agnant, Saint-

ɛst, Lizières. Deux « frères » laïcs, provisoirement là, les aident
s leur travail. Partie très peu pratiquante du diocèse.

h. 4o. — *Messe dialoguée-expliquée*, avec une belle assistance. La
licité avait été bien faite.

h. 3o. — *Réunion sacerdotale*. Les prêtres de la Mission de France
lusieurs curés des environs : La Chapelle-Baloue, Naillat, Bénévent,
Réunion très vivante, où l'on sent que des efforts ont été faits
r intéresser les gens à la messe.
e curé de La Chapelle-Balou fait part de ses initiatives, parfois
acieuses, mais empreintes d'un esprit sacerdotal et apostolique
nirable. Seul pour plusieurs dessertes, en face d'une désertion à
près totale, il travaille sans découragement à initier ses fidèles,
èle, par exemple, trois cents missels « A.M.D.G. » pour les mettre
eur disposition, solennise le baptême d'un enfant de treize ans,
: l'aide d'un séminariste qui lit les prières en français à une
nbreuse assistance et aux enfants du catéchisme, avec un prie-Dieu
r le parrain et la marraine, une robe blanche pour le baptisé, can-
es appropriés, puis messe ; « Que c'était beau ! disent les gens, on
ompris. »
eux de la Mission de France ont entrepris la campagne en faveur
la messe avec conviction et obtiennent des dialogues de la part de
rs fidèles.
a plupart des paroisses sont extrêmement difficiles; on y rencontre
de collaboration. Voici les chiffres de pratique religieuse domi-
ale :

a Souterraine (5.000 habitants, dont 3.000 groupés et 2.000 en vil-
es). — Ceux des villages [1] ne viennent pour ainsi dire pas. Moyenne
pratique : 400, dont 75 hommes, 50 pensionnaires, 150 enfants. Le
e en femmes et religieuses.
romac (curé résidant). — 600 habitants : 4 ou 5 femmes pratiquent.
aint-Sébastien (curé résidant). — 1.345 habitants (deux messes) :
à 30 pratiquants, plus 20 enfants.
our les fêtes : 300 environ. Certains villages viennent.
aison-Feyne (desservie). — 700 habitants (le curé est à 22 km. !).
e messe tous les mois, 10 pratiquants, 20 pour Pâques. L'église est
lue de noir toute l'année.
aillat (curé résidant). — 1.500 habitants : 35 pratiquants en deux
sses, plus les enfants.
énévent (curé résidant). — 1.200 habitants : 150 pratiquants en
x messes, plus les enfants.
aint-Léger-Magnaset (pas de curé). — 1.300 habitants : 40 prati-
nts, plus 35 enfants.
a Chapele-Balou (curé résidant). — 342 habitants : 31 pratiquants,
25 filles, 15 garçons.

[1] Dans le langage du pays, « villages » équivaut à ce qu'on appelle
eurs « hameaux » ou « écarts ».

Lafat (desservie par ci-dessus). — 850 habitants : 25 femmes, 10 jeunes filles pratiquent, plus 40 enfants. 45 pâques d'adultes.

Ahun (curé résidant). — 1.800 habitants : 70 pratiquants plus 18 jeunes filles, 30 garçons et 30 fillettes.

Fromental (pas de curé). — 1.000 habitants : 10 pratiquants.

14 h. 30. — *Réunion* groupant exclusivement des jeunes filles du pensionnat du Sauveur. Rapport très bien fait.

Les raisons générales de l'abstention des fidèles données, soit par les curés, soit par ces jeunes filles, sont : les gens n'ont pas la foi, ne croient guère à l'au-delà, aucun sens du sacré (ni du sacré profane, ex. la patrie, pas d'idéal), moquerie généralisée, aucune conviction de la valeur de la messe ni de son obligation. Un trait : aux mariages avec messe, des paroissiens de Lafat débouchent le vin blanc pour arroser le pain bénit : « Le curé boit bien, lui !... » Une autre fois, un farceur apporte de la poudre à éternuer : gros rire de toute l'assistance... (Le curé les conduit gentiment à la porte et poursuit sa messe tout seul, pour éviter la profanation.)

17 heures. — *Démonstration de la messe* pour une église pleine d'enfants.

20 h. 30. — *Démonstration de la messe* pour une église bien garnie d'adultes.

Même jour — Guéret (Creuse)

9 h. 30. — *Très belle messe dialoguée* devant une grande assistance d'enfants des institutions de la ville. Quelques adultes (50 environ).

11 heures. — *Réunion sacerdotale*. Très peu de présents (trois), en dehors des vicaires de la ville, mais très dévoués dans des régions affreusement désolées. Tous se plaignent de manquer d'auxiliaires; aux plus voisins de la ville, les jeunes filles de l'Action catholique avaient promis de venir s'occuper du catéchisme et ne sont jamais venues. Une initiative à retenir : un curé qui doit dire quatre messes chaque dimanche préfère dire seulement deux messes et, l'après-midi, va dans ses deux autres paroisses où il récite les prières de la messe en français en les accompagnant d'explications. Les fidèles viennent plus nombreux qu'à une véritable messe...

15 heures. — *Réunion d'Action catholique*. — Peu d'assistants et assez peu vivants (la ligue semble bien sommeillante ici), si l'on met à part les élèves d'un collège qui réclament qu'on leur explique davantage le sens de la messe avant de les obliger à un dialogue dont ils ne voient pas l'utilité, et des membres de la J.A.C.F. qui sont d'admirables apôtres de la messe dans des villages souvent très éloignés.

17 h. 30 et 20 h. 30. — *Démonstration de la messe*, bien préparée et bien suivie dans une église pleine.

Jeudi 19 avril — Bellac

h. 30. — *Messe dialoguée* uniquement avec des enfants (ou pres-e).

1 heures. — Réunion sacerdotale chez le curé. Bonne ambiance. if présents.

Enquête sur la pratique dominicale.

Rancon. — 1.200 habitants : 50 pratiquants.

Droux (desserte de). — 700 habitants : 100 pratiquants.

Baldan (desserte de). — 500 habitants : 30 pratiquants.

Blond. — 1.600 habitants : 100 pratiquants.

Berneuil. — 728 habitants : 70 pratiquants, dont 10 hommes.

Saint-Junien-les-Combes. — 450 habitants : 50 pratiquants (150 pâ-s.

Bellac. — 4.200 habitants : 1.200 pratiquants.

Peyrat. — 1.000 habitants : 110 pratiquants.

Blanzac. — 600 habitants : 120 pratiquants.

Saint-Ouen. — 500 habitants : 12 pratiquants, plus 15 enfants.

La campagne de la messe a été faite par des prédications, des mes-dialoguées, la diffusion de missels; il y a beaucoup plus de missels uis (75 ont été commandés à Blanzac). On se heurte à beaucoup routine, mais les personnes pieuses se mettent à répondre. Dans paroisse très mauvaise, scandales ecclésiastiques successifs (ivro-rie et mauvaises mœurs), les gens ne veulent pas entendre parler confession : au cours d'un sermon bien écouté jusque-là, ils s'en t dès que le prédicateur (missionnaire) parle de confession... autre paroisse au contraire est bonne, parce que deux curés l'ont upée depuis très longtemps, fort édifiants. En général, les gens t aux messes pour les « bonnes fêtes », mais pas les dimanches inaires; ils ont la foi, ils aiment les belles cérémonies, les messes musique, mais se fichent du reste. Ils ne croient pas qu'il y a hé à manquer la messe; si on y va, c'est qu'on n'a rien à faire de ux. Ils consacrent le dimanche au transport du bois.

4 h. 30. — *Réunion d'information* très vivante (56 personnes).

8 heures. — Causerie aux religieuses de la Sagesse, qui tiennent pital. Elles ont l'air d'avoir compris et dialoguent toutes leurs ses.

9 h. 30. — *Démonstration de la messe*, avec nombreuse assistance trée : 1 h. 30).

Même jour — Saint-Léonard (Haute-Vienne)

h. 30. — *Messe dialoguée* dans une splendide basilique romane t les coins et recoins, détours, escaliers, etc., semblent faits pour

favoriser l'individualisme. Difficulté de rassembler les fidèles dont certains s'obstinent, pendant la messe dialoguée, à demeurer à genoux la tête dans les mains.

11 heures. — *Réunion paroissiale.* Très peu de personnes, mais ouvertes et vivantes. Toutes sont d'accord pour se rassembler afin de dialoguer la messe chaque matin. Toutes également d'accord pour demander que la messe paroissiale ait lieu à 8 h. 30 et soit également messe de communion. M. le curé, malade, à qui je rapporte ce souhait, ne semble pas très pressé de le réaliser...

Démonstration de la messe, le soir. La grande église est comble.

Même jour — Limoges

Concours des enfants de chœur. — Cette journée où, pour la première fois, se rassemblaient des enfants de chœur du diocèse a été un succès. Les cérémonies, dans l'ensemble, sont bien sues, et les enfants, autant qu'un des missionnaires a pu s'en rendre compte par une causerie dialoguée, comprennent toute la grandeur de leurs fonctions. Les bases sont maintenant jetées d'une Union diocésaine des enfants de chœur.

Vendredi 20 avril

Journée des pensionnats. — Il est impossible de rendre compte en détail de ces sessions dans des pensionnats de filles (Fénelon, Beaupeyrat, Sacré-Cœur, Jeanne-d'Arc, Dominicaines) et de garçons (Ozanam). Partout le programme fut à peu près le même :

Le matin, messe dialoguée, généralement à la perfection, puis réunion des élèves (grandes et moyennes) en deux groupes compacts, lecture d'un rapport en réponse au questionnaire adressé par la Direction des Œuvres à tous les pensionnats (comme à toutes les paroisses et à toutes les œuvres). Partout un sincère effort pour comprendre le sens de la messe. Malgré l'individualisme qui tient aux origines bourgeoises des élèves (et les missionnaires ne se sont pas gênés pour le leur dire), on constate une vraie intelligence du sens communautaire de la messe. La grande difficulté est toujours celle de la messe obligatoire. Dans un pensionnat, on nous a déclaré qu'on en connaissait tous les inconvénients, mais que la liberté d'assister ou non chaque matin à la messe entraînait des problèmes insolubles pour l'organisation des surveillances. Dans un pensionnat (Sacré-Cœur), la Supérieure nous a dit que ses religieuses avaient pendant tout l'hiver assisté à une messe très matinale hors de leur maison afin de pouvoir garantir la liberté pour les élèves d'assister ou non à la messe. Toutes nos félicitations et nos encouragements à continuer !

ıez les garçons, à Ozanam, chaque élève avait répondu au question-
e. Beaucoup avec conformisme. Quelques-uns avec une liberté
ıissante, avouant que la messe les ennuyait, qu'ils étaient las de
mentaires interminables, etc., etc.
Ozanam, avec les grands, petit incident très cordial qui a beau-
excité l'intérêt des élèves : le missionnaire ayant déclaré que la
se n'était pas « le renouvellement » de la Croix, on alla chercher
ieurs catéchismes; ces paroles s'y trouvaient en toutes lettres. Le
ionnaire soutint son point de vue en affirmant que la messe, qui
ın sacrement dont les signes doivent être intelligibles, reproduit
son décor, par les paroles prononcées et de par l'intention du
st (« faites ceci en mémoire de moi »), le sacrifice de la Cène
t la plupart des catéchismes ne parlent guère, ou pas du tout).
semble très important, en effet, pour une saine pédagogie de la
e, de maintenir ce point de vue, car si la messe « renouvelle » le
fice de la Croix, il faut l'admettre avec une foi aveugle que ne
soutenir aucun signe sacramentel. En outre, il devient alors très
ile d'expliquer pourquoi les fidèles doivent participer à la messe
que, à la Croix, le Christ est seul. Au contraire, la Cène est un
s auquel tous doivent participer. La formule précise serait donc :
sacrifice de la messe renouvelle celui de la Cène; par là elle repré-
e, contient et applique le sacrifice de la Croix !

Vendredi 20 avril
à l'église Saint-Michel de Limoges

Administration solennelle du baptême à deux enfants par Monseigneur l'Évêque

lise pleine, sans plus. Un podium a été dressé à l'entrée de l'é-
pour la première partie des cérémonies, un autre en haut de la
our la seconde partie. Commentaire du haut de la chaire. Les
s sont extrêmement intéressés et impressionnés. Une telle ini-
e est certainement à reprendre et est facile à réaliser avec un peu
uplesse et d'entente de la part du célébrant et du commentateur.

Samedi 21 avril

le journée fut de beaucoup la plus intéressante, car elle compor-
la réunion des principaux représentants des mouvements d'Ac-
catholique de Limoges.

h. 30. — *Mouvements de jeunes.* Ici on voit que la messe est
nent très bien comprise. Inutile d'insister sur le rapport des rou-

tiers dont les réalisations liturgiques sont excellentes et qui ont vraiment compris à fond. Excellent rapport de la J.I.C.F. :

... La messe, nous comprenons qu'elle doit tenir la première place dans notre vie, ou plutôt que notre vie doit être une messe vécue, puisque toute notre vie, et nous-mêmes, doivent être offerts au Christ, changés en lui. Mais nous n'en vivons pas assez.

Plusieurs militantes disent avoir vraiment compris la messe et la place qu'elle doit tenir dans leur vie, depuis qu'elles font de l'Action catholique, qu'elles ont découvert la déchristianisation de leur milieu et en même temps leur participation à la rédemption, à la conquête du Christ donc à la messe; que pour en être les apôtres il leur fallait prier, offrir, s'unir au Christ, vivre de plus en plus de lui pour le porter à leur milieu; besoin de sa force, de sa charité qu'elles vont puiser à la messe; elles ont aussi, par l'A. C., découvert l'Église et la prière communautaire, le Corps mystique...

Quelles sont les messes auxquelles on assiste le plus volontiers? messes de chapelles ou de paroisses, basses ou chantées?

On préfère les messes basses, et c'est compréhensible, car les messes chantées sont, il faut le reconnaître loyalement, le plus souvent épouvantables quant au chant, et trop longues, avec un sermon interminable. Pourtant, nombreux sont les gens qui préféreraient la messe chantée, parce que plus solennelle. Beaucoup disent préférer la messe basse parce qu'on est plus tranquille pour prier (on se regarde et non pas Dieu).

On aime les messes dialoguées quand elles sont dialoguées en latin et non commentées. On s'y associe lorsqu'elles sont vraiment menées et demeurent priantes et recueillies. (Les gens reconnaissent sortir difficilement de leur apathie et pourtant aimer les cérémonies prenantes, vraiment religieuses.) On aime qu'on lise le propre à condition qu'on n'en abuse pas (ne pas tout lire), lecture intelligente et nuancée, et simplifiée pour être compréhensible.

La campagne de la messe. On ne s'est pas très bien rendu compte qu'il y avait une grande campagne de la messe. Faite par le clergé habituel tantôt un vicaire, tantôt l'autre ou le curé, entrecoupée trop fréquemment par lectures de mandements, etc.... ne différant en rien comme présentation de la série d'instructions faites tous les ans à la messe.

Autre inconvénient : on a donné d'abord l'enseignement dogmatique (souvent trop théologique) et, beaucoup plus tard, prévu l'enseignement et l'application liturgique. Il eût fallu faire les deux en même temps, pour que le dogme sorte du domaine de la pensée pure, et que l'application liturgique ne devienne pas des travaux pratiques sur la messe...

Remarquons l'intelligence de cette remarque, peut-être assez mal exprimée : on ne pourra jamais intéresser les fidèles à la messe si on leur fait séparément des instructions dogmatiques et des intructions de liturgie pure (histoire, rubriques, etc.). Il faut, puisqu'il s'agit d'un acte sacramentel, présenter d'abord les cérémonies et, pour que celles-ci ne semblent pas vides, en extraire au fur et à mesure la doctrine qui sera beaucoup mieux comprise et beaucoup plus attachante si on sait l'accrocher à des gestes et à des signes.

16 heures. — *Action catholique féminine.*

Le soir. — *Action catholique des hommes.*

Ici, deux courants très nets. Celui d'hommes pieux et intelligents mais qui n'arrivent pas à dominer leur formation individualiste : ils ont de la peine à comprendre que la messe ne soit pas destinée à favoriser l'oraison personnelle. Ils n'aiment pas se sentir embrigadés et la messe dialoguée leur paraît beaucoup plus un exercice d'ensemble et une mortification collective qu'une véritable prière. Le rapport

mement intéressant et nuancé de M. Ardant, au nom des grou-
le piété, révéla à la fois cette bonne volonté et ce malaise.
utre part, les Amitiés Scoutes et l'A.C.I. entrent bien davantage
le mouvement liturgique communautaire. Il faut citer aussi des
ients du rapport des Amitiés Scoutes :

Connaissant le chiffre très bas de 10 % auquel il faut fixer la moyenne
ssistance à la messe pour les fidèles d'une paroisse, nous avons essayé
médier. Parmi les raisons très diverses que l'on peut donner de cette
e, le R. P. Chéry les a, je crois, toutes énumérées dans son livre
onnu, *Qu'est-ce que la messe?* nous croyons que la plus grande, la
pale, est l'ignorance de ce qui se passe à la messe. Quels sont les
iques, même parmi ceux qui assistent à la messe tous les diman-
qui ont une connaissance suffisante de celle-ci, de ses mouvements,
prières, de son ordonnancement? Lesquels sont capables de compo-
ur messe suivant la fête du jour, etc..., etc... Faudrait-il s'étonner
e troupe artistique joue devant des fauteuils vides, si les spectateurs
mprenaient pas la langue de ces artistes, ni leurs gestes tout remplis
mboles? Toute comparaison pèche; la nôtre aussi, mais faut-il s'é-
que les prétextes les plus divers soient invoqués pour ne pas venir
nesse lorsqu'on s'y ennuie sans arrêt, parce qu'on n'y fait rien et
n'y comprend rien? Et sans doute le sentiment d'obligation d'assister
nesse est-il encore vivace puisque nos églises ne sont pas désertes.
ignorance est-elle imputable aux fidèles? Nous ne le croyons pas.
en de catholiques n'ont-ils d'autre formation religieuse, n'ont-ils été
its de leur religion que par leur année, ou leurs deux années de
isme. Or ce catéchisme parle-t-il de la messe? Prenons l'actuel caté-
national, qui marque un réel progrès cependant. Dans la partie
téchisme proprement dit, composée de 208 pages, il y en a trois
messe; dans un appendice, il y a les prières de la messe, mais qu'y
dans les catéchismes de notre enfance?
ous jetons les yeux autour de nous, que voyons-nous? Un public qui
à une cérémonie, mais ne participe pas à la prière collective. Il
it donc initier les fidèles aux gestes qu'ils doivent faire, aux prières
peuvent dire avec le prêtre, à l'union totale du prêtre et de la foule
ppose la messe. Voilà comment faire participer les assistants à cette
on de l'acte rédempteur du Calvaire... Faut-il alors s'étonner que
lèles aient manifesté leur mécontentement d'assister à une messe
née qui les trouble dans leurs prières individuelles? Formés à une
le tellement individualiste, nous ne pensons qu'à notre prière, alors
messe est la prière commune des fidèles réunis autour de l'autel.
sse ne devrait-elle pas être pour nous tous, tous les jours, ce cri de
he de l'Assemblée, c'est-à-dire de l'Église, comme, j'en suis sûr,
is ou l'autre, vous en avez eu le sentiment au sortir d'une messe
ia pascal, par exemple.
entiment collectif, cette prière communautaire se réalisera par la
dialoguée. Quelqu'un a dit que l'enfant de chœur est une invention
ble. N'est-ce pas vrai dans la mesure où l'enfant de chœur permet
lèles de ne plus participer à la messe?
cipation à la messe dialoguée? Si elle est en français : oui, les pre-
fois; si elle est en latin, beaucoup moins peut-être, mais plus régu-
ent. Dans le premier cas il existe un gros inconvénient : l'union ne
pas avec le prêtre qui célèbre la messe et, malgré les inconvénients
n, nous croyons cette forme meilleure.
on prend peu part aux chants de la messe paroissiale? Non, et en
es raisons : les fidèles, qui pourraient y participer, vont en général
messe de communion matinale, et la messe paroissiale est tardive et
communie pas.
i les essais tentés pour intéresser les fidèles à la messe, notons
ux résultat de certaines réalisations qui ont repris le sens d'une
de la messe, et qui, à dessein, l'ont, à l'occasion d'une fête, souligné
tains gestes : je cite en passant l'offrande des jeux, du travail, de la
, du pain et du vin, du sacrifice réalisé à l'offertoire d'une messe, par
lé traversant toute l'église.

C'est la quête, si désagréable en général, réalisée pendant le *Credo* dont le produit est symboliquement offert à Dieu à l'offertoire. C'est sainte communion, réalisée dans un ordre parfait, créant l'union de tou l'assemblée avec Dieu et non pas seulement l'union de Dieu avec chacu de nous isolément.

Et nous croyons que c'est à de tels signes, s'ils sont librement vécus non subis, que l'on pourra conclure que la messe, prière de l'assembl chrétienne commence à être comprise.

Et puisque la dernière question qui nous était posée nous invite à exp mer nos désirs, je vais dire ici, sans en rien céler, ceux de notre comm nauté d'amitiés scoutes. A l'avance je m'excuse de leur hardisse qui vie seulement du sentiment souvent ressenti de la plénitude d'une messe co munautaire et du désir de voir tous les fidèles partager avec nous cet joie.

1° Nous demandons que les prêtres prennent l'habitude, avant de co mencer les prières au bas de l'autel, d'annoncer aux fidèles présents, messe qu'ils vont dire et les oraisons qu'ils y ajouteront. Et peut-être jour oserons-nous demander que les prêtres nous invitent à prier avec e en nous disant l'intention de leur messe, quand le secret ne leur en est p demandé.

Nous ne croyons pas être hérétiques en formulant de tels souhaits. N croyons au contraire que les fidèles suivront plus aisément leur mes sans passer leur temps à tourner les pages de leur missel en vaines recher ches d'une messe inconnue. Certes, dira-t-on, — et Dieu sait si cela nous été dit souvent, — vous avez ces renseignements dans l'ordo, ce qui n'est p toujours vrai. Mais l'ordo, croyons-nous, s'il renseigne, ne resserre p entre le prêtre et ceux qui l'assistent, ce lien de prière commune que s paroles réaliseront à coup sûr, surtout s'il invite les fidèles à dialogue et nous croyons qu'ainsi nous n'aurions plus l'impression que le prêtre d sa messe sans s'occuper de nous.

2° Nous demandons la grand'messe paroissiale du dimanche à une heu matinale avec communion.

Aux journées d'étude des 26, 27 et 28 janvier 1944 au Centre de Pastora Liturgique de Vanves, il était dit que les foyers à la recherche d'un cul familial ne trouveraient la vérité et la réalité de ce culte que d'abord da la liturgie de la paroisse et dans sa première expression : la grand'mes dominicale. Nos ménages sentent le besoin, c'est celui de notre temps, d'u culte familial, prière en famille, matin et soir, *Benedicite*, vie plus chr tienne du baptême, du mariage, des relevailles, bénédiction de la maiso du lit nuptial aussi, que le P. Doncoeur a si bien décrit dans *Retours chrétienté*. Mais ce besoin s'amplifie bien vite et nous souhaitons ce cul familial de cette plus grande famille qu'est la paroisse où du moins qu'el devrait être. Nous croyons que c'est par des activités communes, des gest communs que nous retrouverons nos frères paroissiens et que se recréer cette vie de relations et d'entr'aide des premiers chrétiens.

3° Nous demandons que nos prêtres envisagent s'ils ne pourraient p nous faire supporter une part plus grande de leurs travaux et de leu préoccupations, en se déchargeant sur nous de la besogne matérielle administrative qui les étreint. Mais qu'ils sachent qu'ils n'obtiendront nous cet effort qu'en nous donnant l'impression d'être du même bo qu'eux, au lieu d'être de l'autre côté de la barricade. Nous aussi somm membres de l'Église, de l'assemblée dont ils sont chefs. Nous sommes do nécessaires au jeu liturgique et non pas seulement spectateurs.

Nous demandons à nos curés de prévoir un plan d'action paroissiale et nous convier à sa réalisation par le canal des divers mouvements auxqu nous appartenons...

Les missionnaires liturgiques, le directeur des œuvres, S. Exc. Mo seigneur l'Évêque, qui assistaient à la réunion, promirent de trar mettre au clergé ces vœux qu'ils avaient d'ailleurs recueillis un p partout au cours de la semaine.

Dimanche 22 avril

A Limoges, messes dialoguées et commentées dans six paroisses. Dans certaines, à des messes tardives notamment, le dialogue était complètement inconnu. On avait invité les missionnaires à se contenter d'exhortations sur la messe : les fidèles étaient trop individualistes, trop passifs ou trop snobs pour obéir à une invitation à répondre au prêtre. Les missionnaires n'écoutèrent pas ces conseils de timidité, et partout, quelquefois après bien des efforts, ils arrivèrent, même aux messes de 11 heures 1/2, à obtenir que les fidèles, pour le plus grand nombre, répondissent au prêtre et adoptassent des attitudes communes.

Autre expérience intéressante : la grand'messe pontificale à la cathédrale devait être elle aussi commentée. Ce commentaire, insistant sur tous les aspects de la messe pontificale qui mettent en relief la valeur communautaire et hiérarchique de la messe, permit sans aucun doute aux fidèles de s'intéresser vivement et de participer effectivement (sans parler du chant unanime et de la communion très nombreuse) à cette action de la messe pontificale qui, le plus souvent, ne leur paraît être qu'une cérémonie archaïque et pompeuse.

L'après-midi, à la cathédrale : *grande démonstration de la messe* devant une assistance considérable qui soutint sans se lasser un exposé de 1 heure 45 que se partagèrent les deux missionnaires. Cette expérience et celles qui avaient été faites dans tous les autres centres prouvent que l'explication détaillée de la messe (avec précision, montrant aux fidèles les accessoires et les ornements du sacrifice) et la célébration fictive au cours de laquelle le célébrant s'arrête chaque fois que cela est nécessaire, excitent chez les fidèles une curiosité extrêmement intense et que tous se déclarent très satisfaits de cette instruction. Notons à cette occasion certaines précautions indispensables : il faut que l'autel soit le plus près possible des fidèles, tourné si possible face au peuple; le célébrant doit faire tous les gestes de la messe et se servir d'une hostie; cependant, pour éviter que les fidèles soient incertains sur la nature de l'action à laquelle ils assistent, il est conseillé de ne pas élever l'hostie au moment de l'élévation, d'empêcher les fidèles de répondre au prêtre et de les inviter à rester assis d'un bout à l'autre. Il faut enfin que le prêtre qui donne l'explication ne se laisse pas noyer dans les détails (il est extrêmement difficile, même en abrégeant, d'expliquer une messe en moins de 1 h. 1/2). Il faut avant tout faire percevoir aux fidèles l'enchaînement des différentes parties de la messe et leurs contrastes. Ne pas chercher à tout expliquer, mais se servir des gestes, des attitudes, pour faire comprendre les grandes lignes du sacrifice.

Lundi 23 avril

Journée sacerdotale au grand séminaire de Limoges

Dès le début de cette journée, Monseigneur invite les prêtres assez nombreux qui se sont joints aux séminaristes qui, eux, paraissent

très vivement intéressés, à prendre en bonne part toutes les suggestions ou même les critiques qui pourront être faites.

Première conférence, qui semble plutôt une conférence spirituelle sur la messe du prêtre. Le conférencier montre que célébrer sacerdotalement la messe, c'est la célébrer pour le peuple, comme représentant du Christ et délégué de la communauté des fidèles.

Une seconde conférence intitulée « La messe des fidèles » passe en revue tous les moyens pratiques dont le prêtre peut user pour rendre effective la participation à sa messe.

L'après-midi, M. l'abbé Goubely lit un attachant rapport sur les résultats obtenus par lui dans sa paroisse, aux environs de Limoges. Pour les dimanches ordinaires, pour les Rameaux, pour les mariages et les enterrements, il obtient une véritable participation des fidèles et une atmosphère très prenante de piété liturgique. M. l'abbé Goubely est l'auteur du fascicule *Notre messe avec le prêtre*, dont nous avons déjà parlé, et d'autres fascicules très bien faits permettant aux fidèles de participer à la liturgie.

Puis vient la discussion au cours de laquelle les missionnaires essaient de transmettre les *desiderata* exprimés par les fidèles qu'ils ont rencontrés pendant ces huit jours. Beaucoup de compréhension de la part du jeune clergé et un intérêt très ardent chez les séminaristes. Le clergé du diocèse de Limoges, clergé qui mérite une très vive admiration à cause des conditions inhumaines d'isolement et de surcharge dans lesquelles il accomplit son ministère, est désireux de faciliter de son mieux l'extension du mouvement liturgique.

Certes, l'Année de la messe n'a pas encore produit tous ses fruits. Bien des individualismes et bien des inerties subsistent, mais l'effort de Monseigneur l'Évêque et celui très intense mais beaucoup plus bref des missionnaires liturgiques, n'auront pas été inutiles. Dans le diocèse de Limoges, toutes les communautés, tous les pensionnats et la plupart des paroisses pratiquent quotidiennement la messe dialoguée. Y a-t-il beaucoup de diocèses en France qui pourraient se vanter d'un pareil résultat ?

Bien entendu, la messe dialoguée ne doit être considérée que comme une étape. Dialoguer la messe n'est pas tout, et si l'on considère cette pratique comme une panacée, on risque simplement de changer de routine; d'une routine individualiste et silencieuse, on tomberait dans une routine collective et bruyante. Il faut que les réalisations extérieures soient toujours vivifiées par l'esprit, qui a toujours tendance à retomber sur lui-même et à s'enliser dans l'habitude, mais cela c'est le fait de tous les efforts humains, et la vigoureuse impulsion doctrinale donnée à Limoges au mouvement de la messe dialoguée suffit à garantir qu'on ne s'en tiendra pas à un procédé, si heureux soit-il, et qu'on aboutira à une véritable résurrection de nos assemblées chrétiennes pour un culte en esprit et en vérité.

H.-Ch. Chéry et A.-M. Roguet.

POUR UN STYLE DE NOS RASSEMBLEMENTS POPULAIRES

I

La nuit du 1er janvier au Sacré-Cœur

Cette année a commencé, suivant un usage déjà bien établi, par une messe de minuit dans la basilique nationale du Sacré-Cœur à Montmartre. Mais l'événement remarquable est que, pour ce début de 1945, l'assemblée nombreuse a chanté intégralement les matines *avant la messe, et cet essai, au dire de tous ceux qui y ont participé, fut une réussite. Elle nous paraît d'autant plus digne d'être signalée qu'on sait combien, d'ordinaire, la liturgie tient peu de place — en dehors de la messe, évidemment — dans les chants et l'atmosphère des assemblées de « pèlerinages ».*

Nous publions ici quelques notations précises qu'a bien voulu nous fournir M. le Recteur de la basilique sur les moyens mis en œuvre pour obtenir une telle réalisation.

Éléments de succès.

A. Un groupe de 1.300 hommes, pratiquants, familiarisés avec la psalmodie des vêpres du dimanche et attirés par l'annonce de leur participation à l'office chanté.

B. Le concours de 70 séminaristes du grand séminaire de Versailles et de leur maître de chapelle, composant la maîtrise. (La maîtrise assurait le chant des antiennes et des répons.) — Et de 30 séminaristes de Paris chargés des fonctions liturgiques autour de Son Éminence, sous la direction du maître des cérémonies de la basilique.

C. L'édition très soignée d'un livret contenant le texte intégral des Matines et Laudes de la Circoncision. Caractères très lisibles, accentuation de la psalmodie nettement marquée.

(Les répons et antiennes avaient été mis en musique et notation moderne par un religieux bénédictin du couvent de Sainte-Marie et par l'abbé Vallet, premier vicaire de Saint-Pierre de Montmartre. Les leçons traduites en français.)

Plan de la nuit.

21 h. 25. — Arrivée de Son Éminence.
21 h. 30. — Chant de l'Invitatoire, suivi des trois Nocturnes devant le Saint-Sacrement exposé.
23 h. — Après le *Te Deum* :
Réception des nouveaux hommes de France;
Procession, pour conduire le Très Saint-Sacrement à la chapelle absidiale de la Sainte-Vierge.
23 h. 25. — Détente.
Minuit. — Grand'messe pontificale de communion (messe de Dumont), suivie des Laudes.
2 h. 45. — Départ de Son Éminence.

200 hommes étaient partis à la fin de la messe, quelques autres ont suivi Son Éminence. La grande majorité a terminé la nuit à la basilique devant le Très Saint-Sacrement, qui avait repris place au maître-autel.

Résultats obtenus.

Dès le début du troisième psaume, la psalmodie était lancée sur un rythme assez alerte pour qu'il n'ait plus été nécessaire d'en assurer la direction par geste.

Quelques mots d'explication avaient suffi au début pour expliquer à l'auditoire la façon de lire le texte afin de bien exécuter médiante, finale et modulations.

Tous les participants, tant laïques qu'ecclésiastiques, ont paru très satisfaits de cette nuit de prière chantée passée en compagnie de Notre-Seigneur à l'occasion de l'année nouvelle.

II

Dimanche 4 mars : sainte Thérèse de Lisieux à Paris. La cérémonie vue du parvis de Notre-Dame

Un effort visible a été fait par les organisateurs pour adapter cette cérémonie à son auditoire populaire : ordonnance allégée (*Magnificat* au lieu des vêpres), souci d'associer la foule par les invocations et les cantiques, distribution des feuilles (en nombre probablement suffisant) sur le parvis, chants du salut, simples et connus, et même emploi du français pour le chant à la Sainte Vierge, haut-parleurs, etc. On a donc effectivement pensé à s'adapter à une assistance dont la très grosse majorité serait hors de la cathédrale et ne pourrait suivre que par l'oreille, sans rien voir de ce qui se déroulerait à l'intérieur.

Les remarques qui vont venir n'ont donc qu'un souci : celui d'apporter quelques suggestions, en vue de constituer peu à peu une technique de ces grands rassemblements religieux, afin qu'ils obtiennent leur but, qui est de réchauffer la foi et de faire prier.

L'attitude de la foule était remarquable : silence observé pendant le long sermon, dont pourtant on ne pouvait que difficilement suivre le sens; chant général pendant les cantiques (et pas seulement un

éger murmure accompagnant le haut-parleur : à certains moments on a eu — du moins dans le coin où j'étais — un vrai chant de foule ; invocations reprises à pleine voix et avec foi (par moments, cela appelait Lourdes) ; beaucoup se sont mis à genoux sur le parvis, au moment de la bénédiction du Saint-Sacrement. Du moins pour le coin où j'étais, cette foule était nettement sympathisante (et non des curieux) et, en forte minorité, habituée des offices (beaucoup ont chanté par cœur — ils n'étaient pas sur les feuilles — l'*O salutaris* et le *Tantum*).

Le speaker, excellent : voix très claire, style simple; on suivait facilement. Mais il est intervenu trop tard : tout le début de la cérémonie était vide et flottant : un *Magnifiat* perdu isolé au milieu des flots de l'orgue; dehors, on ne savait ce qui se passait ni où on en était; le sermon n'a même pas été annoncé.

Le sermon que je n'aurai pas l'outrecuidance de juger : il devait être très « en situation » : n'a pas pu être suivi, du moins au fond de la place : l'orateur parlait trop fort, et on ne saisissait que des bribes, ce qui l'a fait paraître interminable à la foule. Quelques auditeurs chargés du « réglage » sur le parvis auraient pu — en quelques minutes — remédier à la défectuosité, en prévenant M. Thellier de Poncheville de parler moins fort. Et qui aurait empêché, pour qu'il puisse lui-même régler sa voix, qu'il ait d'abord fait le speaker, pour quelques courtes interventions, au début de la cérémonie ?

Les cantiques : on a eu le souci de les mettre sur des airs populaires, c'était indispensable. Mais les paroles ! On nous a distribué sur le parvis un feuillet de deux cantiques du P. Courier (qu'on n'a, du reste, pas chantés), dont la tenue était autrement simple et populaire. Le premier cantique chanté n'était pas sur les feuilles. M. Foucart a amené sur le parvis un groupe de jeunes gens qui se sont disséminés, un par un, et ont eu le désir d'entraîner le chant de la foule. C'est notoirement insuffisant : il faut des *groupes* (de 4 ou 5 bons chanteurs) novautant, de place en place, la foule. Pourquoi ne pas utiliser à cet effet les séminaristes, les mouvements d'Action catholique, les prêtres de bonne volonté (cela leur éviterait de faire la causette entre eux), et peut-être les chanteurs professionnels de nos églises (dont un certain nombre, sans doute, feraient volontiers cet acte de religion personnelle, si on les en priait) : il faudrait évidemment que tout ce monde soit alerté et préparé.

Les invocations : elles étaient vraiment inférieures : trop longues effort de mémoire trop considérable et bafouillage inévitable, et surtout dans un style qu'on aurait cru périmé depuis le XVII^e^ siècle. Celles de Lourdes ont cependant tracé la ligne, sobre et pieuse, qui convient.

La procession était malheureusement invisible pour plus de la moitié des spectateurs : seuls les trois premiers rangs de chaque côté pouvaient voir, et les heureux mortels comme moi dont la taille est imposante. Les gens ont cependant mis le maximum de volonté à voir, les dames retiraient même les chapeaux un peu hauts. Critique facile, mais que faire ? déjà surélever le brancard de la châsse, laquelle aurait dû surnager sur l'océan des têtes, comme la *sedia* papale. Mais aussi, sans doute, prévoir une « station » sur une estrade devant le parvis (une dizaine de chapelet, quelques invocations, la bénédiction des évêques groupés sur l'estrade, un cantique simple et entraînant; que sais-je ?).

La bénédiction du Saint-Sacrement. On aurait aimé qu'elle fût visible : on rêverait de la bénédiction donnée du haut de la première galerie (car la cérémonie aurait pu tout aussi bien peut-être, se termi-

ner sur la place; le problème de la foule qui était à l'intérieur n'est peut-être pas sans solution et on aurait pu, pour elle, faire à l'intérieur un second salut ?). En tout cas, il a manqué qu'on sache à l'extérieur le commencement et la fin de la bénédiction proprement dite : un mot du speaker — simple et prenant — aurait été bienfaisant, ou simplement le tintement d'une clochette devant le micro...

Enfin, et cette suggestion résumerait sans doute toutes les autres, parce qu'il y a un « style » des rassemblements religieux populaires à trouver, il semble qu'il faudrait créer *une commission de techniciens, prêtres et laïcs, chargée de préparer de telles cérémonies* : des hommes comme MM. Rodhain, Michonneau, Cruiziat, le P. Fillère... pourraient rapidement mettre au point de tels rassemblements. Et il doit en être d'autres que j'ignore. Sans omettre que le Centre de Pastorale liturgique pourrait trouver là une activité bien dans sa ligne...

H. N.

III

La messe de la Saint-Georges aux jardins de Chaillot

A l'occasion de la fête de saint Georges et de la venue à Paris de Lady Baden-Powell, le Scoutisme Français organisait, le 22 avril dernier, une grande démonstration qui comportait le défilé de plus de 35.000 jeunes, de l'Étoile à la Concorde.

Au début de la matinée, les Associations catholiques (Scouts et Guides de France) eurent une messe en plein air dans les jardins du Palais de Chaillot, qui, certes, n'avaient jamais été témoins de pareil spectacle. Le Cardinal-Archevêque de Paris célébrait sur un autel dressé au pied des deux escaliers monumentaux qui font communiquer les jardins avec la terrasse supérieure, contre les portes du Foyer du Théâtre. Le plan d'ensemble conçu par le décorateur P. Beuchez, comportait derrière l'autel, appliqués contre le mur du Théâtre, cinq grands panneaux : au centre une croix latine, et de chaque côté les saints protecteurs des scouts : sainte Jeanne d'Arc et saint Michel, saint Louis et saint Georges. Au-dessus, en bordure de la terrasse, avaient été rassemblés les étendards, verts des scouts, bleus des guides, qui formaient une frise claquant au vent et variant à chaque instant sous les rayons obliques d'un magnifique soleil levant. Arrivant en ordre impeccable, plus de 25.000 jeunes se massèrent selon un plan minutieusement établi, garçons d'un côté, filles de l'autre, sur les allées étagées des jardins et sur les escaliers, tandis que l'*Alauda* chantait les litanies des saints, interrompues de temps en temps par un bref commentaire du P. Louvel. Messe dialoguée. Lecture en français de l'oraison, de l'épître et de l'évangile. Allocution du P. Forestier. La sonorisation est bonne. *Credo* de la messe royale chanté par tous. Lecture des *mementos*.

A l'offertoire, 100 prêtres en surplis et étole s'avancent et déposent un ciboire sur l'autel, puis vont se placer de chaque côté de l'autel, chacun accompagné d'un routier acolyte. Au moment de la communion, ils vont, toujours processionnellement, reprendre leur ciboire et, guidé par son acolyte, chacun se dirige vers le secteur qu'il doit communier. Les communiants mettent un genou en terre. Personne ne quitte sa place. Pendant le temps de la communion, l'*Alauda* chante un *Pater* en polyphonie, la Prière scoute à quatre voix et d'autres chants

religieux. A la fin de la messe, les 25.000 voix chantent le Chant de la Promesse et se dispersent aussitôt pour aller prendre place en vue du défilé. Grâce à une organisation extrêmement précise, cette messe avec sermon et distribution de 17.000 communions, a duré exactement une heure. Et elle a été une célébration qui a su joindre la ferveur intérieure, la beauté de l'ordre et la grandeur.

M. P.

IV

La célébration de sainte Jeanne d'Arc à Notre-Dame de Paris le dimanche 13 mai

Parce que Jeanne d'Arc fut la libératrice de la France, sa fête est devenue celle du pays. Parce qu'elle fut plus encore un témoin de Dieu parmi nous par sa sainteté héroïque, sa fête est devenue celle de l'Église. Au fond, et pour nous spécialement en ces jours de victoire, ces deux fêtes n'en font qu'une.

C'est pourquoi beaucoup ont apprécié l'heureuse initiative qui rassemblait en une seule et unique célébration, le dimanche 13 mai, la fête nationale et la fête religieuse : parti de la place Saint-Augustin, le défilé militaire et civil devait aboutir à Notre-Dame, où la messe de la vierge de Domremy devait être célébrée.

Qui dit unique célébration ne dit pas toutefois confusion des deux fêtes: là encore, dans l'organisation de telles solennités, il faut veiller à séparer pour unir : la fête nationale devait se déployer dans la rue et sur le parvis, la fête religieuse dans le sanctuaire de Notre-Dame.

Personne, bien entendu, n'eut l'idée de rapprocher ces deux fêtes au point de les confondre. Mais étant donné ce qu'on vit et ce qu'on entendit ce matin-là au cours de la cérémonie religieuse, il est permis de se demander si la fête civile et militaire n'absorba pas, en fait, la solennité religieuse ?

Et en effet, alors que la garde républicaine en grande tenue d'apparat avait envahi la nef, attirant tous les regards, une fois les corps diplomatiques et les membres du gouvernement reçus officiellement à l'entrée de la cathédrale, que vit-on ?

Dans le brouhaha et la curiosité inévitables d'une telle assemblée, un prêtre, précédé de deux jeunes clercs, apparut là-bas, tout là-bas, au fond du chœur. Personne ne le vit à cet instant précis, personne n'entendit le coup de cloche annonçant le commencement de la messe. Il fallut le retentissement du *Kyrie* de Vierne, avec ses deux orgues et ses cuivres, pour annoncer à la foule distraite que la célébration religieuse avait commencé !

A la fin de ce *Kyrie* sonore, le prêtre en était à l'évangile : la lecture en fut faite à voix basse, et d'ailleurs quand même eût-elle été chantée, qui aurait pu l'entendre, étant donné qu'il était déjà temps de commencer la finale de la première symphonie de Vierne pour ne pas faire durer indéfiniment le « chant » de l'offertoire ?

Toute l'action liturgique devait ainsi se dérouler jusqu'au bout au rythme de la musique. Il n'y eut au cours du sacrifice qu'un moment de silence au temps de la Préface ! Encore n'eut-on, pour marquer ce moment solennel entre tous et le dialogue qui s'établit normalement en cet instant entre le prêtre et le peuple, que les gestes lointains de l'élévation des mains et des bras du prêtre au *Sursum corda*.

Disons-le discrètement, mais avec franchise : en cette célébration de la sainte Jeanne d'Arc de la victoire, la fête religieuse ne fut pas à la hauteur de la fête nationale, faute d'une action liturgique assez ample. Fallait-il renoncer à rassembler en une même prière de demande et d'action de grâces ce peuple distrait, mais de bonne volonté, qui remplissait Notre-Dame ? L'attention de ce peuple, attirée par ailleurs, eût été captée, son cœur eût au moins explosé dans le chant du *Credo* : la fête religieuse de sainte Jeanne d'Arc fût devenue une célébration populaire.

Qu'on soit bien pratiquement convaincu, de plus en plus, d'une vérité : les fêtes religieuses n'ont rien à envier aux fêtes civiles ou militaires; elles n'ont pas davantage à s'effacer devant elles. Le cérémonial des actions liturgiques et d'abord celui des grand'messes, une fois remis en valeur, répond aux exigences de telles manifestations communautaires. On n'y suppléera pas par l'éclat et l'attirance de musiques par ailleurs fort belles !

C. T.

V

Le pèlerinage des étudiants parisiens à Chartres, Pentecôte

C'est un pèlerinage qui avait connu un bel essor avant la guerre. En cette première Pentecôte de la libération, il ne pouvait être que triomphal. Nous n'en retiendrons que l'aspect qui nous intéresse ici. N'est-ce pas un signe des temps qui doit nous combler de joie que la cathédrale de Chartres retentisse de la voix de 2.500 étudiants chantant la messe IX et, le soir, les vêpres solennelles ? Le chant de la prose *Veni, Sancte Spiritus,* de l'hymne *Veni, Creator,* fut véritablement enlevé. Ces *hommes* CHANTAIENT, et nous, nous écoutions, n'en croyant pas nos oreilles, la merveille tant promise et rarement entendue : ces textes grégoriens si vénérables, si somptueux, reprenaient vie, et nous convainquaient de la légitimité de la cause défendue par le C.P.L.

La prière de l'Église, la voix de l'Épouse, elle est là. A toutes nos lenteurs, à tous nos scepticismes, ces jeunes avaient opposé la plus péremptoire des leçons : celle des faits. Nous ne sommes qu'au début d'un immense renouveau liturgique. Avant dix ans, ce ne sont pas seulement les vêpres et la messe qui seront chantées par nos étudiants, mais tout l'office, dans sa forme la plus traditionnelle. Pour cela, les livres pratiques et peu coûteux manquent. Nous les éditerons.

D.

LA LITURGIE ET LES RELIGIEUSES

I

La messe dialoguée au monastère

Le vieux débat entre vie liturgique et vie d'oraison est sans doute clos sur le plan théorique. Pratiquement, il n'est pas encore tranché dans certains monastères contemplatifs où l'assistance à la messe n'est guère considérée que comme une annexe de l'oraison, seulement interrompue par la procession à la sainte table. Ici, la « tradition » oblige à assister à la messe dans l'obscurité; là, le missel, sans être théoriquement proscrit, est interdit par l'usage. Il conviendrait cependant que tous les monastères donnent l'exemple d'une participation réelle à la prière de l'Église. On objectera peut-être telle tradition de silence, d'oraison dépouillée. Ces traditions peuvent valoir contre une pratique facultative (comme serait, par exemple, la récitation à haute voix du chapelet). Mais quelle tradition, si vénérable soit-elle, peut s'opposer à une pratique qui découle de la nature même *du Saint Sacrifice, sacrifice sensible, offrande non seulement intérieure mais extérieure, sacrifice de louange accompli par l'Église* en tant que corps?

La question, on en conviendra, mérite en tout cas d'être posée. Nous sommes donc heureux de publier ici la lettre adressée par S. E. Mgr Rastouil, évêque de Limoges, aux religieuses de son diocèse (Semaine Religieuse *du 6 avril 1945*). *On en admirera la logique pressante, le ton persuasif, irrésistible.*

On nous permettra de formuler deux considérations à l'appui de la thèse (s'il est permis de parler ici de « thèse ») de l'éminent auteur.

Les monastères les plus contemplatifs, les plus « silencieux », pratiquent la récitation de l'office, soit du grand office canonial, soit du petit office de la Sainte Vierge. Dans aucun on ne s'est avisé de faire « faire oraison » sur l'office, en silence et dans l'obs-

curité : si on ne le chante pas, on le récite à haute voix, comme il convient pour un sacrifice de louange, et de louange ecclésiastique. Pourquoi ne pas agir de même avec la messe, qui est aussi office de louange et sacrifice ecclésiastique?

La deuxième considération est d'un ordre moins relevé et on excusera ce qu'elle peut avoir d'un peu trop utilitaire. Les milieux d'Action catholique, de scoutisme, de piété fervente, où se recrutent en majorité les vocations religieuses, ont subi l'influence du mouvement liturgique. Leurs membres ont pris l'habitude de participer activement à la messe, ou du moins de la suivre dans un missel complet. Croit-on que ces chrétiennes se résigneront facilement à adopter une forme de vie religieuse qui les prive de telles richesses? Ne peut-on expliquer en partie par là le fléchissement que certains ordres contemplatifs constatent dans leur recrutement?

La messe dialoguée au monastère

Messe et contemplation

A nos chères Religieuses, pour les encourager et les confirmer dans leur filiale obéissance à mon « Instruction sur la messe dialoguée ».

Et vous, ma Sœur, ou ma Révérende Mère, que faites-vous pendant la sainte messe ?

« Je suis contemplative, *je fais oraison;* par la pensée et par l'amour je m'unis à Jésus souffrant et mourant pour nous sur la croix. D'ailleurs, nos saints Fondateurs n'ont rien prescrit à ce sujet dans les constitutions ni au Cérémonial, et de grands saints ont enseigné cette méthode de l'oraison en union avec le Calvaire pendant la mese. »

Il y a plusieurs méthodes : prendre part est la meilleure.

Oh ! sans doute, ma Sœur, c'est bien; et l'oraison fervente au Golgotha, pendant que sans vous, sans votre participation, se déroulent les rites sacrés de la messe, peut vous unir intensément à Dieu. Certes, votre acte est bon et peut produire d'excellents fruits dans votre âme.

De fait, l'Église n'impose pas une méthode : à côté de ceux qui assistent par devoir et attendent que ce soit fini, il y a ceux qui disent le chapelet ou lisent un livre pieux, *c'est bien*; puis ceux qui font des lectures sur la Passion ou sur la messe, *c'est déjà mieux*; ensuite ceux qui, comme vous, font oraison sur le mystère du Calvaire ou du Cénacle, *c'est mieux encore*; et il y a enfin ceux qui savent que la messe, c'est le sacrifice *de l'Église, du Christ total* dont ils sont membres, qu'elle est LEUR sacrifice et que, au baptême, ils ont reçu *le pouvoir d'offrir le sacrifice avec le prêtre.*

Ces derniers, pour leur part et à la mesure de leur sacerdoce, célèbrent la messe, *leur messe*, et sont en plein dans l'Action sublime *per Christum, cum Christo et in Christo*, en union avec le prêtre consécrateur.

Des saints, comme saint François de Sales, ont préconisé les méthodes de leur temps, comme ils ont recommandé la communion hebdo-

adaire et non quotidienne; les fondateurs d'Ordre ont fait de même. en est même un ou une qui, vers 1833, a prescrit à ses filles de ıanter le *Salve Regina* au retour de la table de communion. Pourıt, tous les fondateurs, dans les saintes Règles, ont bien distingué *temps de l'oraison* et le *temps de la messe*. Ce qui est certain, c'est ıe saints et fondateurs, s'ils revenaient, seraient certainement parmi s plus enthousiastes à obéir à l'appel de l'Église, qui recommande ec Pie XII, par exemple, « *la participation active et consciente au int Sacrifice de la messe* ».

uel honneur : être admis à participer à l'Action sublime, comme Marie!

Comment, ma Sœur, vous faites oraison quand c'est le moment, our vous, de l'action la plus sainte, la plus élevée, la plus sublime ont vous rend capable le caractère, dérivé du sacerdoce de Jésus, que us avez reçu au baptême. Une âme non baptisée peut faire oraison; le ne peut pas participer au saint Sacrifice.

Et que ne faites-vous oraison au réfectoire, en récréation, au chœur ême et à la salle du Chapitre, où vous devez agir, toutes choses d'ailurs moins importantes, en votre journée, que la sainte messe.

Et que diriez-vous de la novice qui, le jour de sa profession, distraite l'action de la cérémonie, manquerait de prendre part aux prières même, restant recueillie et muette au moment de l'engagement, pondrait à qui la ramènerait à la réalité : « *Je fais oraison.* »

Qu diriez-vous si le prêtre s'arrêtait au *Confiteor*, ou au *Kyrie*, ou *Suscipe*, suivant les dispositions ou l'appel intérieur, et si, tiré par us de son recueillement après une heure ou deux, il vous répon- it : « *Je fais oraison.* »

Et même qu'eussiez-vous pensé de Marie si, pendant que son divin ls gravissait la rude pente du Calvaire, était cloué à la croix, jetait monde ses dernières paroles, consommait son sacrifice par l'*In anus tuas*, elle était restée dans la maison de Jean ou à Béthanie, pondant à un visiteur étonné : « JE FAIS ORAISON. » Quelle oraison blime pourtant!

Ne croyez-vous pas plutôt que l'action intense de Marie au pied de croix, renouvelée ensuite chaque jour par sa participation à la célé- ation des saints mystères chez saint Jean, dut être l'aliment contiıel de la plus haute des contemplations qui ait jamais illuminé et ıbrasé une âme : « *Maria autem conservabat omnia verba haec, conrens in corde suo* » (Luc, II, 19).

Comment, ma sœur, vous voulez être une âme d'oraison et vous us écartez de l'*action* de la messe ? Vous comprenez peut-être quelıe chose à l'oraison; vous ne comprenez pas grand'chose à *la messe tant qu'elle est là sous vos yeux par les rites, à votre portée, la présentation mystique sans doute, cachée, mais vivante*, POUR VOUS PAR VOUS AUSSI, *du mystère d'amour par excellence qu'est le Calire.*

messe est source, centre, moteur de contemplation et de vie contemplative.

Vous voulez faire oraison ? Approchez de l'autel avec une pensée d'oison, une idée-clé, celle qui vous attire, à laquelle volontiers vous us livreriez au temps de cet exercice (humilité, réparation, comnction, amour, louange; Trinité, Dieu Père, Jésus Sauveur, Église, rps Mystique, etc.), entrez dans l'action de la messe; sous la motion votre pensée ou de votre sentiment, pour les aviver encore, répondz attentivement aux prières, dialoguez, savourez le propre, l'épître,

l'évangile, plongez-vous dans la préface, puis dans les prières émouvantes du canon; et vous verrez de quelles lumières et vous sentirez parfois de quelles aspirations la messe touchera et remplira votre âme, avec quelle force vous arriverez au *Pater*, au *Fiat voluntas tua* (l'âme de la vie religieuse), et avec quelle ferveur et quelle joie vous communierez. Cueillez encore, pour ne rien perdre, le bouquet souvent si parfumé de l'antienne de la communion, les fruits de la postcommunion; enfin, sortez de l'action quand elle cesse, et *faites oraison* [1].

Je suis sûr que toute votre journée demeurera imprégnée de l'esprit d'oraison : *Conservabat omnia verba haec, conferens in corde suo.*

Eh quoi ! vous dirai-je en terminant, pendant la messe vous faites oraison ?

Vous voulez être avec Dieu, mais pas par le chemin que prend l'Église ? Oui, vous faites *votre petite affaire*, tandis que l'Église accomplit la grande affaire qui est votre affaire ? Vous faites, à part, *votre prière, votre oraison*, pendant que l'Église se livre à la *prière universelle ?*

Oh ! vous êtes présente, oui, de corps; d'esprit vous êtes au Calvaire, dites-vous; mais l'Église vous invite à vous y porter *par la messe*, à vous intégrer *dans le sacrifice, à prendre part à l'action sacrée, à y parler, à y agir, à y tenir votre place et votre rôle.*

— Je suis bien trop petite, direz-vous, et je préfère m'humilier.

— L'Église le sait bien, c'est prévu, et elle place sur vos lèvres et sur les lèvres du prêtre des accents de repentir et de componction inimitables et parce que vous êtes trop petite, elle vous prête sa voix, la voix du Christ total, vous comprise.

Ma Sœur, dans l'esprit de ces conseils, prenez votre missel — serait-il possible qu'il existât des monastères où les Sœurs n'auraient pas de missel, ou, l'ayant, ne s'en serviraient jamais ! — Ma Sœur, prenez votre missel et, dans ce chœur de repentir, de louange, d'adoration, de demande, qui monte de l'autel de votre sacrifice, donnez votre voix, tout entière, puisque l'Église vous fait l'honneur de vous y admettre. Vous donnez votre note à l'*opus divinum* de l'office et vous en êtes fière; soyez fière bien davantage d'être appelée à mettre votre petite voix dans la grande voix du Christ qui, de l'autel de votre chapelle, — de votre autel, — crie et vous invite à crier avec Lui vers le Père : *Kyrie, gloria, sanctus, suscipe.*

† Louis, *évêque de Limoges.*

II

Session d'études pour les religieuses

Grâce à l'accueil généreux des Filles de la Charité qui lui ont ouvert largement leur maison et leur chapelle de la rue du Bac.

1. Le Concile de Trente, dans sa session XXII, chap. v, parle des rites extérieurs de la messe, « par lesquels à la fois est mise en valeur la majesté d'un tel sacrifice et les âmes des fidèles, au moyen de ces signes visibles de religion et de piété, sont stimulées à la contemplation des choses les plus sulimes qui sont cachées dans le sacrifice (*et mentes fidelium, per haec visibilia religionis et pietatis signa, ad rerum altissimarum, quae in sacrificio latent, contemplationem excitarentur*).

Centre d'études et d'informations liturgiques[1] a pu réunir ndant la semaine de Pâques les religieuses du diocèse de Paris une session dont le thème central était : L'apostolat des reli-euses et la liturgie.

Le besoin est grand d'apôtres qui, persuadés que la liturgie est la voix et la vie même du peuple de Dieu », s'efforceront de nouveler chez les chrétiens le goût, la passion de la « piété de Église ». Et les religieuses semblent bien désignées pour cet ostolat, quelle que soit la destination de l'institut auquel elles partiennent, elles qui, placées par vocation plus près du sanc-aire que les fidèles, sont après les prêtres les meilleurs inter-ètes de l'esprit de l'Église.

Plus de quarante congrégations aux activités variées (hospita-res, garde-malades, enseignantes, missionnaires, rééducatrices, siteuses des pauvres, catéchistes) ont compris cela et envoyé viron deux cents religieuses aux séances de travail; et l'on peut re qu'une merveilleuse atmosphère fraternelle a baigné ces ures trop courtes, laissant aux assistants une forte impression unité dans l'amour du Christ et de l'Église.

Trois conférences chaque jour, des exercices de chant grégo-n, des échanges de vues, la visite d'une exposition documen-re constituèrent un programme varié et rempli.

Au cours de la première journée, le R. P. Gourbillon, O. P., Dom Lambert Beauduin, O. S. B., établissant solidement les finitions, s'attachèrent à démontrer que non seulement il n'y pas opposition entre la liturgie, prière inspirée de l'Église, et postolat, expansion de cette même Église, mais que la liturgie vraiment une « école d'apostolat pour la religieuse ». Vivre liturgie, pour le baptisé et à plus forte raison pour la reli-use, c'est jour par jour vivre et revivre le *Per Ipsum, cum so et in Ipso* de la messe; c'est naître avec le Christ à Noël, ourir avec lui le Vendredi saint, ressusciter avec lui à Pâques, st donc s'effacer devant lui et le laisser à travers nous donner il aux âmes ce perpétuel renouvellement de lumière et d'a-our dont parle la psalmodie.

Comment ne pas conclure alors avec Dom Lambert Beauduin, matin de la deuxième journée, que l'âme qui vit de la liturgie « dans l'attitude chrétienne authentique ». Les papes, d'ail-urs, l'ont affirmé, et il semble que les paroles de Pie XI, éga-it la célébration des fêtes liturgiques aux documents les plus ives du magistère ecclésiastique, aient vivement impressionné uditoire devant lequel on les rappelait.

. Dirigé par M. Robert Lesage, 19, rue de Varenne, Paris-6e.

Mais les objections sont à prévoir en matière de liturgie, e surtout dans des esprits féminins. Pour beaucoup de religieuses faire de l'apostolat, c'est faire aimer Notre-Seigneur, ce qui es exact, à condition de donner au mot amour sa valeur réelle d'act de la volonté et de se défendre énergiquement contre toute sen timentalité. Développer dans les âmes la piété envers Notre Seigneur, la piété eucharistique en particulier, ne doit pas êtr le prétexte d'un débordement de sensibilité. Aussi le R. P. Ro guet, dégageant avec maîtrise la doctrine de l'eucharistie sacr fice et sacrement, montra-t-il que seule l'Église dans sa liturgi entoure le Saint-Sacrement d'un culte compréhensif et efficac

Acquérir par la liturgie le sens de la référence à Dieu, pénétre plus intimement par elle dans l'ordre sacramentel, en un mo vivre d'abord soi-même de la piété de l'Église, c'est le meilleu moyen pratique pour la religieuse de rendre attirante la prière liturgique, d'y amener les âmes dont elle s'occupe et peu à pe de redonner aux masses qui l'ont perdu le respect et l'amour d la vie de l'Église. Telles sont les conclusions tirées au cours de l troisième journée par les R. P. Gourbillon et Roguet.

Les sujets pratiques : la bibliothèque de la religieuse apôtre, le matériel liturgique et sa fonction apostolique, l'art et la litur gie furent abordés chaque après-midi par M. R. Lesage, cérémo niaire de son Éminence, et par Mme Dussaux. Quant aux échan ges de vues, ils permirent en des « carrefours » animés des dis cussions fort intéressantes et fructueuses sur des questions déli cates : rapports de la liturgie et du catéchisme; manières de faire vivre la messe aux enfants des pensionnats, d'intéresser aux vêpres les enfants des œuvres; liens entre la récitation de l'office et l'apostolat; rayonnement apostolique d'un monastère voué à la prière liturgique; moyens d'expliquer le sens liturgique des sacrements. Ces différents carrefours furent conduits soit par les conférenciers, soit par des religieuses qui apportèrent avec une grande charité à leurs sœurs le témoignage de leurs expériences

Les répétitions de chant, admirablement menées par une di plômée de l'Institut grégorien, offrirent une excellente détente et préparèrent les saluts et la messe chantée. Celle-ci fut célébrée le dernier jour par M. le vicaire général Brot qui manifesta sa joi de voir la chapelle de la Médaille miraculeuse remplie de reli gieuses de tous ordres unies dans la grande prière chantée de la catholicité. La veille, une messe dialoguée dite par M. le vicaire général Delouvrier apportait déjà ce même témoignage d'unité si réconfortant à l'heure présente. Et l'enthousiasme des assis tantes pour ces manifestations était tel qu'il fut décidé en der nière minute de ne pas se séparer sans avoir ensemble chanté les complies du temps pascal où la tonalité de l'hymne et du canti

e laissait percer en notes émouvantes la joie de l'Épouse du ssuscité.

Sans doute les religieuses qui participaient à cette session ient-elles d'avance convaincues, pourtant quelques-unes d'en- elles ont confié aux organisateurs leur bonheur d'avoir dé- ıvert des horizons nouveaux, et déjà les échos des conclusions tiques que les nouvelles apôtres de la liturgie ont tirées pen- ıt ces journées nous sont parvenus infiniment consolants.

III

Session d'études pour les religieuses enseignantes

es 5, 6, 7 avril se sont réunies au prieuré de Vanves une cen- ıe de religieuses appartenant à plus de vingt congrégations tes consacrées à l'enseignement : les chanoinesses de Saint- ıgustin, les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur d'Issoudun, Dominicaines, les religieuses de Notre-Dame de Sion avaient oyé de nombreuses représentantes. On était venu de province grand nombre, malgré l'extrême difficulté des communica- ıs. Les religieuses de l'Immaculée-Conception étaient venues nbreuses de Bretagne, apportant à notre assemblée une série suggestions nettement « régionalistes », et très différenciées rapport aux préoccupations de l'ensemble, qui risquaient re trop exclusivement parisiennes.

ous rendrons un compte plus détaillé de cette session dans prochaine *Maison-Dieu*. Disons, dès maintenant, que la né- sité d'une telle rencontre est apparue avec évidence et que tes les religieuses présentes ont été unanimes à penser, d'une t, qu'on n'avait fait qu'effleurer un immense sujet et à sou- er, d'autre part, qu'on puisse se réunir à nouveau. En con- ıence, une seconde session est prévue dès maintenant pour jeudi, vendredi et samedi de Pâques 1946. D'ici là, un comité cteur composé de quelques religieuses résidant à Paris se ıira pour élaborer un programme plus précis et une mé- le de travail plus rigoureuse. La Révérende Mère Bruno, ue d'Issy, Vanves, centralise dès aujourd'hui toutes les sug- ions et assure le secrétariat de ce comité.

ne conférence magistrale du R. P. Morin inaugurait la ses- : *le vrai visage de la liturgie, sa valeur par rapport à notre religieuse et par rapport à l'épanouissement religieux de nos*

enfants. Une conférence du R. P. Régamey sur *l'importance du cadre et du mobilier liturgique* (en réalité, le R. Père nous entretint *des déformations actuelles de l'art sacré*) suscita en même temps qu'un grand intérêt des mouvements d'opinion très accusés et très réticents. La session connut son meilleur moment avec le cercle d'études dirigé par Dom Bernard, O. S. B., curé-doyen de Vézelay, sur *le chant liturgique*. Dom Bernard s'imposa avec une véritable maîtrise que lui donne sa compétence hors de pair. A titre d'échantillon, voici un court extrait, très schématisé, de ce cercle d'étude.

— *Comment donner le sens communautaire ?*

— On peut donner une intention aux élèves à chaque messe ou de temps en temps.

— *Quelles sont vos usages par rapport aux intentions à donner à la messe ? Indiquez-vous des intentions de prières ou confiez-vous simplement vos élèves à la grande intention liturgique du jour, ou leur dites-vous : il faut prier pour telle intention ?*

— Au memento des vivants et à celui des morts, la supérieure suggère quelques intentions.

— Dans les mouvements d'A. C. souvent les assistants donnent leurs intention au memento. Il faudrait que cela soit naturel et vienne des enfants.

— Il faudrait que le prêtre s'arrête au memento pour laisser le temps de réfléchir à l'intention choisie.

— *Quels moyens employez-vous encore dans ce sens ?*

— L'offrande des hosties.

— J'ai fait faire leur hostie par les enfants.

— Cela peut servir une fois ou l'autre, mais doit perdre rapidement toute efficacité. Ce que je crains beaucoup, c'est que l'on crée une espèce de pseudo-rituel et que cette nouvelle liturgie pèse à la longue d'un poids plus lourd sur les intelligences des enfants que la liturgie authentique et que l'on prenne tous ces moyens pour des absolus.

— Autrefois on apportait des dons.

— Une fois de temps en temps, c'est très bien.

— Chez nous, une fois par semaine, ce sont les enfants qui offrent la messe elles-mêmes. Elles font des dons en argent.

— *Avez-vous repéré certains cantiques qui donnent un sens communautaire à la messe ?*

— Comme chants d'offrande, il existe : « Sur la patène avec l'hostie »; il y en a dans la messe de Dom David.

— Le texte du commun de la messe est la meilleure façon de donner le sens communautaire : tout est au pluriel. Quand on fait chanter une grand'messe, le sens communautaire naît vite.

— Peut-on chanter en français pendant toutes les parties de la messe basse ?

— Il n'y a aucune règle. Mais du point de vue pratique : un chant d'entrée, un chant d'offrande, etc., un chant joyeux pour la sortie, etc., serait bien.

— Nous nous heurtons à une difficulté, celle du répertoire.

— *Est-ce en général pendant la messe que vous expliquez la messe ?*

— Non, à part. Même pas de rappels pendant la messe.

– *Faites-vous des leçons de choses sur la messe ?*
-- On mène les enfants à la sacristie. Ou on en nomme une tour à
r sacristine.

– *Comment faites-vous pour que les petits sachent se retrouver dans*
r missel ?
– Chez nous, on fait des concours : à quel moment de la messe en
on quand le prêtre fait ceci, etc. Nous avons créé des jeux, par
mple des jeux de rallye.

– *Vos enfants aiment-elles la messe chantée ?*
– Oui, parce qu'elles la chantent elles-mêmes. A l'occasion de ces
nts, il y a une compréhension plus grande de la liturgie et des
es.
– Parce qu'elles réalisent aussi une certaine perfection de chant.
temps en temps nous demandons à M. Le Guennant de venir.
– Les filles demandent à chanter la grand'messe tous les diman-
s.
– Dans le Berry : elles sont difficiles à entraîner à chanter la messe.
– Une élève a dit que ça l'empêchait de prier (*sic*).

VOEU

– On constate à quel point : 1° les élèves aiment la messe solen-
e quand elle est célébrée dans les communautés, parce qu'il leur
permis de participer elles-mêmes à cette messe; 2° Les élèves ma-
stent de la répugnance à assister à la messe de paroisse, parce
elles n'y chantent pas et parce qu'elle est mal chantée.
– Il y aurait intérêt à nous entendre pour faire un répertoire com-
n de base à populariser dans toute la France. C'est le rôle de l'Ins-
t grégorien.

– *Désirez-vous faire chanter plus souvent la messe dans vos pen-*
nats ? Souhaitez-vous, quand vos élèves ne sont pas là, que votre
se de communauté soit chantée plus fréquemment qu'elle ne
?
– Oui, tous les dimanches, à condition d'être assez nombreuses,
n cela devient une fatigue et donne de mauvais résultats.
Nous voudrions réserver la messe chantée au dimanche.

– *Obligez-vous vos élèves à aller à la messe tous les jours ?*
– Non. Ce n'est pas souhaitable.

– *Ne serait-il pas souhaitable qu'il y ait chaque jour des délégués*
chaque classe envoyées par les élèves, pour donner le sens de la
munauté. Cela se fait dans les missions où ce sont des villages
nts de plusieurs centaines de kilomètres, au Soudan, qui envoient
représentants ?
Nous le faisons même pour la messe paroissiale où chaque classe
eprésentée au mois de Marie ou du Sacré-Cœur.
Il faut : que les religieuses forment des paroissiennes. Il faut
la vie concrète des paroisses soit telle que les grandes élèves for-
liturgiquement ne soient pas dégoûtées de leur paroisse.
Il faut que les jeunes gens et jeunes filles formés dans les pen-
nats soient préparés à transformer leur paroisse. Certains font
légoûtés. C'est du dilettantisme. La paroisse est une réalité à
elle on doit se dévouer.

LA VIE DU C. P. L.

LA SECONDE SESSION D'ETUDES VANVES, 23-26 JANVIER 1945

Du 23 au 26 janvier, le Centre de Pastorale Liturgique manifestait à nouveau sa vitalité en tenant sa seconde session d'études au prieuré Sainte-Bathilde de Vanves. Une centaine de congressistes devaient répondre à son appel. Ils venaient, sinon de tous les coins du territoire, — car l'arrêt subit des communications ferroviaires devait empêcher certains correspondants du Nord, du Sud-Est et de l'Ouest de rejoindre, — du moins de tous les milieux : prêtres engagés dans les charges du ministère paroissial, curés de Paris, de banlieue, de province; aumôniers et dirigeants des mouvements d'Action catholique; directeurs de séminaires et professeurs; religieux de tous ordres. Si l'on tient compte enfin que plusieurs membres de l'épiscopat dont LL. Ex. Mgr Guerry, archevêque coadjuteur de Cambrai, Mgr Harcsouët, évêque de Chartres, Mgr Pinson, évêque de Saint-Flour, devaient prendre une part active à tous les travaux et que S. Em. le cardinal Suhard, archevêque de Paris, devait assister personnellement à plusieurs leçons et donner une adhésion sans réserve à l'œuvre commencée, est-il trop osé de dire que l'assemblée de Vanves reproduisait quelque peu la physionomie de l'Église de France ?

*
* *

L'ouverture officielle de la session était fixée au mercredi matin 24 janvier. Toutefois, afin de faire profiter au maximum les prêtres de la province de leur passage à Paris, une série de leçons était organisée dès la veille, portant sur les arts et techniques au service de la liturgie.

Leçon de choses d'abord ! Quelle évocation que cette visite du mardi matin au palais du Trocadéro où M. Marc Thibout, conservateur, présente un ensemble de fresques reconstituées de nos églises de France. C'est une promenade à travers l'art pictural du moyen âge. Dom Jean Leclercq, de l'abbaye de Clervaux, souligne à quel point cet art populaire, empruntant ses thèmes à la Bible et à la liturgie, était gros de spiritualité et préparait de façon lointaine, mais réelle à la célébration du culte. L'imagination des fidèles en étant imprégnée, leur enseignement et leur contemplation en étaient d'autant facilités.

Le soir, à 15 heures, trois leçons sont données à la salle de confé

ence des Éditions du Cerf : André Cruiziat parle de *L'Art chrétien des tes et des grands rassemblements populaires*; M. M. Lods, architecte u monastère de Vanves, des *Valeurs relatives et permanentes de Architecture*; M. Henri Scrépel, du *Problème du chant français*. Sur suggestion de Mgr Terrier, évêque de Bayonne, une même préoccu- ation avait présidé au rapprochement de sujets aussi différents et ellait ainsi l'unité de ce programme : comment rendre à notre turgie chrétienne une forme plus virile, plus populaire, plus ctuelle ?

André Cruiziat, maître de camp à la célébration du Puy en août 942, était tout indiqué pour nous entretenir de la théorie et de la atique des grands rassemblements populaires. Une réunion de uarante mille hommes suppose une architecture, une optique, un pertoire, un acoustique, des procédés de participation active de la ule, que ne suppose pas une réunion de trois cents personnes.

La célébration est par excellence la fête de la communauté. C'est heure où la communauté se rassemble, où elle se dresse corps et ne, où elle se manifeste à elle-même et aux autres. C'est pourquoi ut ce qui est création et invention dans une célébration doit avoir un ns. Tout doit porter la marque d'un esprit et d'une volonté.

Dès lors, rien de petit, rien de mesquin dans une célébration. Le oindre détail doit servir à rassembler la communauté et à l'expri- er. C'est pourquoi, s'il n'y a pas de célébration sans communauté, n'y a pas davantage, à l'inverse, de communauté sans fête.

De plus, parce que toute fête est une explosion de joie et que toute ie ici-bas et spécialement une joie populaire qui ne seraient que irituelles sont un non-sens, la fête humaine est nécessairement liée la fête sacrée et, inversement, la fête sacrée à la fête humaine. Ainsi n témoignent les coutumes de nos vieux villages chrétiens où la fête n pays est indissolublement liée à la fête du saint local... ainsi les tes religieuses doivent-elles tendre à un maximum de répercussion d'expression dans la vie humaine totale.

Enfin, le meneur de jeu est un homme indispensable, l'homme par cellence de la communauté en ce sens qu'il ressent tous ses besoins un moment donné. Il est celui qui a charge d'exprimer ses aspira- ons dans le langage humain le plus vaste : couleurs, rythmes, déco- tions, jeux dramatiques, cortèges, poèmes et chants. Il doit avoir ntelligence de ces divers registres humains et être capable d'en uer. Voilà pour la théorie.

Qu'en est-il maintenant pour la pratique ? Le choix des lieux est pital : toute communauté devrait avoir son lieu propre. Mais celui n décor ne l'est pas moins : mise en valeur des objets, besoin intense lumière.

Pour ce qui est du son, faire appel au micro dans les grands ras- mblements : installation, plus délicate qu'on ne pense, des haut- rleurs. Ceux-ci ne doivent pas avoir pour but d'amplifier la voix, ais de la porter dans tous les coins. Enfin, choisir un homme capa- e de parler à des milliers d'hommes. Il faut que tombent sur un tel iditoire, non des subtilités, mais des vérités taillées à la dimension dix mille hommes.

Qu'il soit permis de souhaiter qu'un jour prochain, A. Cruiziat s'astreigne à nous donner en formules précises et méthodiques, à l'usage de tous les organisateurs de fêtes populaires, ce qu'il exposa avec une telle force d'entraînement et d'évocation !

Parce que l'architecture a conditionné de tous temps la vie liturgique et que, en conséquence, il est impossible d'adopter une fois pour toutes un style du passé pour l'art sacré sans risquer de chasser délibérément toute vie de l'Église au profit d'un hiératisme sans grandeur ni beauté, M. Lods nous parle ensuite de la nécessité de travailler hardiment à la création d'un art sacré contemporain pour aider à la restauration liturgique. Non, certes, qu'il faille faire dans cette œuvre table rase du passé : toute architecture véritable comporte à la fois des valeurs relatives et des valeurs permanentes. C'est à ces dernières qu'il faut faire appel pour dépasser le stade de la pure reconstitution des édifices anciens : on comprendra alors que, sans infidélité au passé et à la tradition, une église n'a plus besoin d'être en style gothique pour remplir dignement sa fonction de Maison de Dieu.

La journée avait commencé par une leçon de choses; elle finit de même. Henri Scrépel fit la preuve devant nous — avec ses auditeurs — qu'il ne fallait pas renoncer à faire chanter les Français ! Cette première journée d'échanges devait s'achever dans une atmosphère détendue de chants et de rires.

*
* *

Les séances de travail proprement dites s'ouvrirent donc au matin du 24 janvier.

« Dans ces mois de la libération et dans les conjonctures présentes, cette session représente à sa manière, devait déclarer le P. Duployé, une affirmation du vouloir-vivre français. Il nous a fallu la vouloir et la maintenir jusqu'au bout, envers et contre tout. Votre présence, messieurs, est un acte de foi et d'espérance. »

Le Baptême et sa pastorale liturgique devait faire l'objet principal des travaux. En marge et par manière d'information plus générale, un échange de vues sur la spiritualité du clergé diocésain avait été ménagé : programme bipartite dont le risque allait être de disperser les efforts en raison du haut intérêt de chacun des sujets.

Quitte à être infidèle à l'ordre chronologique, nous retracerons tout d'abord, pour plus de clarté, la courbe générale des débats sur la spiritualité pastorale. Les variations sur ce thème devaient faire l'objet de deux rapports le premier soir et d'une discussion le lendemain.

M. Martimort, professeur de liturgie à l'Université catholique de Toulouse esquisse le plan de ce que devrait être, à son sens, un traité de théologie complet de l'épiscopat. Son rapport est une suite de suggestions et d'aperçus visant à retrouver le sens de la communauté diocésaine tel que l'eurent autrefois un saint Ignace d'Antioche ou un saint Cyprien : l'évêque est, de par l'institution divine, le chef et le père de cette communauté; tout bienfait spirituel, dans cette communauté, ne vient normalement que par lui, à commencer par le

erdoce des prêtres. Ce rapport est un essai dont chacun des points rite d'être précisé et médité, mais il pose sans conteste la pierre base pour l'édification d'une spiritualité pastorale.

M. le chanoine Marcant, vicaire général de Cambrai, apporte alors témoignage de vie. Les actes cultuels sont normalement et doi- ıt être le fondement de la spiritualité des pasteurs. Au centre de te spiritualité fondée sur une liturgie vécue, il y a l'Eucharistie, ıthèse à la fois du mystère de Pâques et du mystère de la Pente- e. Mais le premier mystère est une œuvre de rédemption, le second e œuvre d'unité. Dès lors, toute spiritualité pastorale s'équilibre re ces deux pôles : sauver et unir tous les fils de Dieu qui nous sont ıfiés.

Les deux derniers sujets touchent tellement au vif les préoccupa- ıs actuelles des âmes sacerdotales qu'ils provoquent une multitude suggestions et d'interventions. Le P. Féret, professeur à l'Univer- dominicaine du Saulchoir, devait s'essayer le lendemain soir à cla- er quelque peu la situation.

a réflexion part d'une constatation de fait : jamais en aucun ıps peut-être, on n'a eu le souci d'élaborer pour elles-mêmes des ·itualités. Or cette recherche, si elle est légitime pour parer au s pressé, est-elle tellement souhaitable ?

i l'histoire nous enseigne, en effet, qu'il existe de fait dans l'É- e des spiritualités, celles-ci n'ont été que la résultante, dans un ieu donné, de la réfraction du message évangélique. Les spiritua- s, en ce sens, se constatent *post factum*, mais ne s'élaborent pas toutes pièces : saint Benoît, saint Dominique n'ont pas eu l'idée seul instant de créer une spiritualité bénédictine, une spiritualité ıinicaine; ils ont simplement tendu de toute leur force, avec leur :e propre et leur tempérament, à vivre en plénitude le message ngélique en un temps et en un milieu donné. De plus, l'histoire s découvre un nouveau danger : même *post factum*, les spiritua- par trop spécialisées risquent sans cesse de faire naître un esprit chapelle représentant toujours une minimisation, sinon la néga- , du sens de l'unité.

ès lors, deux conclusions se dégagent : 1° Voudrait-on élaborer à ri une spiritualité pour le clergé séculier ? Il est à craindre qu'on ıoutirait pas. On ne crée pas plus en effet une spiritualité de façon ficielle qu'on ne crée artificiellement un vivant. 2° A vouloir la naître coûte que coûte, il serait à craindre qu'on multiplie dans athédrale les chapelles latérales, autrement dit, qu'on accuse de velles divisions.

ı solution ne peut être que dans un retour aux sources et aux rations communautaires primitives. A cet égard, l'effort du C.P.L. décisif :

ı ce sens, d'abord, que tout renouveau liturgique présuppose et, etour, favorise un renouveau biblique. Que l'on revivifie en effet rande prière biblique qu'est la liturgie et chacun, clerc ou laïc, vidu ou communauté, y puisera les aliments spirituels qu'il est é d'aller demander à une spiritualité.

ı ce sens, ensuite, que tout renouveau liturgique présuppose et,

en retour, favorise un renouveau communautaire. La liturgie est pa excellence la prière de la collectivité. Quiconque s'y adonne ne peu plus être menacé de particularisme; il trouve en elle le remède au oppositions dont l'histoire nous enseigne qu'elles sont la tentatio continuelle des « spiritualités ».

Le rapport du P. Féret élevait le débat à un plan nouveau, mai pour une discusion générale sur ces questions, l'assemblée de Vanve manifestement, n'était pas préparée. Mgr Guerry, en une interventio émouvante de vérité, revendiquait le droit de parler d'une spiritua lité du clergé en montrant les aspects particuliers et les aspects pr pres sous lesquels il pouvait envisager sa participation à la grande v de l'Église. Ce faisant, il ne récusait pas les suggestions du Pèr C'est donc qu'une équivoque subsiste sur le mot « spiritualité ».

La Maison-Dieu publiera dans l'un de ses prochains fascicules l résultat de quelques échanges de vues sur ce thème qui firent sui aux journées de Vanves. Ces textes, en apportant quelques précisio et en recherchant la définition adéquate, seront comme la conclusio d'un travail qui, ainsi, n'aura pas été inutile.

***

Le travail sur la pastorale liturgique du baptême devait être men avec beaucoup plus de cohérence et de maîtrise. Deux conférence publiées dans ce fascicule de *La Maison-Dieu* en donneront une idée

La pierre de base de toute la session devait être posée par l R. P. Bouyer, de l'Oratoire. Son rapport n'est pas seulement un froide reconstitution historique; elle dégage, au fur et à mesure qu'ell progresse, les principaux thèmes doctrinaux et vitaux dont notr liturgie baptismale reste encore pourvue. Les douze assertions qu forment la conclusion de ce rapport nous permettent à la fois d'e mesurer la grandeur et de nous en faire une idée précise.

Toutes les autres conférences devaient être comme une reprise, pa manière d'explicitation ou de confirmation, de chacun de ces point

Le P. Amiable réfléchit sur *la Fonction apostolique du baptême d adultes*. Cette fonction ne se réalise précisément qu'en raison du pl large déploiement des cérémonies prévues par le rituel dans la coll tion du sacrement aux hommes faits. 1° Chacune des cérémonies a vertu de préparer le sujet non seulement intellectuellement, ma moralement, au baptême; 2° Du même coup, l'entrée cordiale réfléchie du catéchumène dans le jeu des cérémonies l'amène néce sairement à porter devant tous les assistants un témoignage de v 3° Ce témoignage vaut certes au premier chef pour les incroyan assistant au baptême, mais aussi pour les fidèles trop habitués a choses de l'Église pour en ressentir encore un étonnement émerveill

Le rapport du P. Amiable était une réflexion sur ce qu'on pouva

1. Cf. ci-dessus : L. Bouyer, *Le Baptême et le mystère de Pâque* p. 29; P. Gouzi, *Le catéchuménat d'adultes en milieu déchristianis* p. 52.

tendre, en toute occurrence, de la mise en œuvre du cérémonial. Le ndemain jeudi, Mlle Gouzi devait nous dire, de façon plus concrète, qu'elle en attendait pour la rechristianisation des milieux popu- ires.

Mlle Gouzi nous fait part d'une expérience menée en commun dans s quartiers populeux de la Bastille et de Belleville. Son rapport est ne émouvante révélation qu'on aura la possibilité de méditer, puis- u'il est reproduit *in extenso* ci-dessus. Ce qu'au fond postulait lle Gouzi, ne fût-ce que confusément, c'était la redécouverte de la lébration baptismale de la nuit de Pâques que nous avait fait revi- e le P. Bouyer. Celui-ci regardait vers le passé, elle-même vers l'a- nir, et leurs deux témoignages concordaient !

Le R. P. Aupiais, supérieur des Missions Africaines de Lyon, devait fin apporter dans le même sens un dernier *confirmatur*. Son exposé t un tissu d'anecdotes d'où plusieurs certitudes se dégagent :

1° Le catéchuménat doit nécessairement saisir le nouveau converti ut entier, cœur et esprit. L'instruction catéchétique, à elle seule, y suffit pas. Il faut y joindre une éducation proprement chrétienne, tendre qu'elle fasse ses preuves et porte ses fruits, ce qui exige habi- ellement un effort de plusieurs années.

2° Cette instruction et surtout cette éducation ne sont possibles u'au milieu d'une communauté dont l'institution du catéchuménat rme précisément le cadre.

3° Enfin, — et ceci est un avertissement donné aux apôtres travail- nt sur la terre de France, — l'expérience prouve que les conversions ɔpèrent plus difficilement dans les milieux a-religieux et paganisés ie dans ceux où une religion idolâtre a maintenu le sentiment reli- eux et des vestiges de moralité.

Avec le rapport du P. Aupiais, l'enquête sur le catéchuménat et les igences communautaires du baptême était close. Il restait à explici- r un dernier point, mais un point majeur sur lequel la communica- n du P. Bouyer nous avait alerté dès le premier jour, à savoir que *baptême est par excellence le sacrement de la foi.*

Le R. P. Dondaine, professeur au Saulchoir, devait s'y employer avec obité, précision et clarté. Son exposé sera reproduit dans une pro- aine *Maison-Dieu*. En conclusion, le Père laissait le soin à chacun tirer les conséquences pratiques qu'impliquaient son enquête his- rique et sa réflexion théologique. Signalons-en seulement deux :

1° Parce que le baptême est par excellence le sacrement de la foi, nférer le baptême à des adultes insuffisamment préparés ou même des enfants dont on est moralement sûr qu'ils ne seront pas ins- uits ou élevés dans la foi chrétienne, est un non-sens. En doctrine, ie telle indulgence ne peut se justifier.

2° Parce que le baptême est encore le signe de la foi et que la foi t elle-même une prise de possession de tout l'homme par la lu- ière de Dieu, les rites symboliques du baptême qui préparent le téchumène à recevoir la révélation divine — (tradition du sym- le) — et lui permettent ensuite de la proclamer — (reddition du mbole) —, tous ces rites sont d'une importance capitale. On doit

tendre dès lors de toutes nos forces à rendre à ces cérémonies leur maximum d'expression et de signification.

Il appartenait à Dom Lambert Beauduin de terminer le vendredi matin la série des leçons magistrales. Le P. Duployé le saluait en effet comme notre maître, bien mieux, comme le Père incontesté du renouveau liturgique belge et français.

Sa leçon inoubliable, que nous publierons prochainement, replaçait le sacrement dans la perspective plus haute et plus large de l'initiation chrétienne totale. Cette initiation chrétienne comprend pour être parfaite trois actes principaux : le baptême, la confirmation, l'eucharistie. Quels sont dès lors les mystérieux rapports existant entre le premier et le dernier acte de cette initiation, entre le baptême et l'eucharistie ?

Il est à croire, si l'on interroge l'histoire, que la nature de ces rapports n'est pas celle d'une simple juxtaposition fortuite, mais d'une liaison intrinsèque s'appuyant sur le rapport organique existant entre l'orientation du baptême aux saints mystères. L'eucharistie est, en ce sens, dans le baptême comme le fruit est dans la fleur.

L'eucharistie est donc bien le point culminant de l'initiation chrétienne.

De ces réflexions de haute sagesse se dégageaient des conséquences toutes pratiques.

Au plan de la doctrine d'abord, l'initiation chrétienne bien comprise est à base latreutique, sacrificielle, ecclésiastique.

Au plan des actes cultuels : sans doute l'espoir d'une restauration de la discipline ancienne est-il vain. Mais un vaste champ est ouvert aux travaux d'histoire et de vulgarisation pour préparer les esprits, et rendre possible tôt ou tard ce qui à l'heure actuelle est prématuré.

En tout état de cause, il est possible de tirer un maximum de profit de ce que l'Église conserve encore de nos jours : sens de la communion pascale qui est la résurrection annuelle à la vie du Christ après le baptême de pénitence. Restauration de l'office du samedi saint. — Renouvellement des vœux du baptême qui deviennent dans cette perspective un rite majeur de la communion solennelle. Enfin réalisations paraliturgiques pour aider au retour à la tradition et alerter sur les réformes souhaitables.

Au plan de l'iconographie enfin : mise en œuvre des thèmes de l'initiation chrétienne totale. Rendre, par exemple, au baptistère sa place normale, sa grandeur, sa dignité. L'orner de façon pertinente. S'inspirer pour les images de première communion des mêmes thèmes et des mêmes motifs.

La leçon de Dom Beauduin devait être le couronnement de tant de suggestifs rapports. Son exposé était une œuvre de haute sagesse, non seulement en ce sens que parallèlement à la recherche spéculative se déployaient des conclusions toutes pratiques prêtes à informer l'action, mais encore en ce sens qu'en nous mettant en présence d'une méthode de recherche précise à souhait, il portait un témoignage en faveur des réalités vivantes dont il traitait avec une telle puissance d'évocation.

Il n'était que temps à la fin de cette dernière journée de travail de éunir des commissions. Celles-ci devaient avoir pour tâche de mettre u point, dans la ligne de la doctrine proposée les jours précédents, es questions toutes pratiques et concrètes relatives à la pastorale du aptême. Six commissions devaient être réunies dont les propositions taient soumises à l'assemblée l'après-midi même. Disons-le sans étour : en raison des difficultés inhérentes à ce genre de discussions, e sujet fut à peine effleuré.

Le questionnaire de l'*Enquête sur la Pastorale liturgique du baptême* établi à la suite de ces premiers travaux et qu'on trouvera dans es pages précédentes donne toutefois une idée du travail accompli t des questions soulevées. Nos lecteurs sont instamment invités à s'y ntéresser pratiquement et à y répondre et à y faire répondre pour rolonger ainsi l'effort commencé aux journées de Vanves. Les résulats de cette enquête formeront la base de départ du travail de la session 1946 dont l'objet reste fixé : la Pastorale liturgique du baptême.

*
* *

Qui dira la loyauté intellectuelle des conférenciers, la probité des apporteurs, la franchise des discussions, la cordialité des conversaions et le désir unanime de progrès ? Autant de manifestations de 'unité profonde qui rassemblait en un même esprit des personnes enues de points si différents.

Des circonstances extérieures devaient aider à cette fusion. Et tout 'abord le chant de l'office liturgique, et puis la table commune et nfin le chaud et bienfaisant accueil — (à tous les sens du mot en cet iver rigoureux) — de l'hospitalité bénédictine. Les Mères de Sainte-athilde ont déjà ainsi payé largement leur quote-part au renouveau turgique français et le C.P.L. est heureux de leur exprimer ici sa ive reconnaissance. Nous n'oublions pas les Sœurs de la cuisine !

Il nous faut essayer, pour conclure, une critique constructive des ournées.

Il y a tout d'abord des gains positifs. Et tout d'abord, le fait d'aoir pu réunir et faire dialoguer ensemble des prêtres venus de points e l'horizon ecclésiastique aussi différents que celui du prêtre jociste e la banlieue et celui du bénédictin arrivant en droite ligne de son ionastère. Les réunions de Vanves ont montré, pour la seconde fois, out le bénéfice que les uns et les autres, c'est-à-dire l'Église elleême, étaient en droit d'attendre de tels échanges.

Bénéfices qui s'inscrivent d'ailleurs de façon fort différente pour haeun : l'homme d'action éclaire sa voie à la lumière de la doctrine, homme d'étude est invité à reviser ses catégories et voit mieux que mais leur utilité dans la perspective des problèmes pastoraux. Que e peut-on attendre d'un tel brassage, non seulement du point de ue strictement liturgique, mais du point théologique, pour la réno-ation ou l'approfondisement de certaines problématiques ?...

Du simple point de vue technique enfin, la session de Vanves 1945 arque un progrès sur celle de l'année précédente. L'an dernier, à

plusieurs reprises, on avait pu avoir l'impression que le Centre de Pastorale cherchait sa voie. Cette année, l'objet de recherche étant beaucoup mieux délimité, la méthode beaucoup plus assurée, cette voie est frayée. Si bien que l'apparente austérité et la forme moins brillante qui marquèrent cette année les débats n'est que le signe d'une meilleure prise de possession par le C.P.L. de l'objet propre de son travail.

Toutes ces raisons suffiraient à expliquer que les congressistes soient repartis très satisfaits de l'ensemble.

Pour autant, une telle satisfaction ne devait pas aller sans nuances.

Pour une session dont l'objet était de traiter de questions pastorales, on devait regretter que le nombre des pasteurs fût encore proportionnellement insuffisant par rapport au nombre des techniciens et des religieux. Le C.P.L. en était certes moins responsable que la difficulté des transports. Néanmoins, il reste souhaitable qu'en accusant encore à l'avenir le caractère doctrinal de ces journées, une part toujours plus considérable soit accordée à l'élément pastoral. C'est une question d'équilibre proportionnel fort importante pour la bonne marche et l'avancement des travaux dans le sens pastoral qui est proprement celui du Centre.

Si l'organisation de l'assemblée n'était pas encore ce qu'on eût pu souhaiter, l'organisation technique des travaux devait à son tour laisser à désirer. La distribution bipartite du programme portant à la fois sur la pastorale liturgique du baptême et la spiritualité pastorale du clergé devait se révéler à l'expérience comme une erreur.

D'une part, en effet, les congressistes de Vanves sont désormais assez gagnés à la cause de la liturgie pastorale pour se passer de sujets d'intérêt plus général qui leur seraient proposés par mode d'appât. D'autre part, le thème de la spiritualité pastorale engageait trop de sujets délicats pour qu'on pût espérer des résultats positifs. A lui seul, un sujet de si grand intérêt méritait qu'on lui consacrât une session toute entière.

Si bien que par rapport à la pastorale liturgique du baptême, objet principal de la réunion de janvier, le temps consacré à la spiritualité pastorale apparut à beaucoup, dans l'instant même où il passionnait tout le monde, comme une perte de temps. De là, une hâte fébrile apportée dans les débats et surtout l'expédition rapide du travail des commissions, la dernière après-midi du congrès.

Dans ces conditions, la direction des travaux devenait particulièrement difficile. Sans remettre en question la légitimité de ces journées d'échanges et de leur liberté qui rappellent à certains égards celles des si vivants et si profitables quodlibets du moyen âge, il est souhaitable toutefois qu'un comité directeur prenne davantage en main la direction des débats afin de les orienter en tout temps vers des conclusions bien précises, en les référant sans cesse à la lumière de la doctrine. Cet idéal ne fut certes pas atteint : après avoir entendu pendant deux jours des rapports d'une qualité doctrinale incontestable, on eut un peu l'impression de redescendre la dernière journée au plan d'une médiocre casuistique. Si le baptême est vraiment l'acte

l'entrée dans la communauté chrétienne, s'il est encore par excel-
ıce le sacrement de la foi, il est bien des façons de faire sur les-
elles il paraît difficile de transiger.

Les insuffisances des journées de Vanves 1945 portent un enseigne-
ent. C'est pour en tirer parti et pour remédier ainsi aux insuffi-
ıces constatées que les points suivants ont été décidés depuis la
ture de la session de janvier :

1° Le caractère de « journées d'études » et de travail proprement
storal doit être encore accentué dans les prochaines sessions. A
te fin, deux dispositions pratiques sont apparues capitales : la pre-
ère est de rééquilibrer l'assemblée, selon le désir de beaucoup, au
ofit de l'élément pastoral; la seconde d'offrir aux congressistes trois
ırs de prière, de méditation et de travail en commun dans un sé-
ır plus intime, plus éloigné des « tentations » de la grande ville :
cordialité, les échanges personnels y trouveront leur part autant
e la concentration de l'attention. L'inconvénient majeur de cette
ision est qu'elle entraîne l'abandon du monastère de Vanves : le
.L. y est né, trouvera-t-il ailleurs autant de sympathie, d'empres-
nent et de dévouement désintéressés ? Le lieu de la prochaine ses-
n est fixé à Bourges, où S. Exc. Mgr l'Archevêque nous assure déjà
tout son accueil paternel. A la demande de plusieurs de nos amis
clergé diocésain, nous avons décidé d'accentuer l'aspect proprement
ırgique de notre vie commune. Nous chanterons donc à Bourges,
aque jour, tout l'office de la manière la plus allègre et la plus sim-
, comme il convient à des clercs.

2° Il n'est pas inutile d'apporter une précision sur la composition
nos sessions de janvier. Les sessions régionales (celle de Lisieux
exemple) et les congrès (Saint-Flour) sont le plus largement
verts à tous ceux qui désirent y participer. La session de janvier du
.L. n'est pas, elle, une session d'information, même pour le clergé :
est une session d'études et de recherches. L'expérience des deux
nées précédentes a montré qu'on gagnerait à ne pas y admettre de
ieux, même très sympathiques, et à n'y convoquer que les corres-
ndants actifs du Centre : ceux qui s'inspirent de ses principes, ali-
ntent sa documentation et sa réflexion, sont en liaison étroite avec
dirigeants. Le C.P.L. garde donc pour les sessions de janvier toute
erté dans ses invitations. Il n'y a là aucune exclusive désagréable,
is la requête même, impérieuse, du travail commun.

3° L'objet de la session des 15, 16 et 17 janvier 1946 à Bourges sera la
storale liturgique du baptême étudiée à partir de l'enquête amorcée
le questionnaire inséré dans la présente livraison.

fr. C.-M. Travers, O. P.

LA REPRISE DE *L'ART SACRE*

Le sens liturgique appelle un certain goût artistique, parce que les cérémonies se déroulent dans une architecture, qu'elles mettent en œuvre les ressources de tous les arts. Le sens liturgique prédispose même, à certains égards, au goût artistique. Mais on voit tous les jours que ce goût est autre chose que ce sens. Il demande une éducation spéciale, complément de la formation liturgique. Les problèmes des arts sacrés exigent d'être étudiés en eux-mêmes, sans néanmoins oublier jamais que ces arts tiennent leur caractère « sacré » de leur service cultuel et que la liturgie leur est comme un *art majeur*.

Un agencement sage des efforts demande donc qu'une revue et tout un « mouvement » travaillant à la renaissance des arts sacrés s'insère à l'intérieur de l'œuvre du Centre de Pastorale liturgique. La revue *L'Art Sacré* existait avant la guerre. Fondée en 1935, reprise en janvier 1937 par les Éditions du Cerf, interrompue à la mobilisation, elle n'a pas voulu reparaître sous l'occupation allemande. Dès la libération, elle s'est préparée à revivre. On doit parler ainsi dans les temps étranges où nous sommes. La crise du papier est plus cruelle pour elle que pour les autres publications, parce que cette revue d'art exige des clichés qui viennent bien, tandis qu'elle veut rester à la portée des bourses modestes. Ce problème vient seulement d'être résolu, et de façon provisoire : *L'Art Sacré*, en attendant sa réapparition comme revue mensuelle, qu'on ne peut espérer avant le retour à des conditions moins anormales, va publier une première série de quatre « cahiers » et une brochure, dont on trouvera l'indication détaillée parmi les annonces.

Les directeurs de *L'Art Sacré*, le R. P. Couturier, qui se trouve encore bloqué, comme tant de Français, en Amérique, et moi-même, avions profité de l'expérience de deux années et demie durant lesquelles nous avions mené cette revue parmi trop d'autres occupations apostoliques. Au moment où la guerre éclata, j'allais m'y consacrer entièrement. Nous entreprenions des « réformes de structure », destinées à rendre cette publication plus accessible à des lecteurs non encore initiés à l'art contemporain et à l'histoire de l'art ancien, destinées aussi à la rendre plus pratique, et à organiser un véritable « mouvement ».

Durant ces derniers mois, j'ai repris nos anciens projets, rendus plus urgents par la perspective de la reconstruction et par ce qui fermente de toutes parts dans le peuple fidèle. Je ne me doutais pas que j'attendrais si longtemps avant d'avoir un peu de papier, et je voulais mettre à la base de la revue dont je préparais les premiers numéros une large information, une réunion de personnalités de toutes tendances, ecclésiastiques, artistes, écrivains d'art. Chaque mois, nous avons eu une séance d'étude, très suivie, où nous avons discuté de grandes questions relatives à l'art religieux.

En somme, ces questions, étroitement connexes, sont de quatre rdres.

D'abord il s'agit de donner aux architectes, aux autres artistes et ux ecclésiastiques qui vont reconstruire des centaines d'églises un rogramme précis et critique. Pour cela, j'ajoute à nos réunions men- uelles assez larges et au travail personnel de quelques-uns d'entre les ollaborateurs les plus assidus, celui d'un petit comité qui se réunit ous les quinze jours et examine méthodiquement le programme rchitectural de l'église. Les membres de ce comité sont assez divers our que nous centralisions les conclusions d'expériences complémen- ires. Nous espérons publier peu à peu un dossier où ceux qui recons- ruiront trouveront tout élaborés les éléments grâce auxquels ils évi- eront les erreurs les plus regrettables et profiteront de ce qui a réussi i et là. Avant de passer à l'étude détaillée des éléments qui compo- nt l'église et ses dépendances, nous préparons trois « cahiers » ont l'objet est général :

1. L'esprit et les principes. La place de l'église dans le village et dans ville. L'orientation.

2. La cité paroissiale elle-même. Les divers types d'églises (facteurs ui les déterminent; avantages et inconvénients de chacun).

3. Matériaux, structures et expressions. On doit certainement consi- érer ensemble structures et expressions; ne se contentant pas de for- ies qui sont structuralement intéressantes, mais dont l'expression 'est pas harmonieuse; inversement, ne demandant pas l'expres- on religieuse à des moyens qui n'ont pas de valeur structurale. Ce ahier sera certainement le plus difficile à faire, et il faudra que nous intégrions l'apport des architectes qui depuis quelque vingt ans — rtout, hélas! hors de nos frontières — ont élaboré des moyens si marquables. Les expériences ont été faites, il faut en profiter, au eu de repartir à l'aventure, en ignorant un si fructueux travail. Ce oisième cahier sera complété par une étude sur le chauffage, l'éclai- ge et la sonorité.

Je serais reconnaissant à tous les prêtres qui auraient observé quel- ue avantage ou quelque inconvénient d'une disposition quelconque e l'architecture religieuse, de m'en faire part, pour que tous en pro- ent.

Le second problème qui nous requiert est celui de la digne présen- tion, de la mise en valeur de notre patrimoine artistique. Nous som- es tellement accoutumés à voir nos églises les plus belles et les plus armantes, encombrées d'un bric-à-brac d'objets hétéroclites et mentables, que cela nous paraît tout naturel. Il faut que le clergé les fidèles prennent conscience de tout ce qui est déplorable en cet rdre de choses. Il faut que les curés qui veulent y remédier soient nseillés, car leur bonne volonté ne suffit pas. Nous nous mettons, ec des architectes et d'autres artistes, à leur disposition pour les der. Nous allons publier pour eux un premier petit manuel qui tirera leur attention sur des erreurs à éviter, sur des moyens d'ob- nir un progrès. Notre souci n'est pas seulement artistique. Des exem- es nous ont prouvé qu'il y a une façon d'intéresser les fidèles à la ise en valeur de leur église, de les y faire se dévouer, et que c'est un s moyens les plus sûrs de renaissance paroissiale. L'église est ce u'il y a de plus noble dans un village ou une ville. Lorsqu'on a com- is que cette noblesse oblige, lorsqu'on s'emploie à son service, elle noblit humainement et surnaturellement tous ceux qui y contri- ient. L'œuvre de Barrès est à reprendre d'une manière nouvelle, en hors de toute action politique et en dépendance du mouvement

paroissial liturgique. Il y a une « mystique » de l'église à développer de proche en proche dans la France entière, grâce à des réalisations qui soient parfaites, tant par leur qualité artistique, que par la ferveur, l'intelligence, le goût provoqués chez tous ceux qui y seront appelés.

Le troisième problème est celui de l'éducation artistique du clergé. Nous avons fait une enquête dans les séminaires. Nous allons proposer un programme et surtout des méthodes, que nous espérons illustrer de films commentés. Nous rendrons plus pédagogiques les articles de la revue.

Enfin, le grand problème de fond est celui de l'expression plastique des réalités surnaturelles, dans le double champ de l'art ancien et de l'art contemporain. Il s'agit en particulier de multiplier les contacts avec les artistes, et entre eux, et de leur faire rencontrer le public religieux. Tâche infinie, que nous prétendons entreprendre dans toute son ampleur. D'une part, nous devons certainement nous soucier plus encore que nous ne faisions avant la guerre de signaler les artistes capables d'accomplir d'une façon au moins honorable les ouvrages de toutes sortes pour lesquelles on s'adresse d'ordinaire à des marchands indignes. D'autre part, nous devons nous aventurer dans les régions de la création actuelle, si étranges qu'elles soient, y discerner ce qui est « baptisable ». Et d'un de ces extrêmes à l'autre, il faut remplir tout l'entre-deux.

fr. Pie Régamey.

DANS NOS PROCHAINES LIVRAISONS

A.-G. MARTIMORT : **De l'évêque.**

Dom Lambert BEAUDUIN : **Baptême et Eucharistie.**

R^me^ Dom HERWEGEN : **Eglise et mystère.**

M^gr^ CHEVROT : **Essais de prédication liturgique.**

Louis BOUYER : **Le Bréviaire et la vie spirituelle des prêtres.**

Romano GUARDINI : **Examen de conscience du mouvement liturgique en Allemagne.**

Alphonse HEITZ : **Dernières étapes de la pastorale liturgique en Allemagne.**

La liturgie et le monde rural. Le nouveau Psautier.

Imprimerie E. Aubin et Fils, à Ligugé (Vienne).

POUR LA LIAISON AVEC LE C.P.L.
QUELQUES AMIS ET CORRESPONDANTS

I
RÉGION DU NORD

ille. — R. P. Bous, prieur des Dominicains. — M. Henri Scrépel.
ambrai. — Abbé Jenny, Grand Séminaire.
oissons. — Chanoine Obert, supérieur du Petit Séminaire.

RÉGION DE L'EST

trasbourg. — Abbé Heitz, curé de Hartmannswiller. — Abbé Kammerer, vicaire à Sainte-Geneviève de Mulhouse.
ancy. — Chanoine de Bazelaire, supérieur du Grand Séminaire.
int-Dié. — Abbé Poirson, Grand Séminaire.
esançon. — Abbé Henri Blanc.

LYONNAIS, DAUPHINÉ ET SAVOIE

yon. — Chanoine Michaud, archiprêtre de Saint-Nizier. — Abbé Remillieux, curé de Saint-Alban. — Abbé Cinquin, curé de Saint-Denys de la Croix-Rousse. — Abbé Chirat, Institut Catholique.
nnecy. — Abbé Philippe, curé des Gets. — Abbé de Viry, curé de Saint-Jean de Tholomé.
alence. — Chanoine Chalamel, aumônier du lycée.

CENTRE

ourges. — Chanoine Le Guenne, archiprêtre de la cathédrale. — Abbé Baron, supérieur de Fontgombaud.
odez. — Abbé Bion, aumônier diocésain de la J.A.C.
int-Flour. — Chanoine Deroche.

SUD-OUEST

Délégué général du C.P.L. : Dom Cérès
ordeaux. — Abbé Mansancau, vice-official à l'archevêché.
ayonne. — Abbé Paralieu, Grand Séminaire.
oulouse. — Abbé Martimort, Institut Catholique.
ustres. — Abbé Puech, supérieur du Petit Séminaire.
ontauban. — Abbé Baudou.

PARIS

r Chevrot, curé de Saint-François-Xavier. — M. l'abbé Michonneau, curé de Colombes. — M. l'abbé Portier, curé d'Asnières. — M. l'abbé Philippeau, vicaire à Saint-Louis d'Antin. — M. l'abbé Maranget, vicaire à Saint-Roch. — M. l'abbé Foucart.

RÉGION PARISIENNE

Chartres. — Chanoine Müller.
Versailles. — R. F. Féret, O. P., Le Saulchoir.

OUEST

Délégué général du C.P.L. : R. P. Chéry, O. P. (*Angers*)

II
MOUVEMENTS D'ACTION CATHOLIQUE

Secrétariats généraux

A.C.I. — M. l'abbé Toulisse.
J.A.C. — M. le chanoine Boulard.
J.O.C. — R. P. Fleuret.
S.D.F. — R. P. de Paillerets, A. Cruiziat.
Union des Œuvres et Cœurs Vaillants. — Abbé Maussion.
Aumônerie des prisonniers et des rapatriés. — Abbés Rodhain et Bendèle.

III
ORDRES RELIGIEUX

Monastères bénédictins :
Solesmes. — Dom Paul Ringeval.
Ligugé. — Rme Père Dom Basset.
Saint-Wandrille. — Rme Père Dom Gontard.
Wisques. — Dom Gaillard.
La Pierre-qui-Vire. — Dom Thomas d'Aquin.
En-Calcat. — Dom Urbain Sérès.
Ste-Marie de Paris. — Dom Pierret.
Pour la Belgique. — Dom Ollivier Rousseau, *Chevetogne.*

Prémontré :
R. P. Yves Bossière, *Mondaye.*

Frères Mineurs :
R. P. Adalbert Hamann.
R. P. Jean-François Barbier.

Frères Prêcheurs :
R. P. Darsy, *Rome, Sainte-Sabine.*

Compagnie de Jésus :
R. P. Paul Doncoeur.
R. P. Jean Daniélou.

Maristes :
R. P. Mouterde.

Assomptionistes :
R. P. Gabel.

Oratoire de France :
R. P. Morin.

Saint-Sulpice :
M. Enne, supérieur de philosophie, *Issy.*

Prêtres de la Mission :
M. Combaluzier.

PROGRAMME DES JOURNÉES LITURGIQUES DE LISIEUX

MARDI 31 JUILLET

Méditation sacerdotale : *Bien dire la messe*, par le R^me^ P. Norbert.

Nécessité actuelle d'une pastorale liturgique, par le R. P. Duployé, directeur du Centre de Pastorale Liturgique.

Conférence : *Pourquoi les gens ne vont-ils plus à la messe ?* Compte rendu du questionnaire par M. Perrot, de la Mission de France.

Carrefours : *Comment faire chanter nos gens* (ville, campagne, collège), par M. le chanoine Paul, curé-doyen d'Aunay-sur-Odon.

Deuxième conférence : *Comment expliquer la messe*, par le R. P. Louvel.

MERCREDI 1^er^ AOUT

Méditation sacerdotale : *Le devoir de prêcher à la messe*, par M. l'abbé Brault, curé de Saint-Jacques de Lisieux.

Conférence : *Une expérience paroissiale :*

dans un centre ouvrier, par M. l'abbé Leroy, curé de Colombelles;
dans une petite ville, par M. le curé de Laigle;
dans une paroisse de campagne, par M. l'abbé Choupaut.

Ce qu'il faut faire et ne pas faire quand on célèbre la messe, par M. le chanoine Pelcerf, curé-doyen de Saint-Jean de Caen.

Conférence : *Le problème des dessertes* (et les liturgies de suppléance), par M. l'abbé Lecocq, curé-doyen d'Isigny.

JEUDI 2 AOUT

Méditation sacerdotale : *La messe est le grand acte de la louange de Dieu.*

Conférence : *Une campagne pour la messe.*

Carrefours : *Les auxiliaires du prêtre dans la célébration de la messe* (ville, campagne).

Conclusion : *La messe chantée du dimanche est le sommet de la vie paroissiale*, par M. le chanoine Simon, curé de Montreuil-en-Auge.

Demander tous renseignements
***à l'abbaye de Mondaye* (Calvados).**

SAINT-FLOUR

PREMIER CONGRES NATIONAL DE PASTORALE LITURGIQUE SUR LA MESSE PAROISSIALE DU DIMANCHE

30-31 AOUT-1er-2 SEPTEMBRE 1945

sous la présidence de S. Ém. le cardinal Gerlier, archevêque de Lyon

JEUDI 30 AOUT

dée directrice : *Inventaire du problème : « Pourquoi on ne va pas
a messe ? »*

h. 30. — Méditation sacerdotale, par le R. P. Morin, de l'Oratoire.

h. 30. — Ouverture du Congrès : *La messe dans la vie de l'Église*, Mgr Pinson, évêque de Saint-Flour.
hant de Tierce.

0 h. 30. — Travail en équipes :
) *Responsabilité des prêtres : situation dans des régions encore étiennes* (résultats d'une enquête faite dans le clergé), présentation change dirigé par un curé.
) *Responsabilité des laïcs, exigences des fidèles et désirs des masses*, ange dirigé par le R. P. Duployé, O. P.
vant midi, récitation de Sexte.

5 heures. — Résultats d'enquête sur la Messe, par les mouvements cialisés d'A. C.

7 heures. — Conférence : *Pourquoi les gens ne vont plus à la se*, par le R. P. Chéry, O. P.

8 h. 30. — Vêpres chantées à la cathédrale (commentaires par le . Roguet).

9 h. 30. — *Grande réunion publique* à l'église Saint-Vincent : Ini-ion liturgique avec démonstration scénique, dirigée par M. l'abbé ertin. — Chant des Complies.

VENDREDI 31 AOUT

lée directrice : *Comment faire venir les gens à la messe.*

h. 30. — Méditation sacerdotale, par le R. P. Morin :
En partant des constatations de la journée précédente, exami-s-nous sur notre propre manière d'envisager la messe. La messe ipe-t-elle dans notre pensée et notre vie la place centrale ? »

h. 30. — Tierce.
nférence : *La messe paroissiale*, par un curé d'une communauté rdotale.

9 h. 30. — *Le problème des dessertes*, échange dirigé par un curé ampagne (cet échange doit aboutir à des conclusions pratiques).
xte.

15 heures. — Comment donner aux enfants le goût de la messe : *Messe au catéchisme et messe des catéchismes*, par le R. P. Morin. — *Le catéchisme sur la messe*, par Mlle Heitz, du Centre national des catéchismes. — *Les enfants de chœur, essais et réalisations*, par un Curé.

17 heures. — Conférence : *Une expérience paroissiale en banlieue parisienne*, par M. l'abbé Michonneau, curé de Colombes.

18 h. 30. — Vêpres.

20 h. 30. — *Grande réunion publique* à la cathédrale. Conférence sur la messe, par le R. P. Doncoeur, S. J. — Procession des reliques de Saint-Flour et Complies.

SAMEDI 1er SEPTEMBRE

Idée directrice : *Comment célébrer la messe. Les gens étant réunis à l'église et ayant répondu à notre appel, comment utiliser au maximum cette réunion de l'assemblée chrétienne ?*

6 h. 30. — Méditation sacerdotale : *Comment prêcher à la messe et comment prêcher la messe ?* par le R. P. Roguet.

9 h. 30. — Tierce. — Conférence : *La messe chantée, sommet de la vie chrétienne*, par Dom Lambert Beauduin, O. S. B.

10 h. 30. — Carrefours : *Messe dialoguée ou messe chantée*, par Dom de Chabannes, O. S. B. — *La valeur religieuse du chant choral*, par le chanoine Aurat, maître de chapelle de Monaco. — *Comment expliquer les grandes lignes du grégorien*, par Dom Urbain, O. S. B. Sexte.

15 heures. — *Différentes techniques modernes qui peuvent aider au renouveau liturgique de la messe*, échange dirigé par le R. P. Roguet.

17 heures. — *Conclusions du Congrès*, par le R. P. Duployé.

20 h. 30. — *Grande réunion publique* à Saint-Vincent : Initiation liturgique avec démonstration, par l'abbé Aubertin. — Chant des Complies.

DIMANCHE 2 SEPTEMBRE

10 heures. — Grand'messe pontificale avec assistance au trône de S. Ém. le cardinal Gerlier et de nombreux évêques.

14 heures. — Grand rassemblement populaire sur le parvis de la cathédrale. — Jeux scéniques. — Mystère. — Chœurs parlés.

*
* *

Le Congrès est ouvert aux prêtres et à tous les laïcs qui s'intéressent aux questions de pastorale liturgique.

Conditions et renseignements : *Chanoine Deroche, évêché de Saint-Flour (Cantal)*.

En attendant la réapparition de

L'ART SACRÉ

la revue française d'art religieux,
organe du Centre de Pastorale liturgique

cinq Cahiers de l'Art Sacré
paraîtront de juillet à novembre 1945 :

Reconstruire les églises. I. L'esprit et les principes. L'église dans la cité. 32 pages 18 × 26.

Les fresques romanes françaises. 32 pages 18 × 26.

Œuvres nouvelles et artistes nouveaux. Regards sur l'art religieux en France de 1939 à 1945. 48 pages 18 × 26.

Reconstruire les églises. II. La cité paroissiale. Les divers types d'églises. 32 pages 18 × 26.

Et une brochure de 32 pages 16 × 17
Le prêtre, gardien d'un patrimoine sacré.

(Voir au dos le bulletin de souscription.)

Prix de souscription aux cinq cahiers, abondamment illustrés, 180 francs

LES EDITIONS DU CERF
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris. — C. c. p. 1436-36.

LE CENTRE DE PASTORALE LITURGIQUE

publie :

LA MAISON-DIEU — L'ART SACRÉ

BULLETIN DE SOUSCRIPTION
aux fascicules 1, 3, 4, de « La Maison-Dieu »

Nom .....

Adresse ..... N° ....

Ville ..... Département .....

souscrit aux trois fascicules n°s 1, 3 et 4 de *La Maison-Dieu*

{ une souscription simple
{ et vous envoie la somme de 150 francs.

{ une souscription de soutien
{ et vous envoie la somme de 1.000 francs.

par { virement postal au C.C.P. Paris 1436-36
{ mandat ci-joint.

Biffer les mentions inutiles.

LES EDITIONS DU CERF
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e

BULLETIN DE SOUSCRIPTION
aux cinq « Cahiers de l'Art Sacré »

Nom .....

Adresse ..... N° ....

Ville ..... Département .....

souscrit aux cinq « Cahiers de l'Art Sacré » et vous envoie la somme de 180 francs.

par { virement postal au C.C.P. Paris 1436-36
{ mandat ci-joint.

Biffer les mentions inutiles.

LES EDITIONS DU CERF
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e